

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
MARIE-JOSÉE AYOTTE

L'ITINÉRAIRE SPIRITUEL DU JE ÉCRIVAIN DANS  
*LE VIEUX CHAGRIN* DE JACQUES POULIN:  
DE L'ENVELOPPEMENT À LA NUDITÉ

DÉCEMBRE 1996

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

À Jean

À Hélène

*Chaque vraie rencontre est comme une  
résurrection, et dans la résurrection tout  
est à sa place puisque tout est mélangé,  
confondu sous la même lumière.*

Christian Bobin

*La véritable recherche en critique, c'est celle qui, par l'écriture, s'associe au mouvement créateur de l'oeuvre littéraire et le met en rapport avec le savoir. Elle ne plaque pas des grilles toutes faites, celles de la linguistique, de la psychanalyse ou de la sociologie sur le texte ainsi réduit à la dimension de document; mais elle invente son objet dans le sens où lui-même invente le monde et le savoir; elle réinvente tout le champ de la connaissance à la lumière du poème ou du roman qui aime, qui désespère ou qui s'insurge. L'oeuvre refait, de mots, la vérité de ce qui vit, et la critique tente d'ajuster à ce frémissement les schèmes d'une compréhension en droit indéfinie. L'écriture seule sauve alors la critique du désastre auquel l'expose l'insuffisance de ses moyens.*

André Brochu

## AVANT-PROPOS

Il est de ces véritables rencontres qui changent le cours des choses, l'itinéraire d'une vie. Quand les yeux se posent pour la première fois sur un être ou sur un livre qui touche en soi au plus profond, interpellant ce qui n'est pas encore, mais ce qui sera, il est difficile de ne pas croire que le chemin est déjà tout tracé. Sur ce point, Christian Bobin a sans doute raison, c'est notre vie qui décide. Elle court devant, se saisit de l'essentiel pour nous aider à poursuivre l'itinéraire même quand il semble ne plus y avoir d'issue. Ceux qui me connaissent savent qu'il me fallut bien des tergiversations, de nombreux revirements et détours pour arriver à ce point qui marque une étape décisive. Ainsi il est temps pour moi de rendre hommage à ces vraies rencontres qui sont au coeur de ce projet de mémoire sur la spiritualité et la littérature.

\*

Je voudrais remercier monsieur Raymond Pagé, mon directeur, pour son ouverture et sa disponibilité, sa grande générosité toute en discrétion. Il a su éveiller mon regard et ma sensibilité en face des oeuvres, dès le début de mes études en littérature, et a toujours encouragé ma façon peu conventionnelle de les appréhender.

Merci à Jacques Poulin et au *Vieux Chagrin*, à cette voix qui vient du fond des âges pour parler avec douceur et chaleur du coeur double et d'une humanité encore à naître.

Merci à Georges Bastide dont les travaux apportent enfin des réponses claires et incontournables à mon questionnement sur le sens de l'existence et de la souffrance.

Merci à Christian Bobin qui, par ses livres, m'aide à comprendre mes épreuves inoubliables, et qui célèbre à même la lumière la part manquante en chacun de nous.

Merci à Jean, pour sa présence désormais essentielle, l'aide précieuse, l'encouragement constant, le bonheur.

Je tiens à remercier la vie pour ces rencontres, toutes les rencontres qui délivrent de l'obscur et de l'ennui. Ces êtres et ces livres, en marge des modes et des courants, m'apprennent que l'itinéraire spirituel est une création continue de soi-même que l'on se doit de rendre généreusement disponible à autrui.

## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------|-----|
| AVANT-PROPOS.....                                                      | iv  |
| TABLE DES MATIÈRES.....                                                | vi  |
| INTRODUCTION.....                                                      | 1   |
| CHAPITRE I                                                             |     |
| LES FONDEMENTS DE LA CONSCIENCE.....                                   | 24  |
| 1. <i>Scepticisme et foi</i> .....                                     | 25  |
| 2. <i>Plans de la conscience et foi native</i> .....                   | 38  |
| CHAPITRE II                                                            |     |
| PIÈGES DE LA FOI NATIVE: DE LA DIVERSION.....                          | 49  |
| 1. <i>Portrait du JE écrivain en régime de foi native</i> .....        | 50  |
| 2. <i>La conscience malheureuse</i> .....                              | 60  |
| 3. <i>La conscience délicate</i> .....                                 | 66  |
| CHAPITRE III                                                           |     |
| TRAVAIL DE CONVERSION: DE L'ENVELOPPEMENT À LA NUDITÉ                  | 76  |
| 1. <i>Les expériences de l'erreur, de la faute et de l'échec</i> ..... | 78  |
| 2. <i>Conversion et transfiguration</i> .....                          | 92  |
| CONCLUSION.....                                                        | 104 |
| BIBLIOGRAPHIE.....                                                     | 122 |

## INTRODUCTION

*Dans la vie il n'y a que des problèmes  
existentiels qui irradiant la personne  
entière — chair, esprit et âme.*

Christian Bobin

Jacques Poulin a publié depuis 1967 huit romans dont deux plus récents, *Volkswagen Blues* (1984) et *Le Vieux Chagrin* (1989), ont particulièrement attiré notre attention pour une même raison: ces deux romans se distinguent des précédents par la notion de l'itinéraire manifestée comme un mouvement traçant le chemin suivi pour aller d'un lieu à un autre, pour passer d'un état d'être à un autre. En effet, dans *Volkswagen Blues*, le personnage écrivain parcourt l'Amérique à la recherche de son frère et, d'un même élan, il est en quête de sa propre identité. Il marque chacune de ses étapes comme autant de chapitres que de pas vers la rencontre du frère et d'un "mieux-être". Avec *Le Vieux Chagrin*, nous assistons à la même mobilité dans la recherche cette fois-ci de «l'âme-soeur», et dans la métamorphose du personnage écrivain tout dévoué à l'écriture de «[...] la plus belle histoire qui ait jamais été écrite<sup>1</sup>». Sur le ton de la confidence, aspirations et projet romanesque se confondent au point de ne faire qu'une seule et même réalité.

---

<sup>1</sup> Jacques Poulin, *Le Vieux Chagrin*, Arles, Leméac/Actes Sud, 1989, p. 137. (Pour toutes les autres notes faisant référence à ce roman, nous utiliserons l'abréviation "LVC".)



Dans ce dernier roman, l'auteur nous a semblé donner à l'itinéraire de son personnage une orientation spirituelle plus profonde, parfaissant ainsi la cohésion du texte, qui témoigne, selon nous, d'une progression certaine du héros poulinien et de son créateur en termes de valeur de l'être et de valeur du texte. Rappelons la thèse de Francine Bergeron<sup>2</sup> qui décrivait le héros en question, métaphore de l'être québécois, comme un humain aliéné, prisonnier de son passé, à la recherche de l'enfance et cherchant à s'abriter dans les lieux matriciels, préférant vivre en retrait du monde hostile et n'ayant aucun désir d'améliorer son sort. Madame Bergeron concluait ce portrait de la «grande noirceur» par l'image d'un mort vivant faible, étouffé, incapable de s'exprimer, et en attribuait la cause au dualisme hérité d'un passé janséniste où la dissociation esprit/corps rendait le héros prisonnier de lui-même. Enfin ce dualisme le maintenait dans l'impossibilité de se remettre au monde, d'être libre et indépendant, engagé dans la prise de possession de son espace vital.

*Volkswagen Blues* marque assurément une rupture avec ce portrait sombre. Le héros quitte le giron du vieux Québec afin de poursuivre, bien sûr, à travers tout l'Amérique, un frère, mais surtout pour redécouvrir un espace habitable et redéfinir une identité enfin ouverte au changement. Linda Bistodeau, dans sa thèse sur *Volkswagen Blues*<sup>3</sup>, étudie les différents parcours de l'espace américain entrepris par le héros. Elle affirme qu'après cette vaste exploration, le retour n'est pas présenté au lecteur

---

<sup>2</sup> Francine Bergeron, «Le héros dans l'oeuvre de Jacques Poulin», M.A. (Études littéraires), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1983, 182 p.

<sup>3</sup> Linda Bistodeau, «Sémantique littéraire de l'espace dans *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin», M.A. (Études littéraires), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1989, 159 p.

comme un échec même si le frère retrouvé est définitivement inaccessible. Bien au contraire, il s'inscrit dans le cours normal des événements, avec une valeur en plus, celle du bonheur. En effet le héros, fort de l'expérience de sa quête et de son questionnement, revient au Québec pour y être heureux. Ayant pesé les gains et surtout les pertes de l'héritage américain, Jack Waterman, sous la plume de son créateur, a entrepris discrètement l'affranchissement de son passé, de ses influences et de ses ambivalences pour mettre en oeuvre le passage de la dépendance à l'indépendance.

Et c'est justement dans ce passage que nous avons saisi chez le héros poulinien, devenu Jim dans *Le Vieux Chagrin*, l'intégrité de ses aspirations: une liberté conquise par la simple force de la fraternité et de la chaleur humaine. Ici l'intégrité du personnage et de son créateur justifie peut-être la cohésion du texte mentionnée plus haut; à l'instar de son contenu, le style de l'oeuvre, ainsi que l'affirme Jean-Pierre Lapointe<sup>4</sup>, illustre un dépouillement progressif jusqu'à l'épure, une transparence absolue où la phrase est simple, objective dans ses descriptions détaillées, empreinte de douceur chaleureuse qui cache à peine la nudité du héros, où le sens retrouve ses accents de pure vérité. Un rêve? Une illusion trop belle pour être vraie? Avant de juger, il nous faut d'abord ouvrir *Le Vieux Chagrin* et en faire l'étude approfondie sous l'angle de l'itinéraire spirituel du personnage écrivain: de l'enveloppement à la nudité.

---

<sup>4</sup> Jean-Pierre Lapointe, «Sur la piste américaine: le statut des références littéraires dans l'oeuvre de Jacques Poulin», *Voix et images*, 15, n° 1, automne 1989, p. 25.

La diégèse se résume en peu de mots. Installé dans la maison de son enfance sur les rives du Saint-Laurent, Jim, un écrivain, s'emploie à écrire un roman dont le projet est de donner forme à la quête de l'objet d'amour idéal qu'il nomme «l'âme-soeur». L'écrivain se heurte à des difficultés d'inspiration quand une inconnue, venue séjourner dans la grotte au fond de la baie près de chez lui afin de réparer son voilier, devient l'obsession du créateur. Il épie sa muse mystérieuse pendant tout un été, mais sans jamais la croiser, sans l'atteindre vraiment, n'ayant pour seule preuve tangible de son existence qu'un livre trouvé dans la caverne: un exemplaire des contes des *Mille et Une Nuits* identifié au nom de Marie K., nom qu'il s'approprie aussitôt en le rebaptisant Marika. Jim écrira son histoire d'amour, son histoire avec l'amour, avec la souffrance, sa relation avec l'écriture aussi, accompagné discrètement de son chat "vieux Chagrin" et aidé par une adolescente meurtrie, surnommée "la Petite", qui semble avoir trouvé en l'écrivain une parenté qu'elle se mettra en devoir de rendre bénéfique et officielle pour leur bien commun.

Véritable fenêtre sur l'intimité de l'être en quête d'amour et de beauté, sur l'exploration profonde du tendre, sur la recherche à travers l'écriture de ce qui existe de meilleur dans l'humain considéré dans sa totalité corps/esprit, ce roman nous conduit alternativement à l'intérieur de ce monde puis à l'extérieur pour nous faire sentir l'itinéraire décrit ci-haut: le passage de la dépendance à l'indépendance. Cette mobilité, que nous nommons aussi ces allers-retours, indique bien le travail incessant d'une conscience aux prises avec les difficultés d'un affranchissement, et c'est là le point d'ancrage de notre étude.

La spiritualité comme sujet d'étude littéraire s'est imposée d'elle-même à travers nos lectures. Notre intérêt pour la mobilité, la métamorphose, l'itinéraire dans le poème ou le roman, s'est fait sentir dans chacun de nos travaux. Cet intérêt, soutenu par un questionnement métaphysique personnel sur la valeur de l'être et sa transfiguration, nous amène à considérer deux faits. Premièrement, la spiritualité dans nos vies actives tombe facilement dans l'oubli ou encore s'effrite peu à peu par scepticisme ou nihilisme plus ou moins extrêmes au profit d'une volonté de puissance, dissimulée soigneusement sous un goût très acceptable de performance, de réussite aux niveaux intellectuel, matériel et amoureux. Et pourtant c'est elle, cette spiritualité, qui donne un sens à nos vies, à nos souffrances, donc au devenir de notre être. Deuxièmement, si la spiritualité qui est quête de sens nous apparaît occultée dans nos vies et dans notre société, nous avons de bonnes raisons de croire qu'elle l'est également dans les études littéraires. Pourtant l'oeuvre littéraire nous apparaît a priori comme une oeuvre spirituelle, «spirituelle» étant entendu ici au sens de transcendance, c'est-à-dire d'une valeur qui incite à vivre mieux, à valoir mieux, et par conséquent à écrire mieux. Notre problématique s'élabore donc tout naturellement autour de trois pôles qui sont l'itinéraire, la spiritualité et l'écriture.

Précisons que les études littéraires se sont peu penchées sur la spiritualité, abandonnant le sujet entre les mains des philosophes et des théologiens. Depuis le début du siècle tout de même, quelques critiques se sont intéressés aux phénomènes de la conscience dans la littérature: Georges Poulet, par exemple, a porté son attention sur l'esprit et l'inquiétude métaphysique, sur la destinée et le problème crucial de l'être,

reconnaissant en chaque écrivain, la réalité d'une pensée (lieu même de la vie spirituelle) appelée cogito. Selon Poulet, trouver le cogito, c'est suivre l'ascension de la pensée de l'auteur qui d'abord se donne des objets, ensuite les dépasse pour se saisir elle-même et enfin exister par elle-même. Dès lors sont précisés trois niveaux de conscience parmi lesquels nous reconnaissons l'apport de la philosophie cartésienne et hégélienne dont nous reparlerons plus loin. Poulet nous a également aidés à définir la notion de métamorphose comme un changement de sens qui coïncide « [...] avec des changements correspondants dans la manière dont les êtres se représentent ce qu'il y a de plus intime en eux, c'est-à-dire le sentiment de leurs relations avec le dedans et le dehors, leur conscience de l'espace et de la durée<sup>5</sup> ». À ce stade de nos recherches, ces notions de niveaux de conscience et de métamorphose apparaissaient déjà inséparables.

Il y a aussi Albert Béguin, cité par Jim dans *Le Vieux Chagrin*, qui nous a permis de tisser des liens utiles entre l'âme, le rêve et l'oeuvre, tous trois au coeur de l'aventure spirituelle engagée dans son mouvement horizontal et vertical. Ainsi, selon Béguin, l'âme est considérée comme le lieu d'une présence à même notre substance, le rêve utilisé comme instrument de connaissance de cette présence, et l'oeuvre présentée sous forme de quête de l'âme amenant une vie transfigurée par la conscience de ce centre.

Ces chercheurs ont posé les bases de notre étude du personnage écrivain, de son itinéraire spirituel considéré au sens de transcendance, sous-entendant nécessairement une progression vers un "mieux-être".

---

<sup>5</sup> Georges Poulet, *Les Métamorphoses du cercle*, Paris, Plon, 1961, p. I-II.

D'ailleurs les théories de Poulet et de Béguin nous semblent complémentaires en ce sens qu'elles nous présentent la progression de l'esprit (niveaux de conscience) et de l'âme (transfiguration) dans un but commun de passage d'un état à un autre: de la dépendance à l'indépendance, de l'aliénation à l'affranchissement, de la réclusion à la libération.

D'autre part, des philologues allemands nous ont permis d'ajouter quelques explications pertinentes à notre étude en regard de l'écrivain et de son oeuvre. Par exemple, Frédéric Gundolf<sup>6</sup> parle de l'unité spirituelle et corporelle du créateur, unité recherchée à la suite d'un «conflit fondateur». Cette recherche d'unité corps/esprit par l'auteur expliquerait le lien certain entre l'itinéraire spirituel du personnage et le conflit intérieur issu d'un dualisme. Un autre critique allemand, Ernst-Robert Curtius<sup>7</sup>, conçoit possible la reconstruction d'un monde spirituel à partir du langage: n'est-ce pas ce que nous tenterons de réaliser dans ce mémoire? Il souligne aussi l'existence de «parentés spirituelles» entre créateurs ayant une même vue sur le monde, et décrit la littérature comme l'«espace spirituel d'une nation». Ces notions, que nous n'avons pas retenues, pourraient faire l'objet d'une autre étude par la recherche de liens possibles entre l'écrivain et ses pairs, entre l'auteur et la nation où il s'inscrit.

Jusqu'ici, la critique littéraire nous a permis de préciser notre problématique et l'orientation de notre étude, mais elle ne nous a pas

---

<sup>6</sup> Voir Jean-Yves Tadié, *La Critique littéraire au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belfond, 1987, p. 45-74.

<sup>7</sup> *Idem*

fourni les éléments nécessaires à l'élaboration d'une méthode d'analyse proprement dite. C'est l'apport de la philosophie moderne qui nous a amenée à découvrir la pensée spiritualiste dont nous avons besoin pour la constitution de notre grille. Jacques Poulin, à travers son personnage écrivain, entreprend un itinéraire spirituel qui l'amène d'un point à un autre. Ce mouvement, qui prend la forme d'une progression de la conscience de soi et du monde, nous est livré en trois plans superposés: le plan gnoséologique (de l'ordre de la connaissance), axiologique (de l'ordre de la valeur) et ontologique (de l'ordre de l'être), posant la question épineuse du devenir de l'être. Ici nous ne pouvons passer sous silence la volumineuse philosophie sur la spiritualité même si nous avons certaines réserves à dépouiller en profondeur un champ aussi vaste. Cependant, comme la théorie principale à la base de notre mémoire a été élaborée par Georges Bastide<sup>8</sup>, philosophe en éthique fondamentale auquel nous devons la définition des trois plans de progression de la conscience, nous croyons nécessaire de mentionner très sommairement l'apport de quelques-uns de ses prédécesseurs, soit les philosophes Friedrich Nietzsche, Friedrich Hegel, Edmund Husserl et Martin Heidegger.

Nietzsche dénonce la morale traditionnelle comme une valeur en soi qui amène à dire non à la vie et à soi-même, comme une tentation vers le sublime qui conduit au nihilisme. L'idéal ascétique, selon lui, donne un sens à la vie dans la perspective de la faute, donc la volonté d'un salut sous cet angle conduit à la haine de l'humain. Le philosophe prône alors la

---

<sup>8</sup> Georges Bastide est un philosophe français contemporain, de l'Université de Toulouse. Ses travaux ont surtout porté sur la condition humaine, les thèmes moraux de la civilisation occidentale et l'éthique de la personne.

volonté de puissance, qu'il associe à une recherche de vérité, et qu'il définit comme la combinaison des forces contradictoires et opposées qui sont la condition même du devenir de l'homme. Il instaure une morale du surhomme où l'esprit, à l'aide de sa volonté de puissance, dépasse ce qui l'asservit. La pensée nietzschéenne, heurtée par la morale chrétienne, aborde la spiritualité à partir de l'ancienne opposition vices/vertus, dualisme qu'il utilise à ses fins, mais contre lequel sa révolte est bien connue. Ici nous pouvons mettre en doute les buts issus d'une volonté de puissance agissant au coeur de ce dualisme. Néanmoins, Nietzsche encourage la liberté d'esprit, le courage, l'effort de dépassement et d'autonomie de l'individu et en cela il a été une source d'inspiration pour notre recherche.

Hegel et Husserl ont abordé la spiritualité surtout sur le plan gnoséologique soit la chose même, c'est-à-dire la connaissance effectivement réelle de ce qui est en vérité. Hegel présente l'absolu comme réalisation de soi, ce qui implique un engagement dans l'altérité et l'aliénation puis dans le mouvement de surmonter cette aliénation. Pour dépasser ses contradictions, ses oppositions, l'humain doit les objectiver en trois temps: le posé et le pensé en soi, l'objectivation hors de soi et pour soi, enfin le retour auprès de soi, en soi et pour soi. Nous retrouvons les niveaux de conscience de Poulet, en étroite parenté avec cette activité de l'esprit si chère à Descartes. Husserl, pour sa part, précise les actes de pensée, toujours dans un but de connaissance de ce qui est en vérité et propose la mise entre parenthèses de l'attitude naturelle et naïve de la conscience. Le moi empirique se trouvant ainsi isolé du monde extérieur, la conscience pure se révèle comme intentionnalité, c'est-à-dire qu'elle



n'existe que dans la visée d'objet. Selon Husserl, toute conscience est la conscience de quelque chose et c'est par les actes de sa conscience raisonnante, par l'expérience qu'il a d'autrui que l'individu peut atteindre l'objectivité. Ces recherches sur l'essence de la conscience nous permettent de justifier la nécessité de la transcendance au plan gnoséologique afin que la conscience ne soit plus à la merci de l'empirisme.

Heidegger aborde notre problème au plan ontologique. L'humain a le devoir, selon lui, de sauver de l'oubli la question de l'être. Pour comprendre ce qu'est l'être, le philosophe propose une démarche où «l'étant», celui qui est, questionné par «le dasein», l'être là, vit l'expérience de l'angoisse au cours de laquelle il devient étranger à lui-même et où le paysage rassurant de son agir disparaît, révélant ainsi le néant. Par cette confrontation avec le néant, donc avec la mort, le moi s'ouvre alors au dévoilement, à la vérité de l'être. Être au monde prend là tout son sens: affirmation de la vie, libération de la conscience, transcendance de notre finitude essentielle.

Les philosophes dont nous venons d'étayer brièvement la pensée témoignent d'une confiance en la volonté de vérité, en l'activité objective de la conscience, en la possibilité de surmonter l'aliénation de notre condition de mortels. Ils ont fait acte de foi en leur propre système de pensée. Ce précieux cadre de référence nous est utile pour présenter la théorie spiritualiste de Georges Bastide à partir de laquelle nous avons créé une méthode d'analyse applicable à la littérature. En effet, comme rien de précis n'avait été conçu pour analyser l'itinéraire spirituel d'un personnage romanesque selon les trois plans que nous jugions nécessaires (connaissance, valeur, être), nous avons eu recours à Bastide pour la clarté et la profondeur de ses travaux en éthique fondamentale.

Georges Bastide s'est penché longuement sur la condition humaine, sur une éthique de la personne à partir de la notion de valeur qui, malgré que l'on puisse en faire un emploi abusif, permet «[...] de retrouver les plus profondes résonnances éthiques de la recherche philosophique [...]»<sup>9</sup>, parce qu'elle «[...] a manifesté son incontestable aptitude à unir en elle toute la clarté de l'analyse intellectuelle et toute la profondeur de l'expérience vécue<sup>10</sup>». Cette notion de valeur, liée étroitement à celle de transfiguration des valeurs où se joue l'engagement de l'âme tout entière, a permis à Bastide de reformuler un problème très ancien, expliqué par Platon, afin de lui redonner place dans les préoccupations de notre temps: la conversion spirituelle. Le philosophe tente d'éclairer ce mouvement de la conversion par «[...] les changements qu'il comporte dans les horizons de valeur qu'il sépare<sup>11</sup>» et nous permet ainsi de suivre précisément la progression qui nous intéresse. Nous présenterons donc les concepts principaux de la conversion spirituelle, sous le nouvel éclairage de Bastide, qui ont formé notre grille d'analyse de l'oeuvre de Poulin, grille que nous avons tenté de rendre applicable à l'analyse du personnage écrivain.

Les deux premiers concepts, **SCEPTICISME** et **FOI**, sont à la base de la conscience et constituent, si nous les saisissons dans leur opposition fondamentale, le nerf de la progression, c'est-à-dire la tension qui retient ou entraîne le mouvement de l'itinéraire et de la conversion. Bastide décrit le scepticisme comme l'inadéquation entre vie et pensée. La personne

---

<sup>9</sup> Georges Bastide, *La Conversion spirituelle*, Paris, Presses universitaires de France, 1956, p. VII.

<sup>10</sup> *Loc. cit.*

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. VIII.

sceptique ne peut opposer aux sollicitations divergentes qui se disputent les lambeaux de son être moral mis en pièces, la force d'unité capable de les vaincre. Il précise que le scepticisme plus ou moins radical, de façade ou profondément vécu, menace la conscience de silence, d'opacité, de désespoir et de paralysie qui tendraient à ôter toute volonté d'être, à éteindre la source de toute chaleur, de toute lumière. La foi par contre, dans sa dimension essentielle, prend la relève dans l'obscurité pour l'action. Bastide définit aussi la foi comme une activité de conscience, un facteur dynamique dont le jugement est l'élément structurant, et dont le rôle est d'orienter la prospection de l'intellect et de la sensibilité. Il ajoute que la foi n'est pas opposée à l'intelligence, mais imperméable à celle-ci. Il postule enfin qu'il n'y a pas de conscience sans jugement, donc sans foi. Ce postulat, Bastide l'appuie sur les trois plans de la conscience déjà mentionnés ci-haut et l'élabore ainsi: la personne croit **que** la terre est ronde, ceci implique une connaissance (gnoséologique); elle croit à l'amour, ceci constitue une valeur (axiologique) et elle croit **en** Dieu, ceci présuppose une entité en laquelle la conscience sera attentive et dévouée (ontologique). Nous observerons alors chez le personnage écrivain les attitudes et les tendances en rapport avec ces deux concepts, foi et scepticisme, dont l'un agit comme frein de l'itinéraire, l'autre comme accélérateur, de même que nous vérifierons nos concepts grâce aux distinctions pertinentes des trois plans de la conscience.

Un troisième concept, la **FOI NATIVE**, s'inscrivant au coeur même des précédents, peut être considéré comme le principe initiateur du mouvement de la conscience. Il est la direction, reçue à la naissance, du regard intellectuel et du mouvement complexe d'adhésion qui

l'accompagne. Cette disposition à croire et à juger d'une certaine manière conditionne tout le champ d'exploration de la conscience qui s'y abandonne, mais ne porte en elle aucune garantie de sa valeur. Bastide souligne qu'elle s'ignore elle-même et dogmatise spontanément pour mieux cacher l'envers empirique d'une exigence de perfection infinie. Pour expliquer l'origine de la foi native, le philosophe se réfère à la vision pascalienne de l'âme jetée dans un corps, dualité qui place la liberté dans l'instabilité d'une double sollicitation provenant de ces deux sources. Nous concevons la difficulté de vérifier les effets de ce concept chez notre personnage; il s'agira alors d'examiner les trois plans de conscience (connaissance, valeur, être) de Jim, le personnage écrivain, et d'analyser ses attitudes en situation de dualité.

Passons maintenant à la description de quatre autres concepts que nous avons regroupés autour du **JE** en régime de foi native, parce qu'ils le clarifient sous différents aspects. Le **JE SUJET** se croit être la référence de tous ses jugements de réalité et de valeur, ce que l'on nomme communément l'égoïsme. De plus, il invoque un Dieu à son image, fait ainsi preuve d'anthropomorphisme à ses heures, et de surcroît présente un grouillement de désirs inassouvis; il se gonfle effectivement de ces désirs puis se dégonfle de déceptions renaissantes. Sa volonté tenace de se satisfaire masque, selon Bastide, un désarroi profond. Sa subjectivité inconsciente et son orgueil voudraient qu'il soit l'unique auteur de tout, mais aussi sa faiblesse demande de n'y être pour rien parce qu'il a peur de sa responsabilité dans le mal et le malheur, ce qui le pousse à se situer ailleurs pour éviter la honte de sa condition.

Le **JE CONSCIENCE MALHEUREUSE** donne le change au **JE SUJET** en se divertissant, au sens pascalien de diversion: il fuit devant les problèmes majeurs à cause d'une peur instinctive et cette mystification le rend absent de lui-même par le jeu des alibis. Occupations mondaines, poursuite frénétique et exubérante d'activités, de biens, griserie du mouvement pour lui-même, engagement en éventail et dispersion sont autant d'attitudes chez ce candidat au surmenage que nous aurons à observer. Est-il insouciant, inconstant, complaisant, laisse-t-il facilement ses pensées vagabonder, s'octroie-t-il des péripéties émotives qui font que la sève de la vie bouillonne en lui, suffisante agitation pour que son corps, fait pour le mouvement, y goûte le contentement de la dépense de ses forces?

Bastide nous présente le **JE CONSCIENCE DÉLICATE** comme la faille incontestable de la foi native, c'est-à-dire «[...] ce sentiment paradoxal d'étrangeté au monde et à soi-même par lequel, comme le dit le poète, l'[humain] n'ayant cependant jamais connu, à sa souvenance, d'autres mondes que celui-ci, se met à rêver que ce monde n'est probablement pas le vrai monde<sup>12</sup>». Le philosophe précise ce sentiment par un manque d'aliments à une faim et à une soif, par un manque de points d'application pour une aspiration qui se sent infinie et qui ne trouve autour d'elle que limitation et finitude. Pour répondre à la question fondamentale: à quoi bon?, en guise de sursaut alors qu'il est souvent aux prises avec une fatigue vitale, ce JE aura la délicatesse de ne pas consentir à se réfugier dans la tromperie permanente. Sa conscience, travaillée en

---

<sup>12</sup> LVC, p. 21.

son fond par un doute majeur comme celles de Socrate et de Descartes, s'interdisant la facilité, manifesterait un grand besoin de lucidité et d'authenticité.

Un dernier concept déterminant la description du JE en régime de foi native est le **RÉALISME** que Bastide explique sous deux formes: d'un côté réalisme de l'extériorité qu'il associe aux philosophies de l'épicurisme, de l'atomisme, du matérialisme et de l'individualisme, dont l'effet est l'unicité<sup>13</sup> et l'absorption; d'un autre côté réalisme de l'intériorité affilié aux philosophies du stoïcisme, du scientisme, du mécanisme, du naturalisme, du romantisme, de l'animisme et du collectivisme, dont l'effet est la totalité<sup>14</sup> et la dissolution. En d'autres termes, la conscience du JE subit l'alternance, l'inconstance, l'ambivalence, l'insuffisance de ces deux formes de réalisme et cette situation suggère les conséquences suivantes: ou bien le JE s'individualise pour s'opposer à un monde qui menace de l'absorber, et à la limite il s'anéantit dans l'abstraction de ce monde qui le menace pour lui substituer un vide qui ne le menace pas moins; ou bien le JE s'incorpore à ce monde conçu ainsi comme une totalité intrinsèque et c'est alors son individualité qui disparaît. Ces deux formes de réalisme nous apparaissent importantes pour situer la ou les tendances de Jim en regard de la réalité, soit sa relation avec celle-ci, et nous seront fort utiles pour faire la synthèse de son itinéraire spirituel.

---

<sup>13</sup> Cette notion chez Bastide garde la signification courante soit le caractère de ce qui est unique. Dans le contexte de réalisme de l'extériorité, la conscience rejette le monde afin de conserver sa singularité.

<sup>14</sup> Bastide utilise cette notion au sens de Kant soit une des catégories de l'entendement faisant la synthèse de l'unité et de la pluralité. Dans ce contexte de réalisme de l'intériorité, la conscience accepte le monde en elle au point de mettre son individualité en péril.

Trois autres concepts s'organisent à partir des trois plans de la conscience (connaissance, valeur, être) et se traduisent concrètement dans l'expérience de l'erreur, celle de la faute et celle de l'échec, annonçant ainsi le travail de conversion. Au plan gnoséologique, **L'EXPÉRIENCE DE L'ERREUR** met en question l'intellect comme moyen de se satisfaire; elle interroge l'orientation globale de la connaissance, ses défaillances de jugement et de raisonnement. Bastide souligne ici quelques pièges dont l'égoïsme ou ne connaître que ce qui nous intéresse; la volonté de puissance ou vouloir étendre son pouvoir sur toutes choses; la concentration dans l'instant, la subjectivité voulant alors se suffire à elle-même. Vivre l'expérience de l'erreur, c'est éprouver le doute que rien ne peut garantir l'adéquation de notre pensée avec la réalité. L'exigence de vérité demande ainsi que la conscience sorte d'elle-même, traversant le voile d'illusions qui s'interpose entre elle et les choses et, d'un troisième lieu, vérifie l'adéquation de sa connaissance à la réalité. Cette expérience fait passer la conscience du **MÊME** à l'**AUTRE**, de l'état de prisonnier de la caverne, pour reprendre l'allégorie platonicienne, à l'état libéré.

**L'EXPÉRIENCE DE LA FAUTE** touche à la diathèse profonde où la source même du vouloir est mise en cause, car la conscience, incapable de s'ouvrir à la lumière spirituelle, à l'esprit, s'asphixie peu à peu dans la ronde vices\vertus. Ici le JE est pris dans l'alternative de l'individualisme radical et du totalitarisme qui condamne à l'abdication de l'esprit soit dans l'esseulement de l'insularité (unicité/absorption), soit dans la fusion au sein d'un tout (totalité/dissolution). En d'autres termes, le JE subit l'alternance du réalisme de l'extériorité et de l'intériorité. Bastide explique que la conscience peut rester lucide, faire un diagnostic précis,

critique et objectif de la faute et, par l'épreuve d'une totale assumption de responsabilité, d'une intériorisation de la souffrance et de la discorde, substituer le valoir au vouloir.

**L'EXPÉRIENCE DE L'ÉCHEC** met en doute la destination du JE à se satisfaire lui-même puisque la conscience est engagée dans une dialectique par laquelle elle obtient à peu près nécessairement le résultat contraire à celui qu'elle visait et cela par le jeu même des moyens qu'elle met en oeuvre pour l'atteindre. La conscience satisfaite serait celle qui posséderait tout, s'éteindrait d'elle-même par le désir qui la meut parce qu'elle n'aurait plus rien à posséder. Bastide énumère quelques pathologies telles le repli sur soi, l'idée de la mort comme suprême abandon, le dégagement du désespoir où le JE, aux prises avec un cycle illusions\désillusions, vivant des périodes de crises et d'angoisse, se met en question dans son essence la plus profonde: l'être et son devenir. La lucidité et la maîtrise de soi peuvent empêcher la conscience de sombrer et l'espoir, sous forme de soif d'authenticité, peut éviter au JE de s'anéantir dans ces pénibles expériences. Ainsi il pourra tenter de sortir de ce piège douloureux par le travail progressif et souvent dramatique de sa conscience en quête d'un "mieux-être" jamais atteint définitivement et dont la consistance n'en est pas plus assurée.

Enfin une question incontournable se pose finalement en regard de notre personnage: comment Jim traverse-t-il ces trois niveaux d'expérience et dans quelle mesure progresse-t-il en authenticité et transparence? C'est ici qu'intervient le travail de **CONVERSION**, concept clé de la progression, donc de l'itinéraire, en ce sens qu'il permet d'éclairer l'enjeu scepticisme\foi. C'est le duel, inhérent à la condition



humaine, entre la volonté en quête d'authenticité et le malin génie, décrit par Descartes, personnifiant toutes les puissances de tromperie de la foi native. Platon a précisé que l'expérience décisive de la lumière spirituelle initiait ce long travail. La conversion authentique répond au désespoir par une héroïque gageure avec l'assurance de l'existence spirituelle du sujet pensant et d'une certaine présence en lui de l'idée de perfection infinie ou du divin. La conscience découvre alors l'issue verticale, l'ouverture à la transcendance qui est au plus intime de soi-même, la dimension de l'esprit où va s'alimenter une foi conquise. Le changement de perspective de l'indéfini<sup>15</sup>, qui alimente les dialectiques du négatif car c'est au fond ce qui n'est pas, à l'infini<sup>16</sup> tellement parfait qu'on ne peut rien y ajouter puisque c'est le positif dans sa plénitude, remet la conscience en régime d'adéquation croissante du savoir et du vouloir. Le travail précis de la conscience consistera à s'analyser pour mieux s'épurer, devenir transparente et remplacer la matière aliénante où l'esprit est absent par des oeuvres spirituelles. Ce concept sera sans doute le plus délicat à analyser chez notre personnage et exigera que nous aiguisions notre sens des nuances.

En ce qui concerne le concept de **TRANSFIGURATION**, Bastide l'explique par le passage du fond de la caverne à la lumière, de l'ombre au jour, par une sorte d'éblouissement, de brusque changement dans la coloration de toutes choses; elle est essentiellement axiologique. La

---

<sup>15</sup> Bastide explique la notion d'indéfini en regard de la dualité alors que la conscience, dans cette perspective, demeure indécise, indéterminée, vague.

<sup>16</sup> En opposition à la notion d'indéfini, l'infini se traduit, selon Bastide, par un absolu parfait, par tout ce qui transcende l'humain. La conscience, dans cette perspective, surmonte son dualisme en lui opposant une force d'unité.

transfiguration porte sur la relation du sujet à l'objet, relation qui met en jeu la foi de conscience toute entière en substituant l'idée de se parfaire à celle de se satisfaire. Ici la générosité s'oppose à l'usage des choses, des êtres ou des circonstances en fonction du succès spatio-temporel. La vérité vraie comme valeur de cohérence interne de l'idée se dégage de la conversion, s'instaure par la transfiguration, s'ordonne à la valeur de l'unité, ne requiert d'autre norme que sa propre clarté intérieure. La visée de la perfection propulse la conscience sur le chemin de l'unité où intelligence, volonté et affectivité ne font plus qu'un. L'itinéraire de notre personnage témoigne-t-il de ce changement d'horizon éthique? Assistons-nous à sa conversion, l'inversion de la diversion, travail soutenu d'une conscience désintéressée qui se concentre de plus en plus sur la valeur de l'être?

Les deux derniers concepts résultent de la conversion et de la transfiguration: **L'IDÉALISME MORAL** et le **SPIRITUALISME PERSONNALISTE**. Le premier est l'expression d'une foi conquise par la réflexion sur les puissances trompeuses, aliénantes et dissolvantes qui font prendre les fictions pour des réalités, sur la dualité profonde de l'âme et du corps au coeur même de la foi native. La foi conquise par cette réflexion incite au dépassement et à l'engagement pour promouvoir, au nom de l'esprit, les valeurs de vérité et d'unité. Le deuxième est l'aboutissement du précédent; par la nécessaire collaboration de l'entendement et de la volonté, l'humain devient responsable de ses actes et offre à l'autre une présence introduite par un rapport de bonne foi: une compréhension dans le partage, par réciprocité. Même si la conscience demeure inquiète, menacée d'un côté elle construit de l'autre, car la vie

spirituelle est mouvement et l'équilibre de conscience ne peut donc être qu'une action qui vise l'unité dans la clarté et la profondeur. L'humain découvre ainsi sa véritable finalité: une création continue de soi-même généreusement disponible à celle d'autrui. Ici l'itinéraire devient finalité en soi et prend tout son sens.

Il nous semble important, en cette fin de siècle et de millénaire, de nous pencher sur une oeuvre québécoise récente pour mettre au jour cet univers spirituel qui l'informe: scepticisme et foi, dualité profonde de l'âme et du corps au sein de la foi native, effort de surmonter ce conflit fondateur à même diverses expériences (erreur, faute, échec), quête de sens et de vérité (travail de conversion) par une conscience écrivante capable d'aller au fond de soi et de revenir hors de soi pour mieux saisir sa finitude et son unicité dans la totalité du monde. Il nous semble que la théorie retenue nous offre les concepts indispensables à la reconstruction de cet univers.

*Le Vieux Chagrin* nous apparaît comme la voix d'un personnage écrivain, qui est aussi le narrateur, en quête de sens véritable et d'unité. Nos hypothèses de travail, fidèles aux trois pôles choisis — itinéraire, spiritualité et écriture — devront permettre de saisir la progression de Jim. La récurrence du retour dans l'en-soi profond et archaïque (lieux matriciels) qui prend différentes formes dans l'oeuvre (la caverne, la maison familiale, le souvenir, le rêve) permettrait au JE écrivain, par l'écriture, une connaissance de soi plus fondamentale. De l'enveloppement à la nudité, c'est-à-dire des lieux matriciels à la naissance toujours plus véritable dans le sens de l'être et de la valeur de l'être, le JE écrivain se met à l'épreuve du doute, de l'angoisse et s'efforce d'absorber la

souffrance humaine par la chaleur, la douceur, en d'autres termes par une attitude compréhensive et unifiante. Nous tenterons de montrer ce mouvement alternatif qui structure l'oeuvre. Par ce travail de conversion qui consiste en un décapage des subjectivités inconscientes, illusions sous toutes leurs formes, le JE écrivain entreprend la traversée de l'empirisme pour atteindre un idéal spirituel personnalisé.

\*

Avec la théorie de Georges Bastide, nous avons tenté de mettre au jour les conditions et les étapes de cette quête spirituelle. Dans le premier chapitre, nous avons abordé les fondements de la conscience qui sont aussi les fondements de l'itinéraire de Jim. Il s'agissait de relever les attitudes du personnage en regard de ses croyances. Ce chapitre est divisé en deux sections soit scepticisme et foi, c'est-à-dire les dialectiques de l'inaction et de l'action, de l'ombre et de la lumière et, pour appuyer notre analyse, l'étude chez Jim des trois plans de la conscience et du rôle de la foi native au sein de la dialectique. Le symbole de la caverne représente justement cette étape de l'itinéraire spirituel, car il traduit l'enjeu de croire oscillant entre ces deux dialectiques, la certitude et l'incertitude, l'illusion et la vérité.

Le chapitre II est consacré à la caractérisation du JE écrivain en régime de foi native. Dans l'oeuvre de Poulin, nous avons effectué cette caractérisation en trois parties soit Jim en tant que JE sujet, JE conscience malheureuse et JE conscience délicate, révélant ainsi un rapport particulier avec la réalité de même qu'une troisième dialectique, celle du vouloir et

du valoir. La maison familiale et le souvenir comme représentations symboliques du personnage et de son passé précisent l'itinéraire et le déterminent.

Il est d'ores et déjà possible de voir à quel point les expériences de Jim influencent son itinéraire en même temps que son écriture. Le roman cent fois remis sur le métier, la création perpétuelle de soi-même et le labeur interminable de mise au jour des subjectivité inconscientes nous ont permis de saisir le travail de conversion du personnage. Au chapitre III l'analyse de l'expérience de l'erreur, de la faute et de l'échec constituera le point d'appui de ce travail. Ensuite nous présenterons les enjeux de la conversion ainsi que la dialectique qu'elle dévoile: entre la conscience malheureuse et la conscience éclairée. Alors, nous serons en mesure de considérer le JE écrivain en regard de la transfiguration des valeurs confirmée par la représentation symbolique du rêve, qui ne peut être, chez Jim, que l'envers empirique d'une exigence de perfection.

Nous réservons pour la conclusion la présentation d'une synthèse de l'itinéraire spirituel du personnage, synthèse liée au concept de réalisme de l'intériorité et de l'extériorité, dans laquelle nous pourrions suivre le "développement" de Jim, de l'enveloppement (lieux matriciels) à sa nudité, véritable naissance dans le sens de l'être et de la valeur de l'être. Nous pourrions alors voir si le JE écrivain développe un idéalisme moral et un spiritualisme personnalisé. Il sera ainsi possible de vérifier si la récurrence du retour dans l'en-soi profond et archaïque permet vraiment une connaissance de soi fondamentale, si les expériences et la souffrance conscientisées permettent au JE de sortir transfiguré des lieux matriciels, si le mouvement alternatif (les dialectiques) réussit à structurer

l'itinéraire, et donc l'oeuvre. Dès lors, le travail de conversion à même les dialectiques ainsi que le travail sur le langage deviendraient actes de sens, lieux de l'unité de l'oeuvre.

## CHAPITRE I

### LES FONDEMENTS DE LA CONSCIENCE

*C'est de ça dont on a faim et soif: de l'invisible. D'une parole qui touche en nous au plus profond, là où tout est silencieux, là où tout est libre encore.*

Christian Bobin

*Le Vieux Chagrin* décrit l'itinéraire spirituel du personnage écrivain Jim et de sa conscience aux prises avec les difficultés d'un affranchissement. Cherchant l'âme-soeur, Jim tente dans un même élan d'écrire une histoire d'amour, mais des problèmes importants feront obstacle à cette double quête: l'âme-soeur lui échappe et son histoire d'amour tourne à l'amitié. Ainsi plus l'obstacle paraît insurmontable, plus le désir s'intensifie et plus la conscience se perd dans ses réflexions, essayant de voir clair pour sortir de cette situation intolérable. Jacques Poulin fait entreprendre ici à son personnage un voyage au coeur de lui-même.

Comme le laisse entendre avec un soupçon d'ironie le poème de Jean Tardieu, cité en exergue au roman *Le Vieux Chagrin*, tout va bien sur la terre (!) sauf que l'âme est malade, et les raisons de cette maladie sont singulières. Un printemps trop vert, paraît-il, et une surconsommation de salade l'aurait rendue souffrante. Aveuglée par ce renouveau, pourquoi

s'est-elle gavée de trop de vie, de trop d'espoir? Comment l'âme, traditionnellement distinguée du corps, peut-elle s'infliger une indigestion de salade, de vitalité? Souffrirait-elle inconsciemment de désirs inassouvissables? Le poème ne répond pas à ces questions, mais il traduit bien avec ces images le problème de la dualité de l'âme et du corps, de la souffrance, mais surtout celui de l'inconscience. Ce problème nécessite une compréhension des fondements de la conscience: le rapport entre nos croyances et nos incertitudes, qui soulève une interrogation ferme sur la valeur de nos croyances et sur le bien-fondé du scepticisme.

Dans un premier temps, nous nous pencherons donc sur les attitudes de Jim en regard du scepticisme et de la foi en démontrant les dialectiques issues de ces fondements. Nous étendrons ensuite notre étude à l'analyse de la conscience du personnage selon les trois plans reconnus (gnoséologique, axiologique et ontologique). Nous éclaircirons alors les éléments constitutifs de la première forme de foi chez Jim, celle que Bastide nomme la foi native, et nous dégagerons son rôle au sein de la dialectique et de l'itinéraire.

### *1. Scepticisme et foi*

Georges Bastide considère la conscience indissociable de la foi puisque tout jugement ou toute affirmation «implique encore que l'on croit à bien des choses<sup>1</sup>». Ainsi nos gestes et nos paroles relèvent des croyances qui fondent notre vie et orientent nos choix, donc qui tracent

---

<sup>1</sup> Georges Bastide, *op. cit.*, p. 1.



notre propre itinéraire. Quand un scepticisme plus ou moins radical intervient dans la conscience, il est probable que le mouvement de l'itinéraire soit freiné, sinon complètement arrêté, puisque le sens même de l'itinéraire est obscurci. Commençons par préciser cette problématique avant de chercher à comprendre comment, et avec quelle intensité, Jim vit le scepticisme.

Dans un premier temps, le sceptique radical considère la vérité inaccessible. Il préfère l'incertitude à la certitude et son incrédulité le conduit à défier la morale. De toute évidence, ce scepticisme peut conduire au nihilisme. Mais avant d'en arriver là, la conscience affirme certaines choses d'un côté, les met en doute de l'autre et se contredit sans cesse puisqu'elle tente de faire, du vide ou du néant, une vérité. Bastide voit cette contradiction éthique au sein de la conscience comme une inadéquation entre la vie et la pensée: le sceptique ne peut résister aux sollicitations divergentes qui s'offrent à lui et aux sentiments de rupture, de doute qu'elles suscitent. En fait, leur résister signifierait déjà qu'il croit à une force d'unité et agir de la sorte poserait en lui, contre son gré, la question de la foi. Ce scepticisme radical n'est pas chose courante. Toutefois nous sommes en mesure de réaliser que pousse en nous tous ce germe d'incrédulité plus ou moins tenace, et que notre conscience lui cède souvent la place tant lors des moments décisifs que dans les situations banales de notre vie.

Ainsi, Jim connaît un scepticisme qu'il décrit lui-même en termes d'hésitation, d'inquiétude et de doute. Les deux exemples qui suivent font bien ressortir les modalités de cette expérience. Parfois, Jim n'est pas du tout conscient de son incrédulité: en quête d'amour et d'inspiration pour

l'histoire qu'il tente d'écrire, il visite une deuxième fois la caverne où il croit qu'une inconnue a élu domicile. À ce moment, il fredonne le célèbre poème de Louis Aragon, mis en chanson par Georges Brassens: «*Il n'y a pas d'amour heureux*». Jim affirme alors avec un brin d'insouciance: «Quand je veux chanter quelque chose, je ne sais pas pourquoi c'est toujours cette vieille chanson qui me vient en tête<sup>2</sup>». Nous posons l'hypothèse suivante: Jim espère un amour heureux, une belle histoire d'amour, toutefois en même temps il n'y croit pas. Cette contradiction au sujet d'un bonheur amoureux souhaité mais irrémédiablement voué au malheur, appuyée par le fait que la chanson habite vraiment la conscience de Jim (notons à cet effet l'utilisation de l'adverbe "toujours"), révèle une inadéquation manifeste entre la vie et la pensée du personnage, entre son désir d'amour et le doute qui lui fait obstacle.

La seconde situation présente cette fois le scepticisme consciemment vécu par Jim en regard de l'écriture de son histoire d'amour, et appuie cette inadéquation: «Comme les mots tardaient à venir, je me laissai peu à peu gagner par l'inquiétude et le doute, et j'en vins à m'interroger sur la valeur de mon sujet. Était-ce une si bonne idée de vouloir écrire une histoire d'amour?<sup>3</sup>». Non seulement Jim est sceptique face au bonheur amoureux, mais il se questionne sur le sens de ce sujet d'écriture, sur sa valeur, avouant quelques lignes plus loin que ce n'est pas le sujet qu'il connaît le mieux. En fait, il n'est pas amoureux à ce moment-là et il nous confie sa crainte, voyant le temps filer, de ne pas avoir une dernière occasion de vivre l'amour. Il existe visiblement un sentiment inconscient

---

<sup>2</sup> LVC, p. 13.

<sup>3</sup> LVC, p. 24.

de rupture chez le personnage en regard de l'amour. Ce sentiment prend bientôt la forme d'un doute considérable, pour devenir conscient dans l'agir au moment de créer une histoire basée sur cette valeur. Jim essaie pendant plusieurs jours de se sortir de ce doute, toutefois son "esprit hésitant"<sup>4</sup> ne lui est d'aucun secours en la circonstance.

Par ailleurs, l'inadéquation entre l'agir et la pensée du personnage se précise dès sa première visite à la caverne, lieu important de son enfance, au moment où il est aux prises avec des sollicitations divergentes. Effectivement, Jim y découvre des empreintes juste à sa taille et un livre qui l'a toujours fasciné, les *Contes des Mille et Une Nuits*. Mais il trouve aussi d'autres objets qui laissent deviner une présence inconnue. Les réactions de Jim, mis en présence à la fois d'éléments connus et d'objets inconnus, s'opposent alors avec force les unes aux autres: d'une part il désire ouvrir le livre et d'autre part il se sent indiscret de le faire. Plus tard, incapable de se remettre à l'écriture de son roman, tourmenté par l'indiscrétion commise en dépit du fait qu'un scrupule l'ait empêché momentanément de se saisir du livre en question, il se condamne d'avoir violé l'intimité de quelqu'un. Tirailé entre le remords et la curiosité, Jim retourne peu après à la caverne en fredonnant la même chanson, et ouvre les *Mille et Une Nuits*. Sur la page de garde figure le nom d'une femme, Marie K. Celui-ci le séduit aussitôt et il se l'approprie de façon définitive: «Je le prononçai à mi-voix et alors, dans ma tête et dans mon coeur, ce fut le nom de "Marika" qui résonna pour toujours<sup>5</sup>». Ainsi, malgré son scepticisme plus ou moins conscient face à l'amour, Jim accueille en lui le

---

<sup>4</sup> LVC, p. 25.

<sup>5</sup> LVC, p. 14.

nom d'une femme inconnue, en change la calligraphie, et semble vouloir le chérir indéfiniment.

Nous pouvons supposer que le personnage, incapable pour l'instant de s'ouvrir davantage à l'amour, savoure le nom inscrit comme un idéal à vénérer en dépit du doute et de la peur. Les tiraillements du JE écrivain entre le connu et l'inconnu, entre des sentiments contradictoires, placés au coeur même de ses problèmes avec l'écriture et l'amour, donnent à penser que les sollicitations divergentes vécues constituent au sein de sa conscience une force d'opposition qui freine ses désirs.

C'est par des sentiments de rupture et de doute de ce genre que Bastide définit le scepticisme au niveau affectif. Aussi, lorsque Jim pénètre dans la caverne, il se faufile par une brèche très étroite. Nous sommes tentés de croire que cette brèche évoque une brisure dans sa conscience, rupture qui représenterait le scepticisme, et qui justifierait ses sentiments contradictoires. En effet, après sa première visite à la caverne, le personnage se met à hésiter: il doute, s'inquiète, délaisse son travail, remet en question son sujet de roman et se culpabilise sans réserve pour son indiscretion. Toutefois la culpabilité éprouvée ne l'empêche pas de retourner à la caverne et de prendre possession de cette intimité désirée, défiant ainsi ses premiers scrupules. Ces faits établissent de façon certaine le scepticisme du JE écrivain comme élément de la dialectique de l'action et de l'inaction, élément qui fonde en même temps qu'il freine son itinéraire spirituel.

L'intensité du scepticisme, sa fonction obscurcissante se manifestent par d'autres effets chez Jim, tant aux niveaux de l'intellect que de

l'affectivité, tels le silence intellectuel, le désespoir et la paralysie. Nous pouvons également voir s'organiser la dialectique de l'ombre et de la lumière alors que les allers-retours du personnage fréquentant la caverne le maintiennent entre ces forces contradictoires.

Pour Bastide, le silence intellectuel est particulièrement lié à l'absence de la foi ou à tout le moins aux différentes phases de son extinction. Il le décrit chez l'individu en ces termes: «[...] une sorte d'opacité totale de soi-même à soi-même [...] [qui] atteindrait en lui la source de toute chaleur, de toute lumière<sup>6</sup>». Le scepticisme de Jim prend bien la forme courante d'un questionnement sur la foi, mettant ainsi en lumière sa difficulté de croire: «Et, comme tout le monde, je m'interrogeais sur le sens de la vie, l'existence de Dieu, l'éternité et tout ça. Malheureusement, le résultat de mes réflexions était maigre et je ne pouvais même pas dire si je croyais en Dieu ou non<sup>7</sup>». En d'autres mots, les réflexions de Jim le conduisent à un piètre résultat, à un silence intellectuel en regard de ses croyances et il choisit, comme bien des gens, le statu quo. Devant l'incertain, il préfère le doute. Il expérimente aussi ce silence intellectuel dans son travail d'écriture, quand les mots tardent à venir ou ne viennent finalement pas. Il se décrit même comme “l'écrivain le plus lent du Québec”<sup>8</sup>. Le personnage exprime plus loin une crainte fondée sur l'angoisse de ce silence et se remet lui-même en question comme écrivain devant l'éventualité que les mots cessent de couler et qu'il devienne “un vieux puits asséché”: «[...] cette crainte était encore si vive que j'en avais presque chaque matin le

---

<sup>6</sup> Georges Bastide, *op. cit.*, p. 1

<sup>7</sup> LVC, p. 38-39.

<sup>8</sup> LVC, p. 22.

coeur serré et des crampes à l'estomac<sup>9</sup>». L'image du puits évoque effectivement, tant par ses manifestations affectives que physiques, l'intimité vidée de toutes sources d'inspiration.

Cette angoisse d'un vide d'écriture, d'une sécheresse irrémédiable, éprouvée après vingt ans de métier, nous permet de saisir la part d'ombre dans la conscience du JE écrivain. De fait, quand il écrit une histoire, dit-il, son âme devient plus opaque, il se renferme en lui-même et se retrouve esclave de ses habitudes. Et tant que sa page n'est pas terminée, il lui semble qu'il n'a pas le droit de vivre, de faire autre chose qu'écrire. Avec une pareille discipline, il n'est pas étonnant de voir le personnage écrire lentement, éprouver de l'angoisse et du désespoir, faire un constat plutôt sombre sur la vie: «[...] le voyage de la vie n'était en réalité qu'une longue courbe fermée au bout de laquelle on revenait au point de départ<sup>10</sup>». Pour Jim, ce point de départ et d'arrivée est l'enfance et il y est attaché non pas comme à une valeur positive, mais plutôt dans le sens d'une impossibilité à aller plus loin, à ouvrir la courbe et à voyager autrement qu'en circuit fermé. Nous reviendrons sur cet aspect au moment d'expliquer les effets de la foi native sur le personnage. Par ailleurs, ce scepticisme qui freine son travail, allant même jusqu'à figer dans "une immobilité absolue" les personnages de son histoire, ce scepticisme qui obscurcit aussi sa conception de la vie nous rappelle celui qui l'empêche de croire à l'amour et au bonheur.

---

<sup>9</sup> LVC, p. 80-81.

<sup>10</sup> LVC, p. 89.

Le silence intellectuel et l'angoisse du JE écrivain, sa torpeur qui le retient d'éclaircir ses croyances, le trouble profond dans lequel le laisse la seule présence d'une femme qu'il n'a pas encore vue, de toute évidence, le paralysent. Sans être un sceptique radical, Jim se montre atteint à plusieurs niveaux et de façon intense. Dès lors, les nombreux effets du scepticisme au sein de la conscience apparaissent comme une tension réelle difficilement vécue. Rappelons que le scepticisme, en tant que fondement de la conscience s'opposant à la foi, alimente les dialectiques de l'action et de l'inaction, de l'ombre et de la lumière. Nous devons par le fait même poursuivre notre étude avec l'analyse de la foi chez le personnage afin d'éclaircir ce deuxième fondement.

Georges Bastide définit la foi comme l'activité de conscience qui prend la relève «[...] de l'intelligence dans certaines régions obscures par essence, imperméables à l'intellect et sur lesquelles nous aurions cependant besoin de nous prononcer pour la conduite de l'action ou pour la solution de certains problèmes vitaux<sup>11</sup>». Essentiellement dynamique, la foi se présente dans la conscience comme une force d'unité, une source de chaleur et de lumière. Les jugements issus de la foi structurent la pensée en orientant la prospection simultanée de l'intellect et de la sensibilité. Il est difficile d'être plus juste dans la définition d'un concept aussi subtil et cette précision aidera certainement à repérer les caractéristiques de la foi dans les réflexions et les attitudes de Jim.

---

<sup>11</sup> Georges Bastide, *op. cit.*, p. 3.

Commençons par observer, dans la conscience de notre personnage, le dynamisme, la force d'unité et le jugement structurant en regard de l'amour et de l'écriture. Alors que Jim fait un piètre bilan de sa vie et ne semble pas croire au bonheur amoureux, il vit néanmoins à son grand étonnement une singulière "histoire d'amour avec le tennis", fait qu'il s'explique difficilement:

[...] c'était comme si, tout à coup, mon corps et mon âme se trouvaient en harmonie parfaite. Pendant les quelques minutes précieuses que durait cette harmonie, j'étais capable d'exécuter sans effort des coups qui dépassaient largement la qualité habituelle de mon jeu; je sentais à peine l'impact de la balle sur ma raquette, tellement la coordination de mes mouvements était bonne.<sup>12</sup>

Il est intéressant ici de noter que le jeu, présenté comme un facteur dynamique par lequel s'exerce une force d'unité réelle, est le lieu d'un sentiment d'harmonie indiscutable, d'un bien-être physique et spirituel. Malgré que le JE écrivain fasse preuve d'un scepticisme paralysant dans l'écriture, la partie de tennis prend la relève pour lui redonner élan et courage. D'ailleurs ce sport représente plus qu'un jeu pour Jim: il prend conscience de l'ensemble des rites, du cérémonial dont il s'entoure lors de l'exercice, de la détermination et de la confiance qu'il tente d'y développer. Ce rituel, empreint de mysticisme, marque l'existence de sa foi.

Ainsi, le fait de croire favorise la progression en harmonie du personnage, structure positivement son jugement face à lui-même, oriente

---

<sup>12</sup> LVC, p. 20.



son intellect et sa sensibilité, et le bien-être ressenti ne peut que se répercuter dans les autres sphères de sa vie. Encouragé ainsi par ses réflexions et sans se culpabiliser, Jim tente de s'approcher à nouveau de la caverne pour voir Marika et, malgré l'absence de cette dernière, il se remet à l'écriture de son roman d'amour grâce à l'arrivée de deux autres personnages féminins: Bungalow et la Petite. Ces femmes vont s'avérer déterminantes dans l'itinéraire spirituel du personnage en provoquant une série de changements positifs<sup>13</sup>. Entre autres, la Petite se retrouve sous les traits du personnage féminin de son histoire d'amour. Lui étant secrètement reconnaissant, Jim donne beaucoup de son temps et de son énergie pour établir avec l'adolescente une relation authentique.

Mais surtout le JE écrivain se retrouve dans le bonheur d'écrire muni, pour un temps, d'une confiance inébranlable: «Ce fut une belle journée d'écriture et de soleil [...], j'étais fatigué, mort de faim et heureux. Il ne pouvait rien m'arriver de grave, j'étais invincible et j'avais toute la patience du monde pour répondre aux questions de la Petite<sup>14</sup>». Jim réussit ainsi à s'absorber dans son histoire. Il ne se laisse pas distraire comme c'est souvent le cas «[...] ni par les mouvements du fleuve, ni par la présence voisine de Marika<sup>15</sup>». Toutefois, il n'avait pas prévu que la Petite lui demanderait de faire preuve à ce point d'authenticité. Leurs conversations, devenues plus intimes, forcent Jim à se révéler davantage, à chercher des réponses, finalement à développer sa capacité de réfléchir en

---

<sup>13</sup> Il est intéressant de noter que les personnages féminins dans l'œuvre de Jacques Poulin aident le héros à progresser positivement à plusieurs niveaux: nous pensons entre autres, à Pitsémine de *Volkswagen Blues*, et enfin tout dernièrement à Marie dans *La Tournée d'automne*. Nous reprendrons cette idée en conclusion.

<sup>14</sup> LVC, p. 44.

<sup>15</sup> LVC, p. 81.

profondeur sur lui-même et sur sa vie. La foi, qui s'exerce dans la conscience par le jugement structurant, permet au personnage d'être actif dans la réflexion, même si cela lui est particulièrement difficile. Il fait de son mieux pour répondre aux questions embarrassantes de la Petite qui l'interroge sur son passé: il plonge dans ses souvenirs douloureux et en ramène quelques bribes à la surface<sup>16</sup> tout en étant sensible au besoin de l'adolescente de créer autour d'eux une vraie famille.

Plus tard, la Petite confie à Jim sa relation incestueuse avec son beau-père qui l'avait attirée avec beaucoup de douceur. L'écrivain, plutôt mal à l'aise devant la confidence étant donné qu'il a l'âge de l'adulte en question, décide de faire confiance à son chat "vieux Chagrin" pour la consoler. Et Jim va interpréter le comportement de son chat en faisant preuve de compréhension sensible et encore une fois de confiance: «[...] il ronronnait, il se pelotonnait contre elle, il lui montrait combien il appréciait ses caresses. Il lui disait à sa façon que la douceur n'était pas obligatoirement une catastrophe et qu'il ne fallait pas désespérer de l'humanité<sup>17</sup>». Ensuite Jim lui prépare un chocolat chaud et lui chante une chanson, aux véritables accents paternels, qui complète le réconfort. L'action du personnage se révèle ainsi animée par une foi certaine: une conscience de ce qui est bon pour l'autre et un espoir en l'homme qui contrecarrent les effets du scepticisme autant dans son travail d'écriture que dans sa vie intime.

---

<sup>16</sup> Cette référence à la plongée dans les profondeurs du passé rappelle le "complexe du scaphandrier" dans *Volkswagen Blues* où Jack, le héros, lors de difficultés qui lui paraissent insurmontables, vit un repli sur soi, une paralysie complète à cause d'un profond sentiment de peur et d'impuissance. Ici, Jim semble vivre plutôt mieux ce retour en arrière.

<sup>17</sup> LVC, p. 56.

La foi s'oppose donc au scepticisme par la volonté, l'espoir et la chaleur véhiculés dans les gestes et les paroles. Deux autres situations nous permettent de penser que le JE écrivain se défend bien contre le silence intellectuel, le désespoir et la paralysie, et qu'il leur oppose une force d'unité appréciable.

D'abord, un autre personnage féminin du nom de Bungalow vient aider Jim dans son travail d'écriture. La présence chaleureuse et généreuse de cette femme d'âge mûr stimulera chez lui confiance et imagination, contribuera à alimenter son histoire d'amour. Particulièrement attentif au visage et au regard des autres, Jim reconnaît en Bungalow ce qui lui fait du bien: «Autour de ses yeux, qui me regardait avec beaucoup de chaleur, il y avait ces espèces d'étoiles que j'aimais tant, alors je lui racontai toute l'histoire en détail<sup>18</sup>». En réalité, l'écrivain imagine qu'il lui raconte tout et c'est à ce moment que l'idée d'insérer Bungalow dans son histoire germe dans son esprit. Les personnages féminins de la Petite et de Bungalow exercent de cette façon une influence positive sur Jim. Elles le sortent de son silence, de sa paralysie, dans la vie comme dans son roman, et l'amènent même, par moment, à dépasser son scepticisme.

La seconde situation concerne la recherche de l'âme-soeur, tant dans la réalité que dans l'univers de fiction, qui n'en demeure pas moins difficile pour le JE écrivain. Il travaille fébrilement à son histoire qui oscille entre l'amour et l'amitié, espérant et craignant à la fois la visite impromptue de la mystérieuse Marika, tandis qu'il élabore une théorie singulière sur l'âme. Cette théorie, qui nous apparaît déjà comme la

---

<sup>18</sup> LVC, p. 77.

représentation intellectualisée de la foi chez Jim, explique le principe de l'âme comme réalité non pas à l'intérieur du corps, mais à l'extérieur:

Elle était plus grande que le corps, elle l'enveloppait et le tenait au chaud. Elle avait une couleur un peu bleutée qui se voyait parfois dans l'obscurité. Elle ressemblait à une longue chemise de nuit légère, transparente et vaporeuse. Au moment de la mort, elle quittait le corps et flottait quelque temps dans l'air, à la manière d'un fantôme, avant d'aller rejoindre les autres âmes dans le ciel.<sup>19</sup>

Les qualités de protection et de chaleur mentionnées ici pour décrire l'âme montrent que Jim, de façon inconsciente, ressent les effets de la foi: son action éclaircissante, sa force d'unité et l'espoir d'éternité qu'elle suscite face à la mort. Ainsi, Jim remarque ces effets au quotidien, après une bonne journée d'écriture: «La galerie était remplie de soleil, mon âme se serrait doucement contre moi, je me sentais bien et j'avais assez de chaleur pour tenir le coup jusqu'à la nuit<sup>20</sup>», ou encore: «Et puis ce matin-là, mon âme était légère, limpide, presque aérienne et je marchais d'un bon pas. Il n'était pas question que je me laisse envahir par mes doutes habituels [...]»<sup>21</sup>. Ici, l'attitude du personnage se caractérise par la volonté, l'espoir et la chaleur, traduisant ainsi la trêve du scepticisme. Ceci nous fait conclure que la foi est représentée par l'âme dans la conscience de Jim, et nous permet de supposer déjà que sa théorie, fort bien articulée d'ailleurs, n'est peut-être que l'envers empirique d'une soif de perfection infinie dans son travail d'écrivain comme dans sa vie intime.

---

<sup>19</sup> LVC, p. 39.

<sup>20</sup> LVC, p. 46.

<sup>21</sup> LVC, p. 64.

À la lumière de l'analyse de la foi chez le personnage, dont la conscience demeure toujours menacée de scepticisme, nous sommes maintenant en mesure de comprendre le fonctionnement dynamique et répétitif des dialectiques présentées: de l'inaction et de l'action, de l'ombre et de la lumière. Alors que ces dialectiques causent bien des tourments à Jim, mettant graduellement au jour son problème vital de solitude, elles constituent un réseau de tensions et en cela le nerf de la progression de son itinéraire spirituel.

## *2. Plans de la conscience et foi native*

Les fondements étudiés jusqu'ici, le scepticisme et la foi, nous amènent à analyser plus en profondeur comment la foi structure le jugement du JE écrivain. À cette fin, nous devons explorer les jugements de Jim selon les trois plans de la conscience (gnoséologique, axiologique, ontologique) établis par Bastide. Nous devons également examiner le concept de la foi native, sa fonction au sein de la dialectique, ce qui complètera notre étude des fondements de la conscience.

Pour commencer, rappelons-nous le postulat sur lequel Georges Bastide fonde l'existence de la conscience: il n'y a pas de conscience sans foi, donc sans jugement puisque la foi est croyance à une réalité quelle qu'elle soit. De cette façon, la foi développe la conscience et structure ses jugements selon trois aspects. Si nous appliquons ces derniers à l'orientation de la conscience de Jim, nous obtenons les résultats suivants: premièrement, la conscience *croit que* la vie est une courbe fermée, et la

foi se détermine alors par la connaissance (aspect gnoséologique); en second lieu, la conscience *croit* à l'âme-soeur, à l'éternité, et la foi s'affirme ainsi par référence à une valeur (aspect axiologique); enfin, la conscience *croit en* Hemingway, en Dieu, et dans ce cas la foi s'appuie sur un être en qui elle place sa confiance (aspect ontologique).

Mais avant d'aller plus loin, il nous faut préciser que le procédé d'élaboration du jugement par lequel s'effectue la prise de conscience, même s'il demeure constant, comporte divers degrés de certitude. En d'autres mots, ce sur quoi Jim porte son attention, ce qu'il explore, ce qu'il s'explique pour lui-même, constituent la matière vive de sa conscience et de sa foi, ses jugements certains et incertains. Il ne faudrait donc pas négliger le fait que ces jugements peuvent fluctuer selon les événements, l'atmosphère affective du moment ou l'émergence de réflexions nouvelles.

Observons maintenant notre personnage dans son rapport avec la connaissance. Nous nous souvenons comment Jim considère la vie: il croit qu'elle est un voyage qui s'inscrit dans le temps comme une longue courbe fermée au bout de laquelle on revient au point de départ. Il croit donc à ce moment que l'itinéraire de ce voyage n'a pas d'issue verticale, c'est-à-dire que la vie ne permet pas de progression spirituelle: la conscience demeure prisonnière de l'horizontalité, close sur elle-même, confinée à l'empirisme. Une telle conscience, essentiellement guidée dans l'expérience par la perception des sens et par la raison, développe des jugements qui s'avèrent souvent faux. Nous reparlerons plus loin de ce fait étroitement lié à la foi native.

Jim croit aussi que les livres dégagent des vibrations, une sorte de chaleur que l'on peut sentir en leur caressant le dos. Nous pouvons en déduire qu'ils sont, pour l'écrivain, porteurs d'âme. D'ailleurs en regard des livres et de l'écriture, le JE écrivain a développé des jugements très personnels. S'il ressent des vibrations au contact des livres des autres, les siens lui réclament toute son attention, sa sensibilité et son intuition, sans oublier son imagination, en d'autres mots son âme. Ces facultés lui sont nécessaires dans l'écriture, qu'il croit être un moyen d'exploration. Ici, la vie/voyage et l'écriture/exploration se trouvent intimement liés et c'est sans doute la raison pour laquelle il confond sa vie avec son écriture<sup>22</sup>. Rappelons-nous qu'il ne se donne pas le droit de vivre, de faire autre chose, s'il n'a pas terminé sa page. Nous pouvons alors mieux saisir l'angoisse de Jim face à l'éventualité que les mots cessent de couler de sa plume: le silence et l'absence de mots signifieraient la fin de l'exploration, du voyage, et par conséquent de la vie.

Les croyances du JE écrivain, cette fois sur le plan axiologique, nous apportent d'autres précisions sur son travail. Dans le but de parfaire son écriture, Jim s'impose des règles auxquelles il croit, mais que parfois il enfreint malgré lui. Ainsi l'écrivain devrait toujours s'en tenir aux sujets qu'il connaît le mieux. Cette règle, comme nous le savons, Jim l'enfreint pour écrire son histoire d'amour. Par contre, il est une règle à laquelle il ne toucherait jamais, celle de la vraisemblance. Le JE écrivain s'accorde le droit de jouer avec la réalité, de transformer les éléments qui l'entourent, en autant que le résultat soit cohérent et plausible.

---

<sup>22</sup> Cette réflexion renvoie au roman *Volkswagen Blues* où la vie, le voyage et l'écriture se confondent intimement.

En fait, l'exigence de la vraisemblance dans l'écriture se transpose dans sa vie sur le plan axiologique par une soif d'authenticité. Jim se culpabilise pour son indiscretion: pénétrer dans l'intimité d'une personne sans qu'elle le sache lui apparaît au départ intolérable. De la même façon, il se sent malhonnête, il a même l'impression de tricher lorsqu'il utilise le portrait de la Petite pour décrire le nouveau personnage féminin de son roman. L'authenticité, la transparence, voire même la délicatesse, dans sa vie comme dans son roman, s'avèrent donc des valeurs fondamentales pour lui à un tel point qu'en tant qu'auteur, il ne se permet pas d'intervenir dans la vie de ses personnages lorsque l'inspiration lui manque. Il préfère attendre que les idées viennent d'elles-mêmes. Jim affirme ainsi qu'il ne réfléchit pas beaucoup lors du travail de création. Il croit plutôt aux multiples possibilités de l'intuition.

Son travail d'écrivain lui tient à coeur plus que tout malgré les problèmes d'inspiration et les pannes d'intuition qui le perturbent. Les règles qu'il s'impose alors traduisent son besoin de ritualiser ses pratiques d'écriture. Le tennis trouve également, nous l'avons vu, une grande valeur à ses yeux. Il le décrit comme un rituel d'amour entre son corps et son âme. Selon lui, le tennis est la seule activité où, malgré son âge, il progresse, contrairement à son travail d'écrivain et à sa vie amoureuse qui ne lui ont causé apparemment que des déceptions. Par contre, il croit aux liens d'affection qui unissent les gens entre eux et sans lesquels le monde s'écroulerait.

Toutefois une seule valeur semble être vitale dans son existence: «Au fond, la seule chose à laquelle je croyais depuis toujours, c'était l'âme. J'étais certain d'avoir une âme. Nous avons tous une âme, même le vieux



Chagrin<sup>23</sup>». Cette conviction lui fait développer une théorie de l'âme où deux autres valeurs prennent place: l'âme-soeur et l'éternité. Selon Jim, l'âme est à la fois matérielle et intemporelle. En effet bien qu'elle soit invisible pour le commun des mortels, elle a en réalité une couleur qui varie du blanc au bleu. Tout le jour, elle est attirée vers le ciel, obligeant le corps à se tenir debout. Les âmes se cherchent, se trouvent et parfois se perdent, retournant dans les limbes de l'éternité avant de revenir pour un autre séjour terrestre<sup>24</sup>. Ces croyances sur le plan axiologique constituent des certitudes en regard de son travail, du tennis et de l'âme qui permettent au JE écrivain de dépasser ses moments de paralysie et de découragement.

Deux êtres, deux esprits occupent également les pensées du personnage sur le plan ontologique: l'écrivain Ernest Hemingway et Dieu. Ici encore les préoccupations d'ordre matériel, intellectuel et spirituel se rencontrent. Jim croit en Hemingway puisqu'il a fait siennes ses règles sur l'art d'écrire. Il se réfère à son écrivain fétiche en cas de doute, mais aussi à l'homme comme à un modèle d'être confiant, intuitif et courageux qui lui sert pour ainsi dire de guide spirituel. Imaginer comment "Papa Hemingway" se sortirait d'une situation difficile, par exemple la manière dont il s'y prendrait pour aborder Marika, redonne force et audace à son admirateur.

---

<sup>23</sup> LVC, p. 39.

<sup>24</sup> Nous reconnaissons ici les croyances de la doctrine ésotérique, celles de l'aura et de la réincarnation qui traduisent un rapport particulier avec la réalité, soit le concept du réalisme de l'intériorité que nous développerons en conclusion.

Par ailleurs, Jim se pose des questions sur Dieu, ce qui nous fait affirmer qu'à sa manière il tente d'y croire. Sinon, quel intérêt aurait-il à formuler ces questions? En regard de Dieu, son scepticisme s'appuie sur le fait qu'il ne trouve pas de réponses à ses interrogations. Alors que Jim peut trouver des réponses dans l'oeuvre et dans les interviews d'Hemingway, il devient tout à fait dépourvu devant cet autre père qui brille par son absence... de réponses: «Mais existait-il vraiment, ce vieillard débonnaire? Et s'il existait, avait-il quelque chose à voir avec moi en particulier? Et moi, est-ce que j'entretenais une relation particulière avec Lui? Est-ce que je lui parlais?<sup>25</sup>» Le personnage évoque ici la relation avec une entité en laquelle il place difficilement sa confiance.

Enfin, nous nous permettons de considérer l'âme-soeur comme une dernière entité en laquelle le personnage met toute sa confiance. L'ex-femme de Jim dans le passé, et maintenant Marika, ont bien des choses en commun avec lui: des ressemblances physiques, l'amour des livres, la vie au bord du fleuve, etc. Au cours du roman, Marika devient aux yeux de Jim la représentation parfaite de l'âme-soeur, elle l'habite au point de le hanter. Il lui donne son attention, sa confiance, son coeur; il l'invite, l'espère, lui confère un mystère qu'il ne s'empresse pas d'élucider. Il la cherche et l'attend en vain. Le plus étrange est qu'il ne l'a jamais vraiment vue; telle une déesse inaccessible, il croit seulement l'avoir aperçue au loin dans le brouillard. Pourtant, il demeure fidèle au sentiment qu'a fait naître en lui cette âme-soeur.

---

<sup>25</sup> LVC, p. 39.

Cette complicité d'âme et cette parenté spirituelle que le JE écrivain ne se lasse pas de chercher, contribuent à la mise au jour de ses subjectivités inconscientes et confrontent graduellement Jim à la dialectique de l'illusion et de la vérité: Marika est-elle réelle ou est-elle le fruit de son imagination? Une autre dialectique, celle de la certitude et de l'incertitude, s'inscrit ici dans le sillage des précédentes. La tension entre ce qu'il croit et ce qu'il ne croit pas, entre ce dont il est certain et ce dont il doute, pose problème au JE écrivain sur le plan de l'être, comme sur les autres plans d'ailleurs, et l'amènera à reconsidérer ses erreurs, ses fautes et ses échecs, à en chercher le sens véritable. Ainsi, l'analyse du problème de la foi native, qui soulève la question incontournable de la valeur de nos croyances, s'avère opportune à ce point de notre étude.

Georges Bastide, nous le savons maintenant, définit la foi native comme le principe initiateur du mouvement de la conscience. Ce principe est la direction, donnée à la naissance, du regard intellectuel et du mouvement complexe d'adhésion qui l'accompagne. Toutefois, cette disposition à croire et à juger, qui conditionne tout le champ d'exploration de la conscience qui s'y abandonne, ne porte en elle aucune garantie de sa valeur. Alors que la foi native s'ignore elle-même, elle dogmatise spontanément, affirme sa pensée d'un côté, la contredit de l'autre. Bastide octroie l'origine de cette première foi inconsciente au dualisme de l'âme et du corps qui place la «liberté dans l'instabilité d'une double sollicitation provenant de ces deux sources<sup>26</sup>». En d'autres mots, la foi native serait l'antre secrète, inconnue de la conscience, la caverne où s'élaborent et se

---

<sup>26</sup> Georges Bastide, *op. cit.*, p. 10.

jouent les dialectiques au détriment de l'unité de l'âme et du corps, et par conséquent de la liberté de l'individu. La caverne, conçue ainsi comme la métaphore de la foi native, nous permet de mieux saisir l'enjeu auquel est confronté Jim à chacune de ses visites dans cet en-soi profond et archaïque.

Sur le plan de la connaissance, la foi native *croit que* les déterminations quantitatives et qualitatives de l'être nous sont données, dans la représentation, telles qu'elles sont dans la réalité. Par exemple, Jim voit que le livre *les Mille et Une Nuits* est initialé du nom de Marie K. et commence à croire que cette femme "Marika" séjourne dans la caverne: une fois le nom prononcé, la foi native du personnage lui fait croire que l'endroit est nécessairement habité par elle; pas un seul instant, il ne doute de cette réalité.

Dans un deuxième temps, qui est celui des valeurs et qui résulte de ce qui vient d'être dit, la conscience *croit à* la valeur positive ou négative des choses dans la mesure où les qualités de ces choses favorisent ou contrarient ses désirs. Les notions fondamentales de l'utile et du nuisible, auxquelles s'ajoutent des sentiments, servent à Jim de critères de discrimination pour lui faire croire que Marika est son âme-soeur: le fait d'avoir découvert des traces de pas identiques aux siennes et un livre qu'il aime, appartenant vraisemblablement à une femme, lui suffit pour commencer à croire à cette présence singulière. Ainsi Jim, souffrant de solitude et d'un manque d'inspiration pour écrire son histoire d'amour, a besoin de cette représentation utile qui favorisent ses désirs, mais heurte sa conscience. Ici nous comprenons mieux l'ambivalence du personnage dans sa quête et ses nombreux scrupules: lorsqu'il revient sans cesse à la charge

vers Marika et ensuite lorsqu'il se défend d'y penser. Surtout nous saisissons sa difficulté de la voir comme femme à ses côtés. Dans ce régime de foi native, nous pouvons supposer que la croyance qu'il est trop tard pour rencontrer son âme-soeur — ou qu'il n'existe pas d'amour heureux — est telle qu'elle conditionne d'abord la tenacité de sa recherche, autrement dit sa volonté de pouvoir combler ce désir, puis en détermine déjà le résultat.

Enfin du point de vue ontologique, la foi native *croit en* des puissances qui animent les choses, qui leur donnent leur structure, leur qualité, et par la suite leur valeur. Selon Bastide, l'élaboration de ces puissances au sein de la foi native est toujours de l'ordre du désir de succès. Ainsi, Jim établit le pouvoir immortel de l'âme, ses qualités intrinsèques de protection et de chaleur, et ses liens de parenté avec d'autres âmes. Mais au fond, s'il donne à l'âme une telle puissance, c'est que cette pensée exalte en lui sa volonté de vivre, de réussir son roman d'amour, lui procure la force de satisfaire son désir de l'âme-soeur.

Il nous apparaît d'ores et déjà en toute clarté que la représentation des données quantitatives et qualitatives auxquelles s'ajoutent des valeurs positives et négatives peuvent constituer une entité à laquelle la conscience, en régime de foi native, est attentive et en laquelle elle place sa confiance. Il est donc juste de dire que l'appareil perceptuel, c'est-à-dire les sens, se représente alors la réalité à partir de données qu'il traite subjectivement, de valeurs toutes aussi aléatoires les unes que les autres. Par conséquent, il confère à des entités des pouvoirs incertains. Et pour toutes ces raisons, le personnage se retrouve face aux pièges de la foi native, soit l'illusion des sens, la tromperie de l'intelligence et la mystification de la conscience, qui

sont bien représentés par le symbole de la caverne. En effet, depuis l'allégorie de la caverne élaborée par Platon, le problème d'une perception trompeuse et déformante, devenue dogme pour l'intelligence et justification de doctrine pour la conscience, remet tout en cause. C'est pourquoi la caverne comme métaphore de la foi native nous apparaît à ce point appropriée.

Comment alors s'étonner des effets de la foi native chez Jim qui centre son attention sur ce qui favorise ou contrarie ses désirs: il ne s'occupe pas de l'air mystérieux de Bungalow lorsqu'il lui parle de Marika, ni du regard inhabituellement fuyant de son frère quand ce dernier lui relate sa rencontre avec la jeune femme. Il préfère croire que la solitude ne le fait pas vraiment souffrir, qu'il serait heureux que Marika vienne le visiter pendant son absence. Parfois, il confond la silhouette de la Petite et celle de Marika sur la grève; une autre fois, il prend un goéland pour un petit drapeau blanc, un signe que sa voisine lui aurait enfin laissé un message dans sa boîte aux lettres conçue pour l'occasion.

À la vérité, Jim est divisé entre les élans de son âme qui s'envolerait volontiers vers une soeur et la peur, inscrite dans son corps, d'une éventuelle séparation. Originant de la foi native, ce dualisme, qui place, comme nous le savons, la liberté du sujet dans l'instabilité d'une double sollicitation, nourrit l'inaction au détriment de l'action, l'ombre au détriment de la lumière, l'incertitude et l'illusion contre la certitude et la vérité. Le personnage est conscient d'être «un homme partagé, déchiré entre des désirs contradictoires<sup>27</sup>». Sa hâte et en même temps sa crainte de

---

<sup>27</sup> LVC, p. 30.

voir Marika le divisent en deux, tel ce jeune roi des îles noires découvert dans les *Mille et Une Nuits*: «Il n'était homme que depuis la tête jusqu'à la ceinture (...) et l'autre moitié de son corps était de marbre noir<sup>28</sup>». Cette image d'homme moitié vivant, moitié mort, illustre on ne peut mieux les premières dialectiques analysées au sein du scepticisme et de la foi (action/inaction; ombre/lumière). Et, si nous plaçons l'homme devant la caverne, symbole traditionnellement associé aux autres dialectiques que nous avons étudiées (l'illusion/vérité; incertitude/certitude) par l'entremise des trois plans de la conscience (connaissance, valeur, être), nous résumons alors en peu de mots la conscience et ses fondements.

À la fin de ce présent chapitre, il ne devrait subsister aucun doute quant aux conditions de l'itinéraire spirituel de l'écrivain: il est déterminé par les fondements étudiés et prend effectivement la forme d'allers-retours que traduisent les dialectiques. La récurrence du retour dans l'en-soi profond et archaïque, signifié par le lieu matriciel de la caverne, nous montre que le JE écrivain subit ses dualités tout en cherchant à les comprendre. Il serait peut-être ballotté sans fin entre ces pôles si ce n'était de la possibilité de conversion de la foi native en foi conquise par la transfiguration des valeurs. Mais avant d'aborder ces concepts, il nous faut d'abord comprendre ce JE aux prises avec les différents pièges de la foi native: ceux qui le maintiennent dans l'illusion, la tromperie et la mystification, et ceux qu'il déjoue mais non sans peine.

---

<sup>28</sup> LVC, p. 31.

## CHAPITRE II

### PIÈGES DE LA FOI NATIVE: DE LA DIVERSION

*Quand nous ne savons plus faire un seul pas, la vie, elle, sait comment poursuivre. Là où nous désespérons de toute issue, elle en propose des dizaines. Il suffit de lui garder confiance. Il suffit d'aller jusqu'à ce point en nous, si ténu que le désespoir ne peut s'en saisir, comme il fait du reste.*

Christian Bobin

Jacques Poulin inscrit la progression de l'itinéraire spirituel de son personnage écrivain dans une tension perpétuelle entre les différentes dialectiques étudiées. Tantôt Jim se sent investi d'une foi inébranlable et agit avec force et conviction, tantôt il doute de lui-même et de tout, reste paralysé des jours entiers. Quand l'espoir guide son âme, il aime et il écrit; si le désespoir l'envahit, il rumine sur ses piètres talents d'écrivain et d'amoureux. Et malgré qu'il souffre de ses dualités, et quoiqu'il soit parfois conscient de son ambivalence chronique, de ses "désirs contradictoires"<sup>1</sup> et de ses "exécrables sentiments contradictoires"<sup>2</sup>, il n'arrive pas à s'y soustraire. Ainsi le fait d'être partagé, d'être déchiré devient une habitude de la douleur morale, et alors que la souffrance

---

<sup>1</sup> LVC, p. 30.

<sup>2</sup> LVC, p. 48.



s'enfonce profondément dans la chair, le JE tente en vain de faire diversion.

Nous nous appliquerons, au cours de ce chapitre, à cerner ce mal en soi propre à la foi native et à ses pièges. Autrement dit, et à l'instar de Bastide, nous voudrions établir le portrait du JE ambivalent qui fonde son itinéraire spirituel: reconstituer les éléments perturbateurs dans la conscience de Jim et expliquer comment ces éléments, à force d'habitude, constituent les pièges auxquels la conscience, de plus en plus malheureuse, est soumise. Dans un deuxième temps, l'étude de ce que Bastide appelle la faille de la foi native, c'est-à-dire la conscience délicate, permettra de comprendre comment le JE, par moments, tente de se sortir de son tourment. Nous commencerons alors à entrevoir la teneur des rapports que Jim entretient avec la réalité.

### *1. Portrait du JE écrivain en régime de foi native*

D'après Bastide, «[...] la foi native est une foi qui s'ignore comme telle. C'est pourquoi elle dogmatise spontanément sans s'interroger sur sa propre valeur à elle. Il lui faudra toute l'ascèse consécutive à l'expérience de l'échec, à l'expérience de l'erreur, à l'expérience de la faute, [...] pour arriver à douter d'elle-même, et même à désespérer de tout<sup>3</sup>». De plus, cette foi native possède une caractéristique essentielle qui est celle d'une insurmontable antinomie, selon le philosophe, entre deux conceptions du monde qui ne se corrigent pas l'une l'autre: le réalisme de l'extériorité où

---

<sup>3</sup> Georges Bastide, *op. cit.*, p. 12.

tout est extérieur à tout (vision d'un monde parcellaire et froid dont les parties, en dépit de leur enchaînement, sont extérieures les unes aux autres) versus le réalisme de l'intériorité (philosophie de la sympathie universelle, totale, pour un monde dont les parties sont liées les unes aux autres par des rapports de force et de chaleur). C'est pourquoi la conscience est rejetée de l'une à l'autre, tantôt s'appropriant une conception, tantôt rejetant l'autre, et essayant de pallier les insuffisances de l'une avec l'autre. L'opposition entre les deux grandes écoles de l'antiquité, l'épicurienne et la stoïcienne, offre un exemple typique de ce double mouvement que nous tentons de décrire, et qui, juxtaposé à la double sollicitation platonicienne de l'âme et du corps, constitue les fondements de la foi native.

S'il est encore trop tôt pour situer notre personnage écrivain dans ces fondements antinomiques, ce que nous réservons pour la toute fin de ce mémoire, il est temps d'observer les éléments concrets de perturbation, issus des antinomies mentionnées, dans la conscience de Jim. En effet, «[...] la foi native a sa source dans l'égoïsme et dans son corollaire, l'anthropomorphisme [et fait en sorte que] l'homme se prend ingénument comme sujet de référence de tous ses jugements de réalité et de valeur [alors qu'il] invoque un Dieu qu'il fait à son image ou un Hasard qui n'est aussi qu'une image personnifiée de son ignorance<sup>4</sup>». Voyons maintenant comment la foi native de Jim ne connaît et ne juge le monde que par rapport à ses désirs inassouvis.

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 14.

Il apparaît que notre personnage (comme de nombreux écrivains réels!) ait cette tendance à être centré sur lui-même et à ne considérer le monde extérieur qu'en fonction de l'intérêt qu'il se porte. Le manque ou l'absence d'objectivité viennent ici illustrer l'égoïsme de Jim lorsqu'il juge certains faits à son avantage. Ainsi le voilier ancré dans la baie, identifié au nom de Dinarzade, la soeur de Schéhérazade des *Mille et une nuits*, et le bruit des outils qu'il entend venir de l'embarcation, constituent la confirmation de la présence de Marika dans la baie:

Il [le nom de Dinarzade] indiquait, selon toute vraisemblance, que le voilier appartenait à Marika et que c'était pour le réparer qu'elle s'était installée dans la caverne. De plus, en écoutant attentivement le bruit des outils, je constatai qu'une personne seulement travaillait sur le bateau et j'en tirai la conclusion qui s'imposait: Marika était seule<sup>5</sup>.

Il semble donc que Jim, en mal d'amour et d'inspiration, utilise les données de la réalité de façon arbitraire. Effectivement, croire que Marika est la propriétaire du livre des *Contes* et du voilier sert autant à l'homme seul et malheureux qu'à l'écrivain insatisfait. Mais ce jugement de réalité, bien que fort utile et rassurant pour le JE, ne porte en lui-même aucune garantie de vérité.

L'égoïsme de Jim prend même parfois l'ampleur d'une mise en scène lorsque, maintenant convaincu de la présence de Marika tout près de chez lui, il produit quatre messages d'accueil qu'il dispose à des endroits stratégiques dans la maison, puis un près de la caverne, avant de s'absenter. Sans avoir vu cette femme, sans vraiment la connaître, il

---

<sup>5</sup> LVC, p. 21.

l'invite et lui ouvre les lieux de son intimité. Ces quatre messages ressemblent à un vibrant appel d'amour bien enveloppé de cordialité et de sollicitude: il la prie d'entrer, de faire comme chez elle, il lui donne toutes les indications nécessaires pour se restaurer, il lui dit qu'il est heureux qu'elle soit là, il lui demande même de nourrir son chat.

Mais c'est incontestablement le dernier message écrit à la hâte et porté à la caverne qui traduit le mieux le JE égocentrique, c'est-à-dire l'intérêt qu'il se porte à lui-même tout en affichant un certain désintéressement:

Le vieux Volks n'est pas là, et moi non plus, mais vous pouvez entrer quand même. Ça me réjouirait le coeur de savoir que vous êtes entrée, que vous avez bu du café ou du chocolat et mangé des biscuit, **assise à ma place** ou encore debout en regardant la fenêtre. Simplement de savoir que vous êtes venue, je serais heureux. Même sans vous voir <sup>6</sup>.

Jim semble dire ici: faites-*moi* ce plaisir. Il croit que Marika peut répondre à son appel, que l'intérêt qu'il lui porte peut être réciproque, que cette inconnue jusqu'ici invisible peut prendre place dans son intimité, et même s'asseoir à *sa* place. Dans l'éventualité que Marika se manifeste, le bonheur alors ressenti serait double: d'une part le JE est digne de l'attention de l'autre, d'autre part le JE mérite l'intérêt de l'autre *malgré* son absence. En fait, Jim subira une cuisante déception et se prépare à vivre une cruelle blessure d'amour-propre. L'importance qu'il donne à Marika n'est pas réciproque, et manifestement les désirs du personnage sont plus grands que les virtualités de la réalité.

---

<sup>6</sup> LVC, p. 54. Nous soulignons.

Que ce soit devant le silence obstiné de Marika ou devant la présence chaleureuse de Bungalow, le JE écrivain s'observe penser, agir et réagir. Il est à ce point centré sur lui-même qu'il tolère mal que la Petite vienne voir les animaux autour de la maison plutôt que lui. Il s'en vexe même, oubliant qu'à d'autres moments, elle le gêne dans son travail. Il va sans dire que le fait d'être ignoré par Marika, muse sur laquelle il a fixé un espoir d'amour, le rend vulnérable à l'indifférence des autres et alimente son besoin de concevoir la réalité à son image, d'en tirer tous les bénéfices possibles. Ceci l'expose à vivre un décalage constant entre ce qu'il désire ou imagine, et ce qui est.

L'égoцентризм comme élément perturbateur dans le régime de foi native s'exerce avec son corollaire, l'anthropomorphisme. Cette tendance à concevoir la divinité à l'image de l'homme, et plus subtilement à attribuer aux êtres et aux choses des réactions humaines, permet au JE d'apprivoiser et de s'approprier la réalité extérieure. Mais comme pour l'égoцентризм, les jugements de réalité et de valeur issus de ces tendances ne sont pas pour autant légitimés. Ces jugements maintiennent le JE dans l'arbitraire et le rendent soumis à sa subjectivité inconsciente.

De toute évidence, pendant sa jeunesse, Jim avait conçu Dieu à l'image de l'homme, «sous les traits d'un vieil homme barbu et fatigué, n'ayant aucun sens de la justice, prêt à pardonner toutes les faiblesses parce qu'il en avait trop vu<sup>7</sup>». Et même si plus tard il remettra en cause cette conception, elle restera fortement teintée de cette image de juge indulgent. À l'instar de son Dieu, Jim ne sera-t-il pas aussi paternel et

---

<sup>7</sup> LVC, p. 39.

pacifique, voire même débonnaire devant la triste histoire du père abuseur de la Petite?

L'anthropomorphisme de Jim est cependant plus convaincant dans sa relation avec son chat et avec les mots. En effet, l'épithète "vieux Chagrin" traduit un sentiment humain dans l'épreuve. Jim décrit plusieurs réactions humaines chez son chat: devant les premières empreintes de Marika, "Chagrin" est aussi intrigué que lui, «[...] la queue relevée en point d'interrogation<sup>8</sup>»; devant la curieuse boîte aux lettres qu'il met à la disponibilité de la jeune femme, "Chagrin" a l'air perplexe, demande visiblement une explication à son maître, puis grommelle une réponse «[...] qui pouvait très bien passer pour une réponse affirmative, et [il] [rentra] chez [lui] sans plus [s]'occuper de lui<sup>9</sup>». Quelle astucieuse métaphore de la souffrance qui, sans répit, questionne nos désirs et à laquelle le plus souvent nous faisons dire ce que nous voulons bien entendre pour ensuite l'ignorer complètement<sup>10</sup>!

Le fait que Jim compare les mots aux chats, leur conférant ainsi une réaction typiquement humaine, illustre plus subtilement notre propos: «Les mots sont indépendants comme les chats et ils ne font pas ce que vous voulez. Vous avez beau les aimer, les flatter, leur parler doucement, ils s'échappent et partent à l'aventure<sup>11</sup>». Il semble ici que le personnage

---

<sup>8</sup> LVC, p. 9.

<sup>9</sup> LVC, p. 83.

<sup>10</sup> Le Vieux Chagrin exprime, au sens littéral, ce qui nécessite une quête spirituelle chez Jim. La souffrance ne le quitte pas, pas plus que son animal favori; le Vieux Chagrin est le symbole de sa mémoire souffrante. Surmonter le *vieux* chagrin signifierait, pour Jim, arriver à surmonter son passé, son divorce, son éternel divorce d'avec le monde jusqu'à ce qu'il se remette à *croire* en lui et en le monde.

<sup>11</sup> LVC, p. 29.

parle tout aussi bien de son chat que de Marika... En reconnaissant le caractère indépendant des chats et des mots, Jim leur octroie un pouvoir qu'il se retire à lui-même, car il s'impose de ne pas entraver leur liberté, brimant ainsi la sienne. Aux dires de l'écrivain, cette perte de maîtrise des mots, et donc des personnages de son roman, devient intolérable. En vérité, ce fait nous donne à penser que l'anthropomorphisme, tout comme l'égoïsme, loin de servir la conscience, la piège. Le pouvoir abandonné aux êtres et aux choses, de même que l'importance et l'intérêt que le JE s'attribue, confirment que la relation du sujet à l'objet est tronquée par des jugements arbitraires, eux-mêmes sous-tendus par des désirs incontrôlés, et ne peut qu'en souffrir.

Explorons maintenant, plus en détails, cette relation du sujet à l'objet sur le plan des désirs du JE en régime de foi native. Pour ce faire, il nous faut d'abord rappeler la dynamique du désir. Par définition, le désir tend vers son assouvissement. Mais si le désir est assouvi, cela consacrera sa disparition comme désir. C'est pourquoi le désir tend vers son assouvissement et en même temps le redoute comme sa propre mort. Ce raisonnement circulaire traduit fort bien, selon nous, la cruelle alternance dans laquelle se trouve pris le JE: celle des attentes et des déceptions. Bastide qualifie d'ailleurs ce JE comme un grouillement de désirs incontrôlés et inassouvis. Là où le désir ne peut s'empêcher de désirer, le JE se prépare à désespérer.

Comme nous l'avons vu précédemment, Jim manifeste deux désirs importants: celui d'écrire la plus belle histoire d'amour et celui d'aimer une dernière fois avant de mourir. Dès les premiers signes d'une présence féminine dans la caverne, le coeur du personnage exprime sa transformation:

Je vis seul depuis longtemps et la solitude est propice à mon travail, mais j'ai le coeur tout réchauffé de savoir que vous êtes à l'autre bout de la baie. Du moment que vous êtes là, il me semble que tout est possible, même les rêves les plus fous [...]. Je ne peux m'empêcher de croire que votre présence est une sorte d'invitation à tout recommencer, à tout reprendre de zéro. Vous n'avez pas encore de visage, mais déjà vous vivez dans mon coeur<sup>12</sup>.

Quelques indices seulement suffisent pour réveiller chez Jim tous ces désirs inassouvis. Le JE se gonfle d'espoir tandis que le coeur, avide de présence féminine, se laisse habiter par l'inconnue de la caverne. À partir de ce moment, Jim sera tantôt patient, tantôt impatient. Ces réactions alternent de la plus complète passivité qui accompagne ses rêveries à la plus tenace volonté de satisfaire ses désirs: «Dix fois par jour, je me penchais par la lucarne du grenier, espérant voir celle que j'avais invitée, celle qui faisait naître en moi un trouble si étrange [...]»<sup>13</sup>. Maintes fois il quittera sa maison avec la ferme intention de la rencontrer, mais toujours en vain: «Parfois, il me semblait l'apercevoir au loin, mais ce n'était qu'une ombre parmi les rochers, ou bien un chien errant sur la batture, ou encore c'était dans ma tête<sup>14</sup>». Sans en être conscient et bien sûr sans l'admettre, Jim laisse entendre que son imagination peut jouer avec la réalité.

La relation avec Bungalow permet de mieux comprendre l'intensité des désirs inassouvis de notre personnage. Avec cette femme, Jim adopte des réactions à la fois d'enfant et d'homme. Parfois il utilise le ton plaintif

---

<sup>12</sup> LVC, p. 15-16.

<sup>13</sup> LVC, p. 38.

<sup>14</sup> LVC, p. 38.



pour être consolé, autrement il savoure de se retrouver dans ses bras accueillants, serré contre sa poitrine généreuse. Visiblement assoiffé d'affection, Jim se plaît à imaginer la suite de cette rencontre où la femme vient écouter et encourager l'écrivain. Il accepte d'ailleurs la proposition de Bungalow qui lui offre de réparer son toit en espérant que Marika se trouvera parmi le groupe, ce qui lui fera vivre une autre déception.

Ces revers sont d'autant plus cuisants que Jim compte sur Marika pour relancer l'histoire de son roman:

J'étais constamment ramené à la seule solution que je connaissais déjà: une rencontre avec Marika. Plus cette rencontre tardait à venir, plus elle devenait importante à mes yeux. À la fin de l'après-midi, mon moral était si bas que j'en arrivai même à éprouver de la jalousie pour Schéhérazade; je lui enviais son talent de conteuse et la richesse de son imagination<sup>15</sup>.

Les désirs de Jim sont manifestement alimentés par un vide, celui de l'absence de Marika, et en même temps sont la source de son désespoir: il souffre de ce qui lui manque, soit l'amour, l'inspiration et l'imagination. Le jour où enfin il aperçoit une silhouette féminine qui correspond à l'image qu'il se fait de Marika, il se précipite non pas sur la grève, comme nous aurions pu le croire, mais à la recherche de ses jumelles. Force est d'admettre ici que le JE, fort inconsciemment, redoute la satisfaction de son désir. Une fois les jumelles bien en mains, il observe l'objet de son désir, établit quelques repères, puis s'élance à sa rencontre. Il est cependant trop tard, la jeune femme a disparu, et le plus étonnant, sans laisser de traces.

---

<sup>15</sup> LVC, p. 67.

Par ailleurs, les épisodes des quatre messages et plus tard de la boîte aux lettres sont tout aussi éloquents à cet égard: animé d'un vif espoir, Jim met tout en oeuvre, semble-t-il, pour assouvir son désir qui demeure en plan. Mais de son propre aveu, il redoute son assouvissement: «En vérité [...] c'était avec un mélange de désir et de crainte que j'avais attendu la visite de Marika, le deuxième sentiment, je devais le reconnaître, l'ayant emporté en fin de compte sur le premier<sup>16</sup>». Ainsi le JE se gonfle de désirs, mais lorsque mis en échec par sa propre peur, se dégonfle sous le poids des déceptions, participant malgré lui à la dialectique illusion/désillusion.

L'insurmontable ambiguïté dans laquelle se trouve Jim nous permet enfin d'éclaircir le problème de la subjectivité inconsciente. Par orgueil, par peur de sa responsabilité dans son propre mal, et certainement par faiblesse, le JE se laisse balloter de tous côtés, piégé par son égocentrisme et son anthropomorphisme, ainsi que par la dynamique incontrôlable de ses désirs inassouvis. Comment s'étonner alors qu'il reste aveugle devant les signes qui lui annoncent déjà l'issue de son histoire avec Marika?

Lors d'une de ses visites à la caverne, Jim reconnaît l'histoire des amours d'un prince et d'une princesse dans l'album des *Mille et une nuits* resté ouvert, sans y reconnaître pour autant sa propre situation: «Je connaissais bien cette histoire: le prince Camalzaman était amoureux d'une "dame inconnue" qu'il avait trouvée à ses côtés une nuit en s'éveillant, et qui lui ressemblait étrangement. Elle avait disparu et il la cherchait

---

<sup>16</sup> LVC, p. 35-36.

partout, mais tout le monde lui disait qu'il avait rêvé <sup>17</sup>». Toutefois pour déjouer son inconscience, il faudrait d'abord que Jim prenne conscience de sa subjectivité, de sa faiblesse dans la fuite et qu'il admette ensuite le fait d'être le seul responsable de son malheur.

## *2. La conscience malheureuse*

Les éléments perturbateurs de la conscience en régime de foi native que nous venons de traiter (égocentrisme, anthropomorphisme, dynamique des désirs inassouvis et subjectivité inconsciente) révèlent précisément le manque de lucidité et, par conséquent, d'authenticité du JE prisonnier de ses propres faiblesses. Bastide renchérirait en expliquant le concept de la conscience malheureuse caractérisé par la fuite devant les problèmes majeurs de l'existence. La souffrance morale d'une telle condition est causée par l'antinomie subjectivité/objectivité dont le JE se révèle incapable de résoudre les conflits dialectiques. C'est pourquoi il tente de fuir pour faire diversion et mystifier davantage sa conscience, masquant ainsi son propre désarroi.

Bastide utilise le mot diversion au sens pascalien, c'est-à-dire d'un régime de divertissement qui permet une certaine insouciance face à la souffrance: engagement en éventail, poursuite frénétique des objets du désir empirique, griserie du mouvement pour lui-même, dispersion. Pour un temps cette agitation, qui s'accompagne de péripéties émotives, permet de sentir bouillonner la sève de vie en soi et de goûter la satisfaction de la

---

<sup>17</sup> LVC, p. 65.

dépense de ses forces. Mais sous ce régime, ce qui est considéré comme de l'action n'est que la preuve d'une complète soumission aux désirs, donc à la passion.

En réalité, Jim s'engage presque simultanément dans trois relations affectives avec des femmes toutes aussi différentes les unes que les autres. Si Bungalow est celle qui écoute l'homme, rassure et conforte l'écrivain dans ses décisions, Marika et la Petite suffisent à elles seules à le déstabiliser profondément: la première par son absence obstinée, la deuxième par sa présence de plus en plus envahissante et exigeante. Par ailleurs, l'existence de ces femmes dans l'intimité de Jim bouleverse son écriture, la rendant parfois même impossible. Dans ces moments, l'agitation du corps et de l'esprit du JE est grande: il réfléchit nerveusement, fait les cent pas dans le grenier. Malgré tout réduits au silence et à l'immobilisme, les personnages et leur créateur se voient obligés de respecter le rythme de l'imagination, mais surtout les rebondissements de la vie réelle de l'écrivain.

Évidemment, dans la logique du désir, le JE se consacrera davantage à la plus inaccessible des trois femmes. Cette fixation sur Marika fera vivre à Jim des péripéties émotives des plus contradictoires. Lorsqu'il est certain qu'elle se trouve dans la caverne, il fuit, habité par une peur instinctive, comme si un grave danger le guettait: «[...] mon coeur se mit à battre comme un fou. Je restai figé sur place, puis tournant les talons, je revins presque en courant [...], je m'assis pour essayer de retrouver mon calme. J'avais honte de m'être enfui comme un peureux<sup>18</sup>». L'envie folle

---

<sup>18</sup> LVC, p. 29-30.

de voir Marika, ici court-circuitée par la crainte, en sera d'autant plus intense au fil des semaines.

Après maintes tergiversations avec lui-même, Jim se décide à laisser dans la caverne une invitation pour Marika. Les heures qui suivent sont un exemple parfait d'agitation fébrile où le JE semble goûter le contentement de ses forces tendues vers l'objet de son désir:

Je lavai la vaisselle [...], je passai le balai et l'aspirateur [...], et je fis même l'effort de laver le parquet. Puis, en regardant par la fenêtre pour voir si Marika venait, je constatai que les vitres étaient malpropres et je me dépêchai de les nettoyer à l'intérieur et à l'extérieur [...]. J'ouvris l'armoire pour la troisième ou la quatrième fois et je vérifiai que les bouteilles de scotch, de Cinzano, de Saint-Raphaël étaient bien là, avec plusieurs bouteilles de vin, et qu'il y avait du café frais moulu [...]. Tout était prêt<sup>19</sup>.

Les préparatifs pour accueillir Marika sont tels qu'ils laissent sous-entendre l'intensité du désir de celui qui attend, mais surtout sa très grande fragilité. De plus, l'énervement et l'agitation de Jim se traduisent par des expressions typiques de la course, de la poursuite frénétique: «[m]on coeur battait à tout rompre<sup>20</sup>», «comme un fou» et «à bout de souffle<sup>21</sup>». En conséquence, notre personnage se retrouve essoufflé, fatigué, mais certainement divertie de son propre désarroi, une solitude douloureuse à assumer depuis le départ de sa femme.

L'attitude de Jim quand il attend Marika révèle à quel point il est soumis à son désir d'aimer, à sa peur de la solitude, et à quel point il est

---

<sup>19</sup> LVC, p. 32.

<sup>20</sup> LVC, p. 34.

<sup>21</sup> LVC, p. 48.

dépendant d'un éventuel rejet, d'un nouvel abandon. C'est pourquoi il s'emploie à camoufler ses faiblesses par un comportement tout à fait contraire: «Je fis semblant de lire le journal [...]. Je faisais comme s'il n'y avait rien de spécial. Comme si les femmes passaient leur temps à jeter l'ancre au large de la caverne et à venir boire un verre à la maison<sup>22</sup>». Ici, du moins, le Je est conscient de l'illusion qu'il crée sciemment pour se donner l'impression de maîtriser la situation.

Le deuxième signe d'une conscience malheureuse, selon Bastide, apparaît quand le JE, pour masquer sa souffrance, essaie de mystifier sa conscience. Dans pareil cas, il développe des attitudes d'insouciance, d'inconstance et de complaisance qui le rendent absent à lui-même aussi bien qu'à son désarroi. C'est le plus souvent ce qui lui fait dire sur un ton ironique ou faussement détaché: tout va bien, je ne suis pas malheureux, la solitude ne me fait pas souffrir<sup>23</sup>. Mais paradoxalement, plus le JE est absent à lui-même, plus le désarroi se fait sentir et trouve une voix pour se faire entendre, celle du souvenir par exemple.

Au moment où Jim attend Marika, après avoir vu fébrilement aux préparatifs d'accueil, il est troublé par une image douloureuse de son passé qu'il s'empresse de chasser de son esprit: «[...] une femme encore jeune, qui allait partir avec un autre, enlevait ses livres d'une bibliothèque, laissant partout sur les rayons des vides qui ressemblaient à des brèches dans un mur de brique<sup>24</sup>». Les vides laissés par sa femme sont intolérables et cette image, qui révèle le coeur ébréché de sa vie, un coeur emmuré

---

<sup>22</sup> LVC, p. 34.

<sup>23</sup> LVC, p. 38.

<sup>24</sup> LVC, p. 33.

dans la brique, ne le laissera pas en paix: «Je me demande pourquoi les images du passé [...] sont capables de nous faire si mal. En plus, celle de la bibliothèque était très tenace et je dus recourir à un vieux truc pour m'en débarrasser<sup>25</sup>». Pour masquer sa souffrance, le JE écrivain se résout à inclure cette image dans son roman, et en toute insouciance, croit se consoler à la pensée que son infortune deviendra matière à roman.

Dès lors l'inconstance et la complaisance chez Jim ne sont plus à démontrer. Son esprit hésitant, ses périodes de tergiversations et de revirements en regard de Marika, font souvent en sorte qu'au lieu de mettre ses décisions en pratique, il se laisse aller à la rêverie ou à la dépression. Et même quand il se décide à agir, si les choses ne tournent pas à son avantage, il est à la fois déçu et soulagé tout en demeurant inquiet de l'éventuelle tournure des événements. En régime de foi native, le JE est piégé par la double sollicitation de l'âme et du corps: si l'âme cherche sa soeur, le corps et le coeur, eux, encore trop fragiles, s'y refusent.

Dans sa relation avec la Petite, Jim fait également preuve d'inconstance. Malgré qu'il apprécie les surprises de l'adolescente qui se déguise et s'amuse devant lui, recréant ainsi, dans la maison familiale, l'atmosphère des jeux entre frère et soeur, Jim se révèle incapable de lui exprimer ses véritables sentiments:

— Tu n'es pas bien avec moi? demanda-t-elle.

— Mais si, dis-je.

---

<sup>25</sup> LVC, p. 49.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Elle demanda:

— Est-ce que tu m'aimes un peu?

— Bien sûr, dis-je.

— Dis-le, s'il te plaît.

— Je t'aime...

Ce n'était pas vrai, évidemment, mais je ne voulais pas lui faire de la peine. Je voulais lui donner l'impression que la vie était une grande source de chaleur et d'affection, que tout allait bien et qu'elle n'avait rien à craindre<sup>26</sup>.

Les résistances du JE à dire la vérité, et à décrire les réalités de la vie telles qu'elles sont, permettent de démontrer à quel point le personnage a besoin de créer dans sa vie l'illusion de l'amour. Pour ne pas blesser, pour ne pas être confronté à sa propre blessure d'amour, il manque d'authenticité envers lui et la Petite, mystifiant ainsi leur relation.

Un autre passage important de l'oeuvre nous éclaire sur cette mystification de conscience. Le texte de Paul Hazard que Jim va offrir à Marika dans la caverne (lieu de prédilection de la dialectique illusion/désillusion) illustre le besoin archaïque de l'humain de se raconter des histoires et de s'en faire aussi raconter. Schéhérazade incarne ce pouvoir de retenir et de captiver, pour ne pas dire de capturer, les humains par la beauté fascinante des fables. Selon Hazard, ce besoin est incontournable: «[...] mais ce qui ne changea pas, ce fut l'exigence humaine, qui veut des contes après des contes, des rêves après des rêves, éternellement<sup>27</sup>». Hazard pour Hasard (sic), image personnifiée du désir

---

<sup>26</sup> LVC, p. 89-90.

<sup>27</sup> LVC, p. 66.



d'être maintenu dans l'ignorance de ses faiblesses et de son malheur, et relent d'anthropomorphisme, ce texte ne pouvait être dévoilé ailleurs qu'à la caverne. La complaisance de Jim est alors presque savoureuse. Il dit aimer les mots de ce texte, jusqu'à sa ponctuation.

Si les rêves et les contes divertissent et aident à vivre en apparences, ils maintiennent et enfoncent l'être dans la mystification de conscience. Là où le Je se pense à l'abri de la folie meurtrière du monde, là où il tente de créer un univers chaleureux et affectueux, il élabore son alibi fondamental: croire qu'il n'est pas responsable du mal et du malheur. Par cette mystification généralisée des consciences, le monde continue de souffrir et d'ignorer, à force d'habitude, le mal en soi et autour de soi. Mais quel fragile échafaudage de sophismes que portent tous ces JE que nous sommes, la tête dans les nuages, le coeur saignant et l'âme au bord des lèvres, avançant dans un brouillard de plus en plus épais.

### *3. La conscience délicate*

La diversion et la mystification, derniers pièges de la foi native, clarifient davantage le problème de l'antinomie objectivité/subjectivité. Effectivement, la relation du sujet à l'objet est sans cesse biaisée par une subjectivité inconsciente, qui s'emploie d'ailleurs à le demeurer par la fuite et la complaisance. Ces attitudes sont du reste très humaines. Quelles forces pourraient alors mettre un terme à ce régime de famine de l'âme si ce n'est, dans l'expérience de la souffrance, le sursaut d'une conscience qui s'interdirait la facilité de se divertir et de s'absenter de sa douleur; si ce n'est son aspiration à quelque chose de mieux; si ce n'est son courage de mettre en question sa propre valeur?

Ces forces qui s'opposent aux pièges de la foi native, Bastide les a regroupées autour de la notion de délicatesse, plus précisément de conscience délicate. Faille de la foi native, la conscience délicate intervient pour secouer la conscience malheureuse de sa griserie ou de sa torpeur, de sa dispersion et de sa complaisance. Elle se caractérise par un sentiment d'étrangeté au monde et à soi-même, par le manque d'aliments dans la quête d'absolu, par un doute majeur, et par des besoins spécifiques.

Prenons d'abord ce sentiment d'étrangeté au monde et à soi-même que le JE écrivain traduit avec les mots d'Albert Béguin. Pour compléter sa théorie de l'âme, Jim utilise les travaux de Béguin dans une tentative de cerner avec précision la condition essentielle de l'âme:

Elle [l'âme] sait qu'elle vient de plus loin que ses origines connues et qu'un avenir lui est réservé dans d'autres espaces. Devant le monde où elle est venue habiter, elle éprouve l'étonnement d'une étrangère transportée parmi des peuples lointains. Une anxiété profonde la saisit, lorsqu'elle se demande jusqu'où s'étend son propre domaine: provisoirement exilée dans le temps, elle se rappelle ou bien elle pressent qu'elle n'appartient pas toute entière au monde de cet exil<sup>28</sup>.

En fait, ce sentiment d'étrangeté et d'exil est sous-tendu par l'angoisse existentielle de ne pas savoir exactement d'où l'on vient, qui l'on est et où l'on va. Cet entre-deux que l'on nomme la vie pose à l'être, sur le plan ontologique, la question de ses origines, de son identité et de son devenir après la mort: «Penchée [l'âme] sur elle-même, ou tournée vers l'immensité sensible, elle cherche à percevoir ces mélodies secrètes qui, dans les sphères sidérales aussi bien que dans les tréfonds de l'être, ont

---

<sup>28</sup> LVC, p. 75.

encore l'accent d'une patrie regrettée<sup>29</sup>». Cette nostalgie du paradis terrestre et de sa pureté, que Jim exprime dans ses souvenirs de voyage et dans ses réflexions sur le bonheur, fera l'objet d'une étude plus approfondie dans notre troisième chapitre.

Le JE écrivain éprouve donc fortement ce sentiment d'étrangeté à soi-même et au monde lors d'une journée bizarre plongée dans un épais brouillard. En effet, la Petite et ses déguisements; le vieux Chagrin, Vitamine et sa portée de chatons, leurs plaintes; et le mugissement des sirènes de bateaux, font naître, dans la maison, une atmosphère singulière. Ces éléments inhabituels l'empêchent ainsi d'écrire: «J'étais agité par toutes sortes de sensations et d'intuitions qui créaient en moi des remous inhabituels, mais tout cela était imprécis et difficilement traduisible en mots. Je ne comprenais pas bien ce qui se passait. Je me sentais différent, étranger à moi-même<sup>30</sup>». On peut donc dire que la délicatesse de la conscience de Jim lui permet de se pencher sur lui-même, d'être réceptif à l'immensité sensible des sensations et des intuitions, et enfin de reconnaître en lui la présence de ce sentiment d'étrangeté et d'exil même si, paradoxalement, il habite la maison familiale, un lieu qu'il connaît depuis toujours.

Cette conscience délicate lui permet aussi de percevoir vaguement le décalage entre ses espoirs et la réalité, entre son aspiration à une pureté parfaite (l'histoire idéale, l'âme-soeur) et son sentiment de l'imperfection naturelle, c'est-à-dire sa difficulté à atteindre et à accueillir cette

---

<sup>29</sup> LVC, p. 75.

<sup>30</sup> LVC, p. 104.

perfection, comme si, à cause de ses multiples craintes, il n'en était pas digne. Au coeur même de ce décalage, les sentiments d'étrangeté et d'exil prennent tout leur sens ainsi que les manques d'aliments dans cette quête d'absolu.

La nature, les souvenirs et la rêverie offrent au JE écrivain des occasions propices pour comprendre ses manques. La blancheur de l'hiver lui fait sentir l'absence de couleurs, l'attente fébrile du printemps et de l'éclatement des bourgeons chez les bouleaux, qui se serrent les uns contre les autres devant sa maison, lui fait davantage sentir l'appel de la vie, mais surtout la solitude à laquelle il est confiné. La longue galerie vitrée, lieu privilégié du souvenir et du rêve, lui permet de s'abandonner à sa mélancolie en contemplant «[...] le miroitement de la lune dans l'eau et les lumières de la ville qui, de l'autre côté du fleuve, scintillent dans la nuit [...]»<sup>31</sup>. Ainsi la beauté de ces images d'eau et de lumière dans la nuit, associée au sentiment de mélancolie dans la rêverie, révèlent la difficulté du JE à prendre la réalité telle qu'elle est, et représentent son manque d'aliments pour l'absolu, sa soif d'infini, la frustration de ses aspirations.

L'image du «chêne sans coeur»<sup>32</sup> utilisée au début de l'oeuvre, qui attire l'attention du JE écrivain parce que l'arbre est déchiré du haut jusqu'en bas et que le tronc a été évidé, évoque l'absence de l'organe essentiel à la vie et à l'amour, le coeur. Alors quand Jim conclut que ce chêne, malgré son état, ne semble pas se porter plus mal que les autres arbres, nous sommes tentée d'y voir une autre manifestation de

---

<sup>31</sup> LVC, p. 29.

<sup>32</sup> LVC, p. 17.

mystification de conscience dans le sens où il ignore le propre vide de son coeur. D'autre part son empressement à inviter Marika chez lui et à lui avouer par écrit le trouble dans lequel elle le met (sans l'avoir rencontrée, est-il encore nécessaire de le rappeler) traduit on ne peut mieux son manque d'amour lié à ses problèmes d'écriture: «Depuis qu'il a vu la trace de vos pas dans le sable, il pense beaucoup à vous et il n'arrive plus à écrire. Il marche encore plus longtemps que de coutume, cherchant en vain les mots justes, les tournures qui conviennent<sup>33</sup>». L'utilisation du "il" impersonnel pour avouer le manque de l'autre féminin et le manque des mots justes, des mots parfaits, cette mise à distance suffit pour confirmer la très grande vulnérabilité de Jim sur le plan affectif, mais plus encore sa très grande soif de perfection dans l'amour et l'écriture. Dans la vie comme dans le roman qu'il écrit, l'exigence de l'amour lui fait pourtant chercher sans relâche la parole juste pour consoler la Petite, écrire à Marika ou pour faire progresser son histoire.

Par ailleurs, le souvenir d'enfance d'une blessure au genou qui avait laissé une tache de sang sur la chemise de son père, ainsi que la frayeur exagérée qu'elle lui avait causée, comme s'il redoutait la colère paternelle, sont perçus avec perspicacité par la Petite: la peur signe le manque d'affection de l'enfant. Jim acquiesce à cette interprétation en nous révélant en toute conscience son besoin inassouissable d'amour absolu: «Ce n'était pas le moment de lui dire que, même chez les gens plus âgés, le besoin d'affection restait une chose immense, infinie, hors de proportion avec la réalité et éternellement insatisfaite<sup>34</sup>». La conscience délicate du JE

---

<sup>33</sup> LVC, p. 28.

<sup>34</sup> LVC, p. 59.

écrivain témoigne ainsi de ses insatisfactions, des manques d'aliments pour répondre à la soif d'absolu. Elle met alors en question la capacité du JE à trouver satisfaction, à construire son propre bonheur.

La foi native n'a donc, fort heureusement, pas réponse à tout et ne peut être d'aucun secours lors de problèmes vitaux tels le manque d'amour ou la perte de l'inspiration chez un écrivain. Face à ces problèmes, la conscience délicate éprouve un doute majeur que Bastide présente sous formes de fatigue vitale et de refus de la facilité à se complaire dans cette fatigue. Outre ses interrogations face à l'existence de Dieu, Jim doute de sa capacité à faire son propre bonheur d'homme et d'écrivain. Il se trouve ambivalent, craintif et lent, ce qui l'amène à vivre d'épuisantes luttes que nous avons déjà expliquées par les nombreuses dialectiques présentes dans l'oeuvre.

Rappelons-nous la fatigue que Jim éprouve après avoir dispersé ses quatre messages à l'intention de Marika entre sa maison et la caverne. Même une partie de tennis, sport qu'il aime tant, qui lui donne habituellement confiance et force, ne parviendra pas à diminuer sa grande lassitude. À son retour, il se sent vieux et «[...] en ruine comme la maison<sup>35</sup>». Déçu, épuisé, il réagit avec dépit, ruminant contre le dernier message placé sur la grève: «Celui-là au moins, je me disais qu'il aurait pu disparaître, je ne sais pas moi, être emporté par un coup de vent ou par un goéland ou n'importe quoi<sup>36</sup>». Alors qu'il attend impatiemment la présence de Marika, il manifeste une colère aux accents désespérés et

---

<sup>35</sup> LVC, p. 54.

<sup>36</sup> LVC, p. 54.

contradictoires comme si cette lettre, placée le plus près du but, aurait dû être la première à disparaître.

Ainsi la fatigue vitale de Jim est souvent causée par les contradictions qui le paralysent, et au milieu desquelles il se débat tantôt passivement (?), tantôt amèrement:

Au bout d'un moment, je me rendis compte que ma fatigue était due en partie à la lutte que se livraient en moi, une fois de plus, mes exécrables sentiments contradictoires [...]. Honteux et mécontent d'être de nouveau partagé en deux, divisé contre moi-même, je résolus d'ignorer complètement les sentiments qui m'agitaient. J'essayais de penser à autre chose<sup>37</sup>.

Tentative de diversion ou conscience délicate? Ici l'envers et l'endroit s'opposent et se complètent de façon troublante: Jim refuse de se complaire dans cette lutte et par le fait même dans la fatigue qu'elle génère. Mais en ignorant ses sentiments contradictoires, il perpétue la mystification de sa conscience malheureuse. Il reproduit ainsi l'un des pièges de la foi native qui est de fuir sa responsabilité face à son malheur. La fatigue vitale, alimentée par des tensions récurrentes, contribuent pourtant à renforcer le doute majeur qui se pose toujours plus insistant: la vie, l'amour et le bonheur ne peuvent être que luttas, manques, ignorance.

Toutefois, malgré son manque évident d'amour, le JE écrivain s'interdit la facilité de le combler avec la Petite. Jim se questionne en effet sur les agissement de cette dernière qui cherche, de toutes sortes de façons, à se rapprocher de lui jusque dans l'intimité de son lit. Quand la jeune fille

---

<sup>37</sup> LVC, p. 48-49.

vient le rejoindre sous ses couvertures, en bon «Prince Vaillant<sup>38</sup>» il l'accueille avec l'affection d'un vrai père, puis veille au confort et à la paix de son sommeil jusqu'à son réveil. Cette scène, à notre avis, est un remarquable exemple de délicatesse où le JE, loin de se complaire dans son malheur, arrive à s'oublier et à donner le meilleur de lui-même.

La conscience délicate prend enfin la forme de besoins essentiels qui aident le JE à découvrir progressivement les pièges et les défaillances auxquels le soumet la foi native. La nécessité de développer l'authenticité et la lucidité force l'être à s'ouvrir davantage les yeux et à préférer la vérité même si les éléments de diversion et de mystification n'en seront que plus tenaces.

La lucidité et l'authenticité travaillent en général de concert dans la conscience pour rendre plus vrais nos comportements, mais il semble que Jim échappe parfois à cette règle. Effectivement il perçoit en lui comme chez les autres des subtilités et des mystères qu'il ne se donne pas la peine d'éclaircir bien qu'ils rendraient plus authentiques ses relations. Jim avoue ne pas oser demander à la Petite la raison de son hésitation quand il l'interroge sur Marika qu'elle semble connaître. Il préfère se rassurer de la présence souriante et chaleureuse de la jeune fille. Il perpétue ainsi le mystère de l'inconnue et laisse croire qu'il préfère l'illusion à la vérité.

Pourtant, Jim est tout à fait en mesure de discerner la vérité et son contraire chez la Petite qu'il perçoit en toute lucidité:

Elle ne disait pas toujours la vérité. [...] elle me parlait de Marika, disant qu'elle l'avait rencontrée à la caverne ou sur la

---

<sup>38</sup> LVC, p. 89.



batture et qu'elle lui avait parlé, alors que, pour ma part, je ne l'avais encore jamais vue. Ce n'est pas qu'elle mentait, mais elle se réfugiait parfois dans un monde imaginaire. Elle avait besoin de transformer la réalité<sup>39</sup>.

Troublant miroir que cette enfant en qui il voit sa propre faiblesse, son propre besoin de fiction. Ainsi absent à lui-même, privilégiant la confusion et l'illusion, Jim laisse à sa subjectivité tout le loisir d'imaginer la suite de son histoire avec Marika, autant dans sa vie réelle que dans le roman qu'il écrit.

Un autre miroir tout aussi troublant est bien celui de Marika en qui Jim se reconnaît une ressemblance précieuse et significative, voire même capitale, ressemblance déjà confirmée par son propre frère qui l'a rencontrée: «À ce moment très précis, il me vint le sentiment très aigu que la ressemblance entre Marika et moi était une chose extrêmement importante, et que j'allais rater ma vie si je n'en tenais pas compte. Mais ce sentiment ne dura qu'une fraction de seconde, le temps d'un éclair dans ma conscience [...]»<sup>40</sup>. Le vocabulaire utilisé ici: "sentiment très aigu", "éclair dans ma conscience" révèle les besoins de lucidité et d'authenticité de Jim alors que, paradoxalement, l'illusion-Marika est bien installée dans son coeur et sa conscience. Peut-être le JE pressent-il déjà qu'il se cherche lui-même à travers cette femme imaginée, et que réussir à communiquer véritablement avec elle signifierait rejoindre, au fond de lui-même, cette part manquante, sa propre vérité?

---

<sup>39</sup> LVC, p. 41-42.

<sup>40</sup> LVC, p. 72.

Le besoin d'authenticité chez le JE écrivain est tout aussi important. Comme nous le savons, il écrit lentement puisqu'il attend que les choses mûrissent, et qu'il privilégie l'intuition plutôt que la réflexion dans son travail. De plus, il fait preuve d'humilité dans la description de ce qu'il connaît sur l'art d'écrire, précisant qu'il ne veut pas laisser croire qu'il a longuement réfléchi à cette question. En fait il place la règle de la vraisemblance au-dessus de tout, ce qui nous amène à souligner un autre de ses paradoxes. Alors que le JE écrivain accorde à la vraisemblance une si grande valeur, comment l'invraisemblance de la présence de Marika dans la caverne sombre et humide pendant tout un été n'a-t-elle pas éveillé plus tôt ses soupçons, pourquoi a-t-il préféré si longtemps l'illusion à la vérité? Force est d'admettre qu'à l'instar de la Petite, le JE écrivain a besoin de se réfugier dans un monde imaginaire et de transformer la réalité afin qu'elle soit moins difficile à vivre.

Ainsi l'imaginaire, dynamisme organisateur, structure non seulement l'oeuvre du JE écrivain, mais sa vie intime: d'une part il lui permet une connaissance de soi plus fondamentale par la caverne, le souvenir, l'écriture; mais d'autre part il l'expose aux nombreux pièges de la foi native. Conscience malheureuse et conscience délicate, grands maîtres de toutes les dialectiques, se livrent alors un dur combat qui met le JE devant l'insuffisance de ses moyens pour comprendre sa réalité intérieure et extérieure. L'itinéraire spirituel de l'écrivain demeurerait sans doute circulaire s'il n'y avait pas au fond de sa conscience un refus intense de perpétuer tous ces pièges, et un vibrant appel à convertir toute cette matière aliénante issue de ces derniers.

**CHAPITRE III**  
**TRAVAIL DE CONVERSION:**  
**DE L'ENVELOPPEMENT À LA NUDITÉ**

*Il y a des gens qui, dans la souffrance, se crispent encore plus sur leurs pauvres possessions. Et il y en a que la douleur ouvrira au vivant, d'un seul coup — comme on peut ouvrir un fruit. Ce ne sont pas les événements qui décident de notre vie. C'est notre vie qui décide — par l'accueil ou le rejet que nous en faisons — du sens des événements.*

Christian Bobin

La récurrence du retour dans l'en-soi profond et archaïque (les lieux matriciels), qui prend différentes formes dans l'oeuvre de Poulin, soit la caverne, le souvenir et l'écriture, permet au JE écrivain une connaissance de soi plus fondamentale et surtout plus véritable. Certes l'introspection constante du héros donne à penser que les pièges de la foi native, soit les multiples tentatives de diversion et les nombreuses mystifications, n'ont pas raison de sa conscience délicate. Rappelons-nous que la progression de l'itinéraire spirituel de Jim, marquée par de nombreuses dialectiques et perturbée par un mal en soi propre à la foi native et à ses pièges, est ainsi déterminée par une tension perpétuelle qui interdit au JE écrivain de se satisfaire de sa condition. Alors que la souffrance devient inconsciente à force d'habitude, la conscience délicate, animée par cette insoutenable

tension, cherche une solution à tous ses maux, une lumière qui donne un sens à la vie.

Au cours de ce troisième chapitre, nous nous pencherons donc sur le travail progressif et jamais achevé ni définitif de la conversion où la conscience fait face à la souffrance, s'applique à la comprendre et se laisse transformer par elle. De multiples expériences et le labeur interminable de mise au jour des subjectivités inconscientes (illusions sous toutes leurs formes) participent à ce "développement" de la conscience. Ainsi l'itinéraire spirituel de Jim, de l'enveloppement à la nudité, à la naissance toujours plus véritable dans le sens de l'être et de la valeur de l'être, prend tout son sens. En effet, la souffrance conscientisée apparaît déjà comme un paramètre important de la conversion, la clé lumineuse de l'itinéraire.

Dans un premier temps, les expériences du JE écrivain, liées aux trois plans de la conscience déjà analysés, soit l'expérience de l'erreur (plan gnoséologique), l'expérience de la faute (plan axiologique) et l'expérience de l'échec (plan ontologique), seront tour à tour sondées. Il sera alors possible d'établir dans quelle mesure le JE écrivain se met à l'épreuve du doute, de l'angoisse et de la culpabilité, et jusqu'à quel point il s'efforce d'absorber la souffrance humaine par la chaleur, la douceur, en d'autres termes par une attitude compréhensive et unifiante.

Nous aborderons ensuite, plus spécifiquement, les concepts de conversion et de transfiguration comme une étape décisive qui transforme l'être en profondeur et dont l'enjeu dialectique est la tension éprouvée dans le passage d'une conscience malheureuse à une conscience plus éclairée. La représentation symbolique du rêve illustre cette étape. Il sera

enfin possible, en guise de conclusion, de dresser la synthèse de l'itinéraire spirituel en établissant les rapports que Jim entretient avec la réalité et en esquissant le portrait de son idéal spirituel.

### *1. Les expériences de l'erreur, de la faute et de l'échec*

Nous avons vu comment la foi native structure les jugements de réalité et de valeur en organisant un réseau de pièges dans la conscience alors soumise à l'égoïsme et l'anthropomorphisme, aux désirs inassouvis et à la subjectivité inconsciente. Les trois plans de la conscience (connaissance, valeur, être) se trouvent par le fait même à la merci de ces pièges qui exposent le JE à de multiples défaillances de raisonnement, de jugement et de volonté, mais qui l'obligent par contre à chercher la vérité. Chaque expérience devient ainsi le lieu d'une dialectique et perpétue la tension nécessaire à la progression de l'itinéraire spirituel dont le problème fondamental est l'affranchissement de l'être. Les trois niveaux d'expérience (erreur, faute, échec) que nous nous apprêtons à explorer selon un ordre diachronique pour les besoins de l'analyse, ne devront pas toutefois être considérés séparément puisqu'ils sont intimement liés et superposés dans la conscience.

L'expérience de l'erreur (plan gnoseologique) place le JE devant ses défaillances de jugement et de raisonnement. D'une part elle accentue certains pièges de la foi native tel l'égoïsme, d'autre part elle alimente des réactions comme la concentration dans l'instant et la volonté de puissance. Le JE se trouve alors confronté à son incapacité de savoir avec certitude. Soumis à ses propres doutes, il souffre dans son orgueil et

dans sa conscience de son manque de justesse, de lucidité et de perspicacité. Il tente ainsi, en vain, de dominer la réalité.

Jim nous offre à maintes reprises l'occasion de comprendre ce niveau d'expérience. Ses tentatives infructueuses pour rencontrer Marika développent définitivement sa conscience de l'erreur. La certitude qu'il affiche ici pour contrebalancer ses nombreuses hésitations ne lui est d'aucun secours: «[...] à cette heure matinale, il ne faisait aucun doute que Marika était là, comme l'indiquait d'ailleurs la présence de la chaloupe à moitié au sec sur la grève. [...] D'une voix mal assurée, je demandai s'il y avait quelqu'un. Pas de réponse. [...] Marika n'était pas là. J'avais du mal à le croire<sup>1</sup>». La chaloupe près de la caverne suffit à susciter en lui la certitude de la présence de Marika, mais la défaillance de son jugement ébranle cette certitude: aucun indice ne garantit la présence réelle de la femme. L'expression "avoir du mal à le croire" traduit fort bien le coup porté à l'orgueil, la peine qu'inflige la réalité décevante.

Une autre situation illustre la défaillance du jugement de Jim qui attend toujours un message de Marika. Un jour où le temps est très clair et où le regard peut porter loin, Jim constate soudainement que le drapeau de la boîte aux lettres est levé:

C'était très loin, au bout de mon regard, mais je voyais distinctement le carré blanc qui se détachait sur le gris ardoise de la falaise: il y avait un message! Je me mis à courir et lorsque j'arrivai, tout essoufflé, à dix mètres [...], le drapeau blanc... s'envola brusquement à ma grande surprise! Je m'étais trompé, ce n'était qu'un goéland!<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> LVC, p. 64.

<sup>2</sup> LVC, p. 121.

Dans cet exemple, le sens de la vue (Jim se dit: si le temps est clair, je peux **voir** très loin...), complice de l'égoïsme (...comme j'ai écrit à Marika, elle **me** répondra sûrement...) et de la concentration dans l'instant qui le fait espérer **immédiatement**, sans réfléchir, à partir d'une perception (...s'il y a un carré blanc, c'est un message, c'est elle!), initie l'expérience de l'erreur. Honteux de cette méprise, se traitant de naïf, le JE tente de retrouver son assurance, mais sa capacité de juger et de raisonner avec certitude est fortement ébranlée. Le comportement du héros confirme donc de nouveau que la foi native ne connaît et ne juge que mue par ses désirs inassouvis et incontrôlés.

Comme nous venons de le constater, le sens de la vue est étroitement lié au jugement et à la raison, facultés privilégiées de l'intellect. Or, si les jugements et les raisonnements ne s'appuient que sur ce qui est visible, c'est-à-dire perceptible par les yeux, le JE s'expose aux erreurs les plus cruelles, aux déceptions les plus cuisantes puisque rien ne certifie la justesse de sa vision. Une bonne part d'invisible, toujours, nous échappe constamment et c'est dans l'erreur que nous le comprenons enfin. Lors d'une journée d'épais brouillard, Jim croit entendre sur la plage un bruit de pas, puis croit voir une silhouette féminine venant à sa rencontre, et qui disparaît aussitôt: «[...] mais ce n'était pas une hallucination: l'espace d'un instant, j'avais vu une forme élancée, vêtue d'une longue chemise de nuit blanche. Il me semblait même avoir aperçu un visage mince et osseux, mais pour ce détail il est possible que la description de Marika, faite par mon frère sur le traversier, m'ait influencé<sup>3</sup>». Par souci d'authenticité,

---

<sup>3</sup> LVC, p. 106.



Jim admet la présence de la subjectivité dans son jugement, mais il est encore incapable de s'en dégager. Le brouillard s'inscrit ainsi dans les images associées, chez les anciens, au voile de Maya et telle une métaphore de la subjectivité et de l'imagination, contribue à piéger la conscience aveuglée par la magie de l'instant.

L'expérience de l'erreur prend assurément un accent angoissant quand le JE réalise que ses sens, son intellect et son imagination peuvent le tromper. Aussi ne faut-il pas se surprendre qu'au moment de "l'apparition de Marika", le chat de Jim, vieux Chagrin, se sauve à toute vitesse: quand le rêve, en véritable fantôme, s'évanouit pour faire place à la réalité décevante, les réflexes sont la peur et la fuite, ce que l'animal représente subtilement. D'ailleurs les réactions de Jim après cette vision dans le brouillard vont dans ce sens: ses sentiments contradictoires habituels font place à une crainte persistante accompagnée des manifestations physiques de l'angoisse, soit l'inquiétude et la nervosité. Comme son chat, Jim fuit la réalité douloureuse qui le poursuit jusqu'au plus profond de lui-même: «[...] mais je suis sûr que si quelqu'un avait eu la possibilité de regarder au fond de moi, en cette soirée brumeuse du mois d'août, il aurait vu bouger des êtres étranges, des fantômes du passé, des figures de cauchemar, des géants, des sorcières, des bêtes aux yeux ensommeillés<sup>4</sup>». Nous pouvons dès lors constater à quel point l'expérience de l'erreur entraîne dans son sillage le doute, l'angoisse et une vive obsession du passé que le vin trop doux arrive à peine à masquer<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> LVC, p. 107.

<sup>5</sup> LVC, p. 116.



Ces sentiments douloureux submergeraient certainement la conscience du JE si elle n'avait pas la délicatesse de refuser une telle situation, délicatesse qui se manifeste par une exigence de vérité, une volonté de savoir ce qui est en vérité. Le problème se pose alors dans la perspective dialectique suivante: ou le JE accepte la situation et reste dans le **MÊME** état, c'est-à-dire dupé par ses sens, son imagination et son intellect, et toujours plus angoissé de n'être maître de rien, ou il refuse désespérément son état et tente de le comprendre en s'élevant au-dessus du problème pour en saisir toute la complexité. La prise de conscience qui en résulte permettrait ainsi au JE de devenir **AUTRE**.

Devant la menace d'être perpétuellement voué à l'erreur, Jim ressent un besoin impérieux de lucidité et d'authenticité qui inaugure sa prise de conscience. Sa volonté de trouver un sens à toutes ses erreurs le fait retourner à la caverne et chercher des preuves plus tangibles de la présence de Marika:

Je me mis à marcher dans la caverne en regardant partout, et je pris conscience pour la première fois qu'il n'y avait là aucun objet, par exemple aucun vêtement, qui eût été la preuve certaine d'une présence féminine. Il n'y avait, en somme, que le prénom inscrit sur la page de garde des *Mille et Une Nuits*. Et, sur le sable, une multitude de traces de pieds nus qui étaient exactement à ma taille<sup>6</sup>.

Le JE semble enfin commencer à entrevoir son égocentrisme issu de sa subjectivité inconsciente. Son désir d'amour, son goût pour les fables et son aspiration à rencontrer l'âme-soeur l'ont rendu prisonnier du lieu matriciel de la caverne, autrement dit de la dialectique illusion/désillusion.

---

<sup>6</sup> LVC, p. 123.

Pour recouvrer sa liberté, il doit se laisser transformer par la souffrance qui suscite la prise de conscience. Le passage du “même” homme à “l’autre” homme est à ce prix.

L’expérience de la faute (plan axiologique) se comprend et s’interprète à même celle de l’erreur, et ce en regard de la volonté de puissance qui les anime toutes deux. Jim nous aide à saisir cette superposition d’expériences dans son rapport avec l’écriture. Effectivement, en plus d’être placé devant ses défaillances de jugement et de raisonnement, ce qui le pousse à vouloir dominer la réalité, le JE écrivain est enclin à se fermer à la lumière spirituelle, au travail de conversion et à refuser l’issue verticale. La description qu’il fait de son travail évoque d’ailleurs cette conception circulaire de l’existence que nous connaissons déjà<sup>7</sup>. La fermeture suggérée ici, comme si le JE écrivain était prisonnier de l’horizontalité, s’accompagne d’une perte de pouvoir quand il commence à écrire une histoire. L’image du château demeure, à l’instar de la plus belle histoire d’amour qu’il s’efforce d’écrire et de l’âme-soeur qu’il espère trouver, un idéal se déroband à mesure sous ses yeux:

Quand vous commencez à écrire une histoire, vous êtes comme un voyageur qui a vu de très loin un château. Dans l’espoir de l’atteindre, vous suivez un petit chemin [...]. Le chemin se rétrécit et devient un sentier qui s’efface par endroits, et vous ne savez plus très bien où vous êtes rendu; vous avez l’impression de tourner en rond [...]. Parvenu au sommet, vous apercevez le château, mais c’est sur la colline suivante qu’il se trouve et il est moins beau que vous ne l’aviez cru [...]. Sans perdre courage, vous descendez encore une fois dans une vallée, vous traversez une forêt obscure en suivant un sentier presque invisible, [...] et, à bout de force, vous arrivez enfin devant le château. En réalité

---

<sup>7</sup> LVC, p. 89.

ce n'est pas un château, ni un manoir, ni même une villa: c'est plutôt une vieille maison délabrée et, curieusement, elle ressemble beaucoup à celle où vous avez passé votre enfance<sup>8</sup>.

L'inaccessible beauté du château qui échappe sans cesse à l'écrivain, cet idéal esthétique jamais atteint, représente une fois de plus l'envers empirique d'une grande exigence de perfection: celle de régner sur la réalité comme sur la fiction. Mais le sens de la vue vient encore tromper le jugement et entraîner le JE écrivain dans le cycle illusion/désillusion. Pourtant, pas plus que la réalité, la fiction ne se maîtrise au profit de l'égoïsme, de l'anthropomorphisme ou de désirs inassouvis. L'écriture, à l'image de la naissance et de l'enfance, demeure un lieu qui impose l'humilité et le dénuement.

Comment ne pas s'étonner alors que Jim éprouve cruellement l'expérience de l'erreur et de la faute dans ses difficultés d'écriture? Quand une panne d'inspiration se prolonge, il avoue perdre toute valeur à ses propres yeux<sup>9</sup>. De même quand il a le sentiment de perdre la maîtrise de son histoire d'amour qui tourne à l'amitié, la tension vécue devient intolérable. Le JE écrivain se sent alors démuni et paralysé par son désir inassouvi de rencontrer Marika. Cette rencontre éventuelle lui apparaît comme l'unique solution à son problème d'écriture, car vivre une histoire d'amour lui permettrait de retrouver l'inspiration tout en respectant la règle d'écriture qu'il privilégie le plus, soit celle d'écrire seulement à partir de ce qu'il connaît vraiment. Ainsi enfreindre cette règle est une erreur, mais surtout une faute grave qui le dévalorise profondément.

---

<sup>8</sup> LVC, p. 62.

<sup>9</sup> LVC, p. 73.

Nous remarquons d'ailleurs les signes de cette dévalorisation lorsque Jim se culpabilise d'éprouver de l'angoisse face à la perte de maîtrise de son histoire. Les "j'aurais dû" sont nombreux et traduisent les reproches qu'il se fait sans ménagement<sup>10</sup>, entre autres ceux de mal utiliser son temps, de ne pas profiter de l'été et de négliger les réparations de sa maison. Incapable de considérer la situation comme un congé nécessaire au processus de création, le JE écrivain se rabat sur sa théorie de l'âme, essayant de la préciser et de la compléter. Son incapacité momentanée à écrire, et les sentiments négatifs d'angoisse et de culpabilité qui l'accompagnent, sont alors contrebalancés par l'image de l'âme légère et bleutée qui enveloppe, par celle de l'âme-soeur perdue qu'il faut retrouver.

Bastide explique aussi l'expérience de la faute en termes de ronde, c'est-à-dire de tourbillon où alternent dans la conscience l'idée du bien et celle du mal, le besoin d'être seul et la dépendance face aux autres. Entre le mauvais écrivain qui n'arrive plus à écrire et celui qui formule audacieusement une théorie sur l'âme, l'un des problèmes les plus complexes et mystérieux de toute l'histoire de l'humanité; entre l'homme qui se réfugie dans son grenier ou sur sa galerie et celui qui prend soin de la Petite, s'inquiète pour elle, la réconforte sans trop savoir comment éviter ses questions embarrassantes; enfin entre l'homme sensible aux roucoulements maternels de Bungalow<sup>11</sup> et celui qui souffre de solitude tant dans sa maison qu'à la caverne, les cercles se dessinent, cernant toujours plus étroitement la conscience essoufflée.

---

<sup>10</sup> LVC, p. 73.

<sup>11</sup> LVC, p. 79.

L'alternance décrite ici (bien/mal, insularité/dépendance) n'est pas sans rappeler l'affrontement que se livrent, au coeur de la foi native, la conscience malheureuse et la conscience délicate. Ces dualités que nous avons longuement analysées jusqu'ici permettent toutefois d'ajouter quelques éclaircissements à l'expérience de la faute et à son enjeu fondamental: le problème se pose cette fois dans la perspective de la dialectique du vouloir et du valoir. Si Jim demeure dans l'ordre du **VOULOIR**, ces dualités, qui se disputent tant les lambeaux de son être, le soumettront chaque jour davantage; par contre s'il assume sa responsabilité dans son propre malheur et intériorise la souffrance que génèrent tous ses déchirements, il s'inscrira dans l'ordre du **VALOIR**.

Le souvenir douloureux d'une rencontre avec son ex-femme et son nouvel amoureux, qu'il a baptisé Superman, illustre cet enjeu. Jim boit jusqu'à ivresse alors qu'il n'est pas un grand buveur, il propose au couple une baignade au clair de lune même s'il a horreur des eaux froides du fleuve. La blessure de la rupture devient une évidence. Nous sommes tentée de croire que le manque d'amour et d'intimité est si intolérable en lui à ce moment que sa volonté exacerbe les dualités et confirme ainsi son incapacité à apaiser et à unifier son être. Submergé par tous ses conflits intérieurs, Jim se retrouve, après le bain, vidé de toute chaleur: «Mon âme ne parvenait plus à me réchauffer. Je crevais de froid<sup>12</sup>». Le froid qui l'envahit est alors spectaculaire, aucun vêtement ni aucune source de chaleur ne réussiront à le réchauffer. Le couple devra déployer la chaleur de leurs corps nus pour arriver à dégeler Jim, pour le ramener parmi les vivants.

---

<sup>12</sup> LVC, p. 111.

La scène d'amour à trois que le JE écrivain décrit ensuite tel un courant de désir et de tendresse, un «courant large et puissant comme une débâcle, qui chariait du plaisir mais aussi de la générosité et parfois de la douleur<sup>13</sup>», les laisse «finalement abandonnés au petit matin sur un rivage inconnu, avec des yeux rapetissés et des âmes un peu meurtries<sup>14</sup>». Tandis que s'entremêlent les corps et les âmes, la volonté et son pouvoir de discorde achèvent leur oeuvre: Jim demeure seul avec son besoin d'amour absolu, inassouvi, encore plus douloureux après cette fusion éphémère des deux sexes. Le vocabulaire utilisé (abandonnés, yeux rapetissés et âmes meurtries) met en lumière la faiblesse de ces trois êtres qui, dans leur élan de fusion, se sont perdus en tentant de créer «un nouveau monde<sup>15</sup>». Dans ce nouvel éden, il ferait bon vivre sans aucune responsabilité en regard de ce qui peut être jugé bien ou mal, en étant totalement libre d'assouvir tous ses désirs. Toutefois, nous sommes tentés de voir cette fusion du masculin et du féminin sur le plan symbolique et d'en considérer l'aspiration à l'unité parfaite dans l'image de l'androgynie.

L'expérience de la faute apparaît dès lors dans toute sa complexité. L'être veut ce qu'il désire même si cela lui cause du mal, et il rejette ce qui lui fait du bien pour mieux le désirer; tantôt il s'isole, tantôt il se fusionne à l'autre pour mieux se fuir, se perdre, s'abandonner à ses dualités. Que le JE écrivain utilise cette scène d'amour à trois dans l'histoire d'amour qu'il échoue à écrire depuis des semaines ne peut nous surprendre, que cette scène entrave davantage la relation amoureuse qu'il

---

<sup>13</sup> LVC, p. 111.

<sup>14</sup> LVC, p. 111.

<sup>15</sup> LVC, p. 108.

tente de créer entre ses personnages va de soi. L'aveu de culpabilité et de responsabilité révèle ainsi la prise de conscience douloureuse d'un être piégé, déçu de lui-même: «C'était entièrement ma faute: à court d'inspiration, j'avais introduit dans mon histoire la première idée qui m'était venue à l'esprit... Quelquefois, pour écrire, on ne trouve rien d'autre que les débris de sa propre vie<sup>16</sup>». La période de stérilité dans l'écriture s'étire, s'éternise par le moyen même qu'il jugeait approprié pour la dépasser. Force est de constater que le JE écrivain, aux prises avec ses défaillances de jugement et de volonté, est projeté dans l'épreuve du doute, de l'angoisse et de la culpabilité.

L'expérience de l'échec (plan ontologique) se superpose d'emblée aux précédentes pour nous aider à clarifier la défaillance du JE à se satisfaire par les moyens mêmes mis en oeuvre pour combler ses manques. La conscience, impuissante et dépourvue devant ses erreurs et ses fautes, se découvre encore davantage animée par le désir et la possession perpétuellement mis en échec, ce qui donne lieu à différentes réactions pathologiques. En fait, les sentiments négatifs évoqués précédemment s'accroissent et marquent l'être qui développe le repli sur soi, des pensées de mort comme s'il était abandonné de tous et une indifférence à son propre désespoir.

Toujours aux prises avec sa panne d'écriture et son manque d'amour, Jim éprouve durement sa défaillance à se satisfaire ainsi que l'accumulation d'échecs qui en découle. Aussi quand la Petite essaie de l'aider en l'interrogeant sur son passé amoureux, il se voit contraint de lui

---

<sup>16</sup> LVC, p. 113.

révéler ses sentiments au moment de la rupture avec sa femme: «Je me sentais tout seul au monde. C'était comme si tout le monde m'avait abandonné et comme si je n'avais plus aucune valeur. [...] Le pire, c'était cette impression que je ne valais plus rien<sup>17</sup>». L'échec amoureux se dévoile ainsi à même l'expérience de la faute. Le caractère absolu de l'abandon et de la dévalorisation vécus indique l'ampleur de la perte, la profondeur du chagrin.

Pour nous aider ensuite à comprendre sa souffrance, le JE écrivain complète sa théorie de l'âme-soeur où il nous montre, sans retenue, sa soif d'amour absolu insatisfaite. Il est effectivement question d'union et de bonheur, mais aussi de séparation:

Lorsque deux âmes se retrouvent, après avoir été longtemps séparées, elles se diluent, se fondent l'une dans l'autre [...], et de cette union naît le bonheur le plus grand qui puisse exister sur la terre. Mais ce bonheur terrestre, si grand et si pur soit-il, n'est pas fait pour durer éternellement [...]. Et lorsqu'on doit se quitter, après avoir vécu sous la protection et dans la chaleur de la même âme, il se produit une déchirure dont on ne guérit pas de sitôt. C'est ce qui s'était passé quand ma femme était partie avec Superman<sup>18</sup>.

Le contraste et la tension exprimés entre la fusion et la déchirure, entre le ravissement et l'arrachement, donnent à penser que l'échec amoureux est vraisemblablement le plus douloureux pour Jim. Ainsi le grand vide laissé par sa femme, lié au souvenir du mur ébréché<sup>19</sup>, et auquel nous pourrions ajouter l'image de la maison délabrée<sup>20</sup>, suggèrent son état de dégradation affective, d'abandon.

---

<sup>17</sup> LVC, p. 97.

<sup>18</sup> LVC, p. 92.

<sup>19</sup> LVC, p. 92.

<sup>20</sup> LVC, p. 67.



La description de son chagrin devient très émouvante quand Jim parle du moment précis de la déchirure et témoigne d'une tentative d'intérioriser cette souffrance: la sensation de froid, le sentiment de l'enfant abandonné, la difficulté à respirer, les larmes intarissables accompagnées de hoquets et de frissons<sup>21</sup> évoquent l'agonie d'un coeur qui vient de perdre sa raison de vivre, l'amour. Les images du naufragé dans la tempête et de l'enfant réfugié dans la penderie, où règne l'odeur familière des "vieux running shoes", nous apparaissent alors emblématiques de l'expérience de l'échec et des autres niveaux d'expérience. La faillite du jugement, de la volonté et de la capacité du JE à se satisfaire lui-même est représentée par une perte totale. Celle-ci entraîne une régression psychologique au point, pour Jim, de n'avoir plus pour vivre qu'un petit coin fermé, obscur, et qu'une odeur qui renvoie à la famille comme à l'enfance, tel un fil d'Ariane dans les dédales de l'empirisme, pour le maintenir en contact avec la vie.

Le JE serait sans doute irrémédiablement voué à l'échec si la conscience délicate n'exigeait pas toujours plus de lucidité, de maîtrise de soi et d'authenticité. Une fois la douleur de la séparation atténuée, Jim se met à réfléchir pour tenter de comprendre ce qui ne va pas en lui et dans son existence. Il réalise qu'il a surtout cherché de l'affection, qu'il a fait beaucoup de choses pour qu'on l'aime, sans aimer vraiment en retour. Cette réflexion sur lui-même, qui l'amène à faire le bilan de sa vie affective, témoigne de sa volonté de savoir en vérité les causes de son échec amoureux et confirme donc sa plus grande soif d'authenticité.

---

<sup>21</sup> LVC, p. 94.

Pourtant quand la Petite lui demande s'il a vraiment aimé sa femme, il hésite et semble vouloir esquiver la question. Puis il conclut, avec détachement, avoir éprouvé pour elle une grande tendresse. Ainsi réapparaissent le manque d'authenticité et de transparence, si nous acquiesçons à ses propos sur la fusion et la déchirure vécues par les âmes-soeurs qui se séparent<sup>22</sup>. Voilà qui suggère que le JE écrivain, plus absent de lui-même à ce moment, n'a pas complètement intériorisé la souffrance liée à son échec amoureux.

Mais c'est incontestablement lorsque la Petite lui demande s'il est plus heureux aujourd'hui, tandis qu'il fait un récit un peu vaniteux des changements survenus dans sa vie depuis sa rupture, que nous comprenons le crucial enjeu de l'expérience de l'échec, soit la dialectique de l'ÊTRE et du DEVENIR. La question le laisse décontenancé et il ne sait que répondre<sup>23</sup>. En vérité, la Petite veut savoir si toute cette souffrance n'a pas été inutile, s'il y a eu progression de son être vers un "mieux-être", s'il est maintenant sur le chemin d'un meilleur avenir, si son être parvient enfin à réunir les conditions nécessaires à son bonheur. La réponse, à l'image de son bonheur, lui échappe, et comme s'il n'était pas le premier responsable de son bonheur, il préfère s'en remettre aux propos du vieil Hemingway et à l'énigme de *La Grande Rivière au coeur double*<sup>24</sup> que nous expliquerons en conclusion.

---

<sup>22</sup> LVC, p. 92 et *supra*, p. 88.

<sup>23</sup> LVC, p. 99.

<sup>24</sup> LVC, p. 99.

## *2. Conversion et transfiguration*

Les trois niveaux d'expérience (erreur, faute, échec) que nous venons d'analyser nous ont permis de comprendre que l'itinéraire spirituel du JE écrivain est le fruit d'un travail constant de conversion entre l'ombre (scepticisme) et la lumière (foi), entre la conscience malheureuse (puissances de tromperies issues de la foi native) et la conscience éclairée (lucidité et authenticité conquises à même les niveaux d'expérience). Comme nous tentons de le démontrer également, le travail se fait de l'intérieur vers l'extérieur, de l'enveloppement à la nudité. En d'autres termes, il se fait de l'en-soi, des lieux matriciels enveloppants (la caverne et ses fables, le souvenir, l'écriture de son roman et le rêve que nous verrons plus loin dans ce chapitre) à la naissance plus véritable dans le sens de la valeur de l'être. Les prises de conscience, l'intériorisation de la souffrance et une attitude compréhensive et unifiante représentent ce travail.

À ce point de notre recherche, il est essentiel de rappeler que l'itinéraire et le travail de conversion, jamais achevés, peuvent être longuement compromis par de multiples tentatives de diversion, par les regrets qu'alimentent les souvenirs d'expériences douloureuses, et par la peur de reconnaître sa responsabilité dans son propre malheur et dans celui des autres. Jim fait souvent allusion à la peur qui le paralyse, toutes ces peurs anciennes et primitives qui l'ont tourmenté dès l'enfance: «[...] la peur de tomber dans le vide, la peur d'être dévoré par les loups [...]»<sup>25</sup>. Il

---

<sup>25</sup> LVC, p. 122.

fait aussi mention de la crainte qui lui fait chercher refuge dans les lieux matriciels. Les exemples de la caverne et de la penderie en sont sûrement les plus éloquents. Nous retrouvons d'ailleurs cette dernière image de lieu fermé quand Jim explique sa plus grande ressemblance avec la Petite: «[...] la plupart du temps, nous étions tous les deux emmurés en nous-mêmes et occupés à recoller les morceaux de notre passé<sup>26</sup>». En fait par ces images, le JE écrivain représente avec jutesse le paradoxe terriblement humain qui est d'ignorer sa souffrance, réflexe conditionné par la peur, pour mieux se complaire entre ses murs.

Le travail de conversion apparaît, par conséquent, des plus ardu: il met le JE en face de toutes ses défaillances, il le met aussi à l'épreuve du doute, de l'angoisse, de la culpabilité et il l'oblige enfin à chercher une issue dans ce labyrinthe de l'empirisme. Même si sa préférence pour le rêve plutôt que pour la réflexion<sup>27</sup> lui commande de continuer à errer dans ces dédales indéfinies, la conscience délicate de Jim, affamée d'absolu et d'infini, est à l'affût de l'expérience qui lui fera découvrir la lumière spirituelle, c'est-à-dire une ouverture verticale qui lui permettra de transcender sa condition d'aliéné. Le passage dans la conscience de l'horizontalité à la verticalité est le fruit, selon Bastide, d'un intense labeur, mais surtout d'une héroïque gageure où les puissances de tromperies et la soif de perfection se livrent un duel décisif.

Ce duel entre la volonté en quête d'authenticité et le malin génie, décrit par Descartes, est entrepris pour répondre au désespoir et ne peut se

---

<sup>26</sup> LVC, p. 119.

<sup>27</sup> LVC, p. 122.

réaliser sans l'assurance de l'existence spirituelle du JE (le cogito) et d'une certaine présence en lui de l'idée d'une perfection infinie ou du divin. La véritable conversion procède alors d'une ouverture à cette présence et d'une révélation du positif dans sa plénitude, ce que nous nommons la transfiguration. Le rêve d'amour chez Jim engage ce travail de façon plus intense en lui faisant vivre une transformation sur le plan de la valeur de l'être. En effet, l'aspiration en lui à l'amour parfait, tellement parfait qu'on ne peut rien y ajouter, évoqué dans sa théorie de l'âme-soeur, confirme une certaine présence en lui de l'idée du divin, une ouverture à la plénitude de l'amour. Associées au travail de conversion, cette présence et cette ouverture initient la transfiguration de l'être.

Ce rêve magnifique<sup>28</sup> nous apparaît donc comme le long voyage de la conscience, de l'enfance représentée par la maison et la mère à la vie adulte que l'escalier, la chambre et le vieux minibus suggèrent. La progression du rêve l'amène à vivre la rencontre avec cet amour parfait tant espéré: la venue de Marika qui s'allonge près de lui. Si à un moment du rêve il semble qu'elle ne puisse le rejoindre, car l'escalier s'étire à l'infini (!)<sup>29</sup>, la transformation de l'image de la chambre en celle du vieux minibus, symbole du voyage et de l'itinéraire, permet cette rencontre déterminante<sup>30</sup>:

Maintenant on dirait que le temps s'est arrêté. J'ignore dans quel pays se trouve le vieux Volks, mais il doit y avoir une rivière, car j'entends l'eau qui murmure. Marika est allongée tout contre

---

<sup>28</sup> LVC, p. 127.

<sup>29</sup> LVC, p. 128.

<sup>30</sup> Cette rencontre avec l'âme-soeur a d'ailleurs "réellement" lieu dans *La Tournée d'automne* alors que Jim, devenu le Chauffeur, trouve la plénitude de l'amour parfait avec Marie.

moi, du côté gauche [côté coeur!]. Sa tête repose sur mon épaule, mon bras gauche est passé autour de son cou et mon bras droit autour de sa taille. Je sens son souffle chaud dans mon cou et toute la chaleur de son corps sur le mien [...]. J'aime beaucoup la douce chaleur de son ventre [...], mais je sais que nous ne pouvons pas être mieux qu'en ce moment. Bien sûr, nous pourrions nous caresser, faire l'amour, chercher obstinément à nous rejoindre, essayer de devenir une seule personne. Ensuite, nous pourrions parler, raconter, expliquer... [...], mais nous ne serions pas mieux que maintenant. C'est maintenant que nous sommes le mieux, c'est maintenant que nous sommes heureux<sup>31</sup>.

Le temps et son coeur arrêtés, Jim entre dans un espace d'intimité éternelle avec lui-même et avec l'autre. Il accueille la femme, son amour parfait dans la chaleur de ses bras, sans chercher à se satisfaire d'aucune façon, sans désir de possession. Dans cet instant présent (notons à cet effet la répétition du "maintenant"), dans le sens à la fois de "temps" et de "présence", il reçoit son idéal avec le plus pur des ravissements, celui de la plénitude d'un bonheur auquel il n'a peut-être jamais cessé de croire. Il substitue ainsi l'idée de se "**par-faire**" à celle de se "**satis-faire**" dans sa relation avec l'autre.

Le passage, selon Bastide, de l'horizontalité empirique à la verticalité spirituelle, de l'indéfini des désirs inassouvis et de la subjectivité inconsciente à l'infini, soit le positif dans sa plénitude, constitue une sorte d'éblouissement que nous retrouvons ici, et provoque dans l'être un changement radical sur le plan de sa valeur. Aussi, que la transfiguration procède du rêve n'est pas surprenant puisque celui-ci, véritable creuset de l'inconscient, a ce pouvoir de ramener à la conscience ce que nous tentons de nier ou d'oublier. Le rêve permet donc d'élever la conscience au-dessus de ce qui la détermine en la rendant plus lucide.

---

<sup>31</sup> LVC, p. 129.

La découverte de l'issue verticale engage la transformation du JE sur le plan de la valeur et participe à sa transfiguration: elle l'amène à transcender un passé malheureux, et à remettre sa conscience en régime d'adéquation croissante du savoir et du vouloir maintenant centrés sur la valeur de toute chose. La métamorphose commence alors par le travail de la conscience qui s'analyse et s'épure afin de devenir plus authentique et transparente, remplaçant la matière aliénante par des oeuvres spirituelles. Ainsi après ce rêve d'amour, Jim s'interroge enfin sur le bonheur comme illusion, comme rêve inaccessible qu'une petite place à Venise a représenté lors d'un de ses voyages:

J'étais particulièrement attaché à une petite place qui représentait pour moi la beauté, la perfection, le paradis terrestre. C'est le hasard qui m'avait conduit à cet endroit. [...] et, comme j'étais fatigué et un peu distrait, je ne remarquai pas qu'elle était belle. (je le dis avec un peu de tristesse: la plupart du temps, on ne voit presque rien.)<sup>32</sup>.

De son propre aveu, Jim réalise que le sens de la vue, et par le fait même les jugements et raisonnements qui en découlent, nous trahissent sans cesse. Il semble vouloir dire que fatigue et diversion s'unissent pour nous faire croire ce que l'on veut bien croire et nous faire ainsi perdre le sens de qui importe vraiment:

[...] mon âme était douce et chaude autour de moi. Je me mis à regarder très attentivement. Au bout de quelques minutes, je vis qu'il y avait un heureux mélange d'ombre et de lumière; que l'eau frémissante du canal, en réfléchissant la lumière, la brisait en mille éclats qui ruisselaient sous l'arche du pont [...]; que les couleurs étaient douces pour les yeux [...], et que toutes les formes composant le décor de cette petite place étaient en harmonie les unes avec les autres. C'était en quelque sorte la per-

---

<sup>32</sup> LVC, p. 131.

fection, le paradis terrestre, comme si un vieux rêve s'était matérialisé, et je restai là, assis dans mon coin, ému et saisi d'admiration, jusqu'à la fin de la journée<sup>33</sup>.

Cependant il anticipe ensuite que même si le rêve se matérialise, que l'idéal semble atteint, rien ne prouve qu'il existe vraiment ni qu'il soit définitivement atteint. Cette image de la perfection lui échappe d'ailleurs comme si elle n'avait jamais existé et le portera à croire qu'il est plus sage de chercher le bonheur en soi-même, donc de travailler sur soi. Il semble toutefois juste de penser que cette vision d'une harmonie absolue entre l'ombre et la lumière, les couleurs et les formes, entre ce qu'il voit et ce qu'il ressent, a définitivement imprégné sa conscience délicate et que la réflexion qu'elle suscite marque une étape significative du travail de conversion.

En réalité, le rêve d'amour et cette réflexion sur le bonheur déterminent la suite des événements et par le fait même celle du travail de conversion. Il avoue ne plus être le même. L'amour, personnifié par Marika dans son rêve, lui fait éprouver une chaleur intense et profonde au coeur. Il se croit amoureux et il en arbore l'effet transcendant le plus convaincant, soit une perception plus aigüe par les sens de la réalité. Davantage réceptif au toucher, aux odeurs et à la beauté du paysage, Jim entre en contact avec l'immense source de chaleur qu'est son coeur<sup>34</sup>, ce qui le porte souvent au bord des larmes. Changement doux, réconfortant, mais aussi inquiétant qu'exaltant, comme toute transformation, car il ne sera plus jamais le **même**: «[...] une partie de moi, que j'avais cru

---

<sup>33</sup> LVC, p. 130-131.

<sup>34</sup> LVC, p. 134.



endormie pour toujours à cause de mon âge, s'était réveillée et me donnait une nouvelle envie de vivre<sup>35</sup>». Comme s'il se trouvait à nouveau et enfin digne du plus grand amour, Jim s'ouvre à cet **autre** en lui qu'il croyait mort et d'un même mouvement se découvre assez fort pour recevoir les confidences et la peine de la Petite<sup>36</sup>.

Dès lors, plutôt que de continuer à ruminer sur la matière aliénante de son passé, Jim se consacre davantage, avec une générosité évidente, à la Petite qui a besoin de lui. Elle lui raconte sa première rencontre avec ses véritables parents qui ne s'est pas passée comme elle l'avait imaginée. Il s'emploie à l'écouter plus attentivement, avec toute l'empathie dont il est capable, et à la réconforter:

Elle se tut et, cette fois, sans attendre, je mis ma couverture de laine par-dessus la sienne autour de ses épaules. Durant toute sa vie, elle avait poursuivi un rêve et, au moment où elle croyait l'avoir atteint, ce rêve s'était évanoui, alors je voulais lui montrer qu'il y avait encore des raisons d'espérer, qu'il restait un peu de chaleur dans ce monde pourri; si j'avais pu, je le jure, je l'aurais mise sous la protection de mon âme pour mieux la réchauffer et la tenir à l'abri de l'agressivité humaine<sup>37</sup>.

Il comprend sa jeune amie, car il sait ce que c'est que de poursuivre un rêve et de le voir ensuite s'évanouir dans le brouillard. Comme s'il anticipait la fin de sa propre aventure avec Marika et la prochaine demande d'adoption de la Petite, Jim témoigne à la jeune fille une affection attendrissante, une sollicitude des plus généreuses. Il veut l'aider à croire encore à une vie meilleure, se réconfortant lui-même d'un même

---

<sup>35</sup> LVC, p. 134.

<sup>36</sup> LVC, p. 135.

<sup>37</sup> LVC, p. 136.

souffle. Cette même tendresse, elle la retrouve aussi dans les livres de l'écrivain qui, selon elle, lui donnent la permission d'être moins agressive, plus douce<sup>38</sup>.

Outre cette oeuvre spirituelle de se consacrer à une enfant abandonnée qu'il finira par adopter solennellement, Jim s'engage depuis son rêve d'amour à découvrir la vérité sur l'existence de Marika. Cette recherche de la "vérité vraie" comme valeur de cohérence confirme sa visée de la perfection: Jim prend conscience que l'ambivalence et l'incertitude ont assez duré. Il retourne donc à la caverne l'esprit léger, sans que son courage ne flanche<sup>39</sup>, se rend même à la nage sur le voilier amarré près de la berge, et ne la trouvant pas encore, l'attend. Une courte hésitation surmontée, à la pensée du vieil Hémingway en qui il met beaucoup de foi, et sa volonté d'éclaircir ce mystère apparaît à ce moment dans toute sa force: «Bien sûr, j'étais aussi mal à l'aise que lors de ma toute première visite à la caverne, mais j'étais résolu à ne pas m'en aller avant d'avoir vu Marika. On a beau être une Balance, il y a des moments où il faut prendre une décision<sup>40</sup>». Finalement, en dépit de l'acharnement du brouillard qui représente jusqu'au bout le voile des illusions, indubitable métaphore de l'imagination et de la fiction dans la fiction, Jim accepte le combat lucide contre le malin génie de la caverne après avoir vu dériver une dernière fois, dans les vapeurs brumeuses du crépuscule, le mystérieux voilier.

---

<sup>38</sup> LVC, p. 139.

<sup>39</sup> LVC, p. 122.

<sup>40</sup> LVC, p. 125.

La dernière visite à la caverne constitue l'ultime étape du duel où s'affrontent la foi native et la foi conquise. Elle démontre que Jim privilégie le chemin de la vérité et de l'unité où son intellect, sa volonté et son affectivité s'allient pour faire obstacle à toute ambivalence, à toute tromperie. Agité une nuit entière par le pressentiment que Marika n'est peut-être que le produit de son imagination, mais amoureux comme jamais, corps et âme en parfaite harmonie<sup>41</sup>, Jim court un matin au devant de sa vérité. Alors les hésitations et le doute l'assaillent de nouveau, derniers soubresauts de diversion issus de la foi native: «Après tout, je n'étais pas obligé d'aller voir, de vérifier. Tant que je n'étais pas entré, il me restait une chance... Finalement, je décidai qu'il **valait** mieux en avoir le coeur net [...]»<sup>42</sup>. L'expression courante "en avoir le coeur net" et le choix du verbe valoir prennent ici tout leur sens après un été complet de luttes, celui de la valeur de l'acceptation pleine et entière de sa responsabilité dans le mal comme devant la vérité.

Cette prise de conscience de la responsabilité dans la souffrance comme devant la vérité prouve ainsi que Jim privilégie maintenant davantage l'être et la valeur de l'être. Les puissances de tromperies de la foi native ont moins prise sur sa conscience remise en régime d'adéquation croissante du savoir et du vouloir. Effectivement, en voulant savoir la vérité sur lui-même et Marika, l'inspiratrice de sa transformation, Jim s'engage dans le passage de la caverne au jour, de la conscience malheureuse à une conscience plus éclairée. La découverte de la caverne

---

<sup>41</sup> LVC, p. 146.

<sup>42</sup> LVC, p. 148.

vide, sans le moindre signe d'une présence, provoque en lui un douloureux choc émotif, démasque les pièges de la foi native, et lui fait vivre un «face à face avec le vieux Chagrin<sup>43</sup>». À la fois soulagée et honteuse, la conscience est confrontée au vide, à l'absence et à l'invisible, représentations éloquentes des illusions enfin mises au jour, mais aussi envers empirique de l'exigence de perfection spirituelle de laquelle on ne peut s'approcher que par l'expérience d'un périple allant de l'enveloppement à la nudité. Dès lors, sortir de tous ses enveloppements: de la caverne comme du rêve, de la maison comme du souvenir; sortir inlassablement de soi pour s'élever au-dessus de ce qui rend esclave, aliéné, pris au piège de ce qui nous échappe, de ce que nous ne comprenons pas; en d'autres mots être nu devient raison de vivre, source intarissable de métamorphoses.

Il serait par ailleurs imprudent et peu avisé de considérer ce travail de conversion et cette transfiguration comme étapes définitives de l'itinéraire spirituel du JE écrivain. Selon Bastide, l'oeuvre reste inachevée et est donc sans cesse à parfaire grâce à d'autres expériences qui s'ajoutent, exigeant encore un travail de conversion, la nécessité d'un nouvel éblouissement plus intense, plus profond. Dans ce douloureux choc émotif, Jim s'en veut d'avoir laissé partir Marika (vieux réflexe de culpabilité), d'être responsable de cette perte, de ne jamais avoir vraiment appris à vivre. Toutefois, par une attitude compréhensive et unifiante, il s'efforce «[c]omme on assemble les pièce d'un puzzle, [...] de trouver un sens à tout ce qui [lui] étai[t] arrivé pendant l'été<sup>44</sup>». Et même s'il n'arrive pas à

---

<sup>43</sup> LVC, p. 148-149.

<sup>44</sup> LVC, p. 151.

trouver la signification globale de ces divers événements, cette attitude l'apaise et fait surgir dans son esprit l'idée, d'abord repoussée, mais qui s'impose d'emblée, que Marika n'existe pas vraiment, car il n'est pas «**absolument** sûr de l'avoir vue<sup>45</sup>».

Cherchant à comprendre ce qui lui arrive plutôt qu'à discuter avec la Petite de la pertinence de cette idée, et tentant de se parfaire plutôt que de se satisfaire, Jim voit s'imposer en lui une seconde idée qui témoigne d'une conscience plus éclairée, d'une nouvelle exigence de perfection:

La deuxième idée ne se précisa qu'en fin de soirée, à la faveur de l'obscurité, comme si elle avait honte d'elle-même. Dans ma tête, je la formulais à peu près comme ceci: Marika n'existait pas vraiment, elle n'était que la projection d'un désir, une partie de moi-même, ma moitié **féminine**, ma douce-moitié. Secrètement, au fond de moi-même, il y avait quelque chose dans cette idée un peu étrange qui me convenait, et même qui me plaisait **infiniment** [...] <sup>46</sup>.

Comme si l'obscurité lui faisait la faveur de le libérer enfin, de le conduire au jour, Jim saisit en toute lucidité le mystère de Marika. D'une part elle **est** le fruit de son imagination telles ces traces de pas sur la grève combien de fois épiées, empreintes juste à sa taille qui finissent toujours par s'effacer. D'autre part elle **devient** la représentation d'un désir transfiguré, celui d'intégrer sa part manquante, soit les valeurs qualitatives ou "féminines". Ainsi la douceur et la chaleur libérées des lieux matriciels se révèlent au coeur de l'être, valeurs essentielles de la foi conquise. Il est alors possible pour le JE écrivain d'accepter et d'intérioriser la souffrance vécue non plus comme une punition, mais comme une source de prises de conscience et donc de libération.

---

<sup>45</sup> LVC, p. 152. Nous soulignons.

<sup>46</sup> LVC, p. 153. Nous soulignons.

L'itinéraire spirituel de l'écrivain dans *Le Vieux Chagrin* de Jacques Poulin nous permet ainsi de comprendre que le passage de l'enveloppement à la nudité, des lieux matriciels à la naissance toujours plus véritable dans le sens de l'être et de la valeur de l'être, est une épreuve perpétuelle. Les retours dans l'en-soi profond et archaïque se révèlent essentiels pour développer une connaissance et une conscience de soi plus fondamentales, mais jamais définitives. Ce mouvement alternatif de l'enveloppement à la nudité exige un décapage constant des subjectivités inconscientes, illusions sous toutes leurs formes, afin d'absorber la souffrance humaine par la chaleur et la douceur, c'est-à-dire une attitude compréhensive et unifiante. Il a donc été démontré que ce mouvement, telle une spirale ascendante, structure l'itinéraire de Jim tout comme l'oeuvre de Poulin et que l'itinéraire spirituel, à l'instar du roman du JE écrivain, reste inachevé, ce qui le pousse à vivre mieux, à parfaire son écriture.

Ce mémoire ne saurait être complet sans la synthèse de notre problématique de l'itinéraire spirituel. Aussi, nous traiterons en conclusion des concepts de réalisme de l'intériorité et de l'extériorité ainsi que de l'idéalisme moral et du spiritualisme personnaliste chez Jim. Nous serons de cette façon en mesure, en opposant réalisme et idéalisme, d'éclaircir ce dernier niveau de dialectique qui structure l'itinéraire de Jim et l'oeuvre de Poulin.

## CONCLUSION

*Toute lumière amène avec elle sa part d'obscur. Si nous contemplons le monde, si nous nous en laissons imprégner, irradier — comme fait l'enfant — alors, nous n'aurons que très peu de savoir sur nous-mêmes. À l'inverse, si nous privilégions notre propre apparence, si nous nous prenons nous-mêmes comme objet de contemplation ou de souci, nous nous condamnons à ne presque rien voir du monde et à en aimer très peu.*

Christian Bobin

Avec un souci constant de réunir la philosophie et la littérature, les concepts et les images, nous avons tenté de tracer l'itinéraire spirituel du JE écrivain dans *Le Vieux Chagrin*. Les travaux de Georges Bastide sur les plans de la conscience, la foi native, la conversion et la transfiguration nous ont permis d'analyser les attitudes, les réactions et les sentiments de Jim dans le but de suivre la progression de son affranchissement. Revoyons maintenant les principaux aspects dégagés lors de l'étude de ce roman.

Nous avons abordé les fondements de la conscience dans le premier chapitre de ce mémoire afin de reconnaître les conditions de l'itinéraire spirituel du JE écrivain. Les attitudes de Jim en regard du scepticisme et de la foi nous ont d'abord permis de comprendre le réseau de tensions dans sa conscience et d'en identifier les différentes dialectiques. Ces

dialectiques de l'inaction et de l'action, de l'ombre et de la lumière ont révélé de nombreux désirs et sentiments contradictoires en plus de mettre en perspective un problème vital de solitude et des difficultés d'écriture.

L'étude du rapport entre les croyances et les doutes du personnage à partir des trois plans de la conscience (gnoséologique, axiologique, ontologique) nous a ensuite aidés à cerner comment la foi structure son jugement alors que le scepticisme lui fait obstacle. Il s'agissait d'examiner aussi ces plans en regard du concept de foi native pour saisir à quel point toute perception, tout jugement, tout raisonnement ne portent en soi aucune garantie de valeur. Les dialectiques de l'illusion et de la vérité, de l'incertitude et de la certitude, ajoutées aux précédentes, ont donc constitué le nerf de la progression du personnage, le coeur névralgique de son itinéraire spirituel.

La foi native nous a enfin facilité la compréhension des conditions de l'itinéraire à partir du dualisme corps/âme dont elle est la première manifestation à la naissance. Ce dualisme place l'être devant l'instabilité d'une double sollicitation. Dans sa quête de l'âme-soeur comme dans son projet de roman d'amour parfait, nous avons pu voir que le JE écrivain subit ce conflit fondateur et les dialectiques qu'il génère, tout en cherchant à les comprendre et à s'en affranchir, notamment avec sa théorie de l'âme.

Dans cette première partie, il a été démontré que les conditions de l'itinéraire spirituel du JE écrivain sont déterminées par les fondements étudiés et qu'elles prennent la forme d'allers-retours que traduisent les dialectiques. Le symbole de la caverne, identifié comme un en-soi profond et archaïque, et telle une métaphore de la foi native, est le théâtre de ces



allers-retours où se jouent les dialectiques au détriment de l'unité de l'être. Sur cette scène et dans les coulisses de la conscience du JE écrivain, deux acteurs se regardent sans se voir: Jim en jeune roi des îles noires, moitié homme, moitié marbre, et Marika, reine mystérieuse des *Mille et Une Nuits*, figure remarquablement troublante de la foi native.

Les dialectiques et les multiples contradictions qu'elles alimentent constituent ainsi une source de tensions nécessaires à la progression de l'itinéraire spirituel, mais aussi une source de souffrances difficiles à surmonter. Dans cet ordre d'idées, la seconde étape de notre étude consistait à expliquer les pièges de la foi native qui maintiennent l'être dans ce réseau de tensions et de souffrances, le divertissant sans cesse de sa condition. Un portrait détaillé du JE écrivain ambivalent, en régime de foi native, nous a donc amenés à examiner les paramètres de ces pièges, c'est-à-dire tous les éléments perturbateurs qui témoignent que la foi native ne connaît et ne juge que par rapport à ses désirs incontrôlés.

Les différents éléments perturbateurs que nous avons étudiés, soit l'égoцентризм et son corollaire l'anthropomorphisme, la dynamique des désirs inassouvis et la subjectivité inconsciente, nous ont permis de comprendre à quel point ils dominent la conscience de plus en plus malheureuse. Ces éléments ont révélé, chez le JE écrivain, ses jugements arbitraires en regard de lui-même, de son écriture et de la présence de Marika à la caverne. Nous avons pu également saisir le décalage constant entre les désirs de Jim et la réalité, ce qui le maintient dans un cycle illusions/désillusions et confirme son aveuglement.

Le portrait du JE écrivain ambivalent qui fonde son itinéraire spirituel en régime de foi native nous est ensuite apparu dans toute sa complexité. Son désir d'aimer, alimenté par la peur de la solitude, est sérieusement compromis par l'angoisse du rejet et de l'abandon; son désir d'écrire une histoire d'amour, stimulé par les signes d'une présence féminine près de chez lui, est entravé irrémédiablement par le pouvoir qu'il laisse aux personnages de son roman, par ses propres choix d'écriture, son imagination même. Ces aspects, une fois dégagés, ont confirmé la souffrance morale de Jim, son impuissance à résoudre les conflits dialectiques qui se disputent les lambeaux de son être mis en pièces.

Nous nous sommes alors penchés plus spécifiquement sur la conscience malheureuse du JE écrivain, ses réactions face à cette souffrance morale, puis sur le problème antinomique de subjectivité/objectivité qu'elle soulève. La subjectivité inconsciente, alliée incontestable de la foi native, a révélé, à ce stade de notre étude, le manque de lucidité et d'authenticité du personnage. En effet, plus Jim souffre, plus il désire. Mais plus son désir s'intensifie, plus il est prisonnier de sa subjectivité, et plus il est absent de lui-même, développant par le fait même des réactions d'insouciance, d'inconstance et de complaisance. C'est ce qui fait qu'il préfère tantôt l'activité frénétique et la dispersion, tantôt la rêverie et les fables, à la réalité décevante, c'est-à-dire qu'il privilégie tout divertissement, mystifiant sa conscience et masquant ainsi son désarroi croissant.

Par conséquent, l'esprit hésitant du JE écrivain, ses nombreuses tergiversations et les multiples revirements auxquels nous assistons, témoignent d'une relation paradoxale du sujet à l'objet. Comme le JE sujet est piégé, en régime de foi native, par la double sollicitation de l'âme et du corps, ses élans vers l'objet, vers l'autre, sont sans cesse freinés par les besoins opposés issus de ces deux sources. Alors que l'âme est en quête d'amour parfait, le corps cherche à se satisfaire, alors qu'elle attend son âme-soeur, le corps désespère, alors qu'elle croit la tenir, il s'y refuse. Le divertissement et la mystification, c'est-à-dire la fuite devant les problèmes majeurs de l'existence, développent ainsi l'alibi fondamental, chez Jim, qui est de croire qu'il n'est pas responsable de son malheur et de celui des autres.

Il a été démontré que l'ambivalence et la subjectivité inconsciente sont les caractéristiques essentielles de la foi native et donc de la diversion. Les résistances du JE écrivain à s'avouer la vérité sur sa condition nous ont permis de mettre en perspective l'image de la caverne dans laquelle Jim attend Marika, associée à un souvenir persistant, celui d'un échec amoureux. Tandis qu'il espère son âme-soeur et écrit son histoire d'amour, le JE écrivain se pense à l'abri de sa souffrance et tente de chasser en vain les mauvais souvenirs d'une rupture douloureuse en les utilisant dans son roman.

Dans la dernière partie de ce chapitre, nous avons examiné l'opposition entre la conscience malheureuse et une certaine délicatesse qui interdit au JE la facilité de se satisfaire de sa condition, qui lui fait chercher malgré tout la lumière du fond de sa caverne. En véritable faille

de la foi native, la conscience délicate, alarmée par le souvenir d'expériences éprouvantes qui pourraient se reproduire, intervient pour secouer le JE écrivain au milieu de tous ses pièges.

Nous nous sommes alors attardée au sentiment d'étrangeté face au monde et face à soi-même éprouvé par Jim et aux manques d'aliments dans sa quête d'absolu. Nous avons pu constater que ce sentiment et ces manques le forcent à se pencher sur lui-même, à devenir plus attentif et réceptif aux sensations et à son intuition. Ils l'obligent ainsi à reconnaître les aliments essentiels à sa quête: l'autre féminin, les mots justes et parfaits pour continuer son histoire d'amour, et l'affection, nourriture indispensable du coeur, mais qui se révèle une faim, selon Jim, éternellement insatisfaite. L'image du chêne sans coeur, personnification du JE écrivain privé de son centre vital, l'amour et l'inspiration, annonce par contre, au début de l'oeuvre, une force bien enracinée qui le fera s'interroger sur sa vie, sa capacité d'aimer et d'écrire, puis sur sa capacité à faire son propre bonheur et celui de l'autre.

La conscience délicate, ainsi travaillée en son fond par un vide et par un doute majeurs, a révélé l'ampleur des tensions causées par la foi native. Rappelons-nous la fatigue vitale de Jim, sa conscience toujours divisée par ses contradictions qui finissent par le paralyser, et en revanche son refus, encore timide, de se complaire dans cette lutte qui l'oblige à choisir entre lucidité et ignorance, illusion ou vérité. Ces besoins de lucidité et d'authenticité propres à la conscience délicate, que le personnage de la Petite met en valeur dans ses conversations avec le JE écrivain, n'ont toutefois pas raison de toutes les ruses de la foi native: Jim demeure longtemps prisonnier de la caverne et de la fiction qu'il y crée.

Nous avons donc pu conclure notre chapitre II par la preuve que l'imaginaire structure l'oeuvre du JE écrivain comme sa vie intime. Dynamisme organisateur et source inépuisable de fables et de mythes, il permet une connaissance de soi plus fondamentale, mais il expose aussi le JE aux pièges de la foi native. La vulnérabilité de Jim devant l'insuffisance de ses moyens pour comprendre sa réalité intérieure et extérieure a indiqué, à ce stade de notre étude, qu'il pourrait perpétuer inlassablement diversion et mystification. L'itinéraire spirituel du JE écrivain demeurerait circulaire, à l'image de sa conception de la vie et de l'écriture, sans le refus intense de revivre les mêmes tensions, les mêmes souffrances, les mêmes pièges. La conscience délicate du personnage s'est ainsi révélée par un vibrant appel à rejeter chaque tentative de diversion pour amorcer, avec une objectivité croissante, la conversion de toute cette matière aliénante.

Nous nous sommes enfin consacrée dans le chapitre III à la démonstration du travail jamais achevé ni définitif de la conversion et de la transfiguration du JE écrivain. Ce travail s'est ainsi tout naturellement inscrit dans la progression de l'itinéraire, au coeur des nombreuses dialectiques étudiées, du mal en soi propre à la foi native et à ses pièges, et d'une tension perpétuelle qui interdit au JE de se satisfaire de sa condition. Il s'agissait de cerner les étapes de l'affranchissement de Jim, de l'enveloppement à la nudité, c'est-à-dire de l'en-soi profond et archaïque (les lieux matriciels tels la caverne, le souvenir, l'écriture, le rêve) à la naissance toujours plus véritable dans le sens de l'être et de la valeur de l'être.

Afin de comprendre ce passage de la diversion à la conversion, de la volonté de se satisfaire à celle de se parfaire, nous avons d'abord analysé les expériences de Jim, quand sa conscience fait graduellement face à sa souffrance et à l'insuffisance de ses moyens pour faire son bonheur. Ces expériences, liées aux trois plans de la conscience déjà analysés, soit l'expérience de l'erreur (plan gnoséologique), l'expérience de la faute (plan axiologique) et l'expérience de l'échec (plan ontologique), nous ont permis d'établir dans quelle mesure le JE écrivain se met à l'épreuve du doute, de l'angoisse et de la culpabilité. Il s'agissait de suivre la conscience délicate qui s'applique à "**com-prendre**" sa souffrance (au sens de "prendre avec soi"), à se laisser transformer par elle, puis d'expliquer comment elle s'efforce d'absorber son passé douloureux par la chaleur, la douceur, c'est-à-dire par une attitude compréhensive et unifiante.

L'analyse de ces expériences, intimement liées et superposées dans la conscience, nous a aidée à dégager des aspects importants de l'itinéraire spirituel du JE écrivain. D'une part elles mettent Jim en face de ses défaillances de jugements, de raisonnements et de volonté, d'autre part elles l'obligent à entreprendre le labeur interminable de mise au jour de ses subjectivités inconscientes, de ses illusions sous toutes leurs formes. Alors qu'il se met à douter de lui-même, qu'il réalise son aveuglement et ses faux-semblants, il ressent davantage l'urgence de développer sa lucidité et son authenticité. Parallèlement, plus la souffrance est intense, plus les certitudes qui n'en étaient pas s'écroulent, celles-ci se révélant alors un échafaudage provisoire et illusoire.

Il nous a été ensuite possible d'affirmer que ces expériences prennent un accent angoissant quand Jim réalise que ses sens, son intellect, son imagination, sa volonté même, contribuent à piéger sa conscience. La métaphore du brouillard, qui évoque à la fois les subjectivités inconscientes de notre personnage en quête de l'âme-soeur, son impuissance, son angoisse, ainsi que sa fascination pour l'ombre et l'indéfini, s'est alors révélée un élément important du passage de la diversion à la conversion. Par ailleurs l'image de l'inaccessible beauté du château, utilisée comme métaphore de l'écriture, nous a permis de saisir l'idéal esthétique du JE écrivain, tel l'envers empirique de sa grande exigence de perfection, de sa soif d'infini.

Sur les plans axiologique et ontologique, nous nous sommes davantage attardés sur le sentiment de culpabilité lié à la faute et à l'échec durement vécus par le JE écrivain dans sa vie amoureuse, comme dans son projet de roman. Jim a effectivement éprouvé le sentiment de n'avoir plus aucune valeur lors de la rupture avec sa femme et dans ses pannes d'inspiration. Or il avoue enfin être responsable de ces deux situations, ce qui l'oblige à réfléchir sur lui-même, à faire le bilan de sa vie, en d'autres termes à revoir toutes ses tentatives de diversion, sa mystification de conscience.

Ces expériences de l'erreur, de la faute et de l'échec chez le JE écrivain ont finalement confirmé que la foi native ne connaît et ne juge que mue par ses désirs inassouvis et incontrôlés, et donc par sa subjectivité inconsciente. La conscience, animée par la volonté de puissance et de possession, ne peut effectivement que reconnaître l'insuffisance de ces

moyens lors de ces expériences. Mais en contrepartie, ces dernières ont mis en relief l'exigence de vérité de Jim, sa capacité d'intérioriser sa propre souffrance et celle des autres, notamment celle de la Petite, et enfin une maîtrise de soi qui sont autant de signes du travail de conversion.

Nous avons pu alors établir que ce travail, vécu à même les expériences que nous venons de décrire, place le JE écrivain devant l'étape cruciale de la conversion et des enjeux qu'elle met en évidence. Jim peut effectivement choisir de rester le même plutôt que de devenir autre, il peut aussi demeurer dans l'ordre du vouloir plutôt que de passer à l'ordre du valoir, enfin il peut continuer de mettre en péril son être et son devenir. Notre étude a révélé que ce passage de la caverne au jour, de la conscience malheureuse à une conscience plus éclairée n'a pu se réaliser chez Jim qu'au terme d'une prise de conscience de sa responsabilité dans son propre malheur et d'un brusque changement sur le plan axiologique. Dans cette lente et douloureuse remontée vers le jour, il se détourne de l'indéfini de ses désirs inassouvis et incontrôlés pour marcher, en toute unité, vers l'infini, le positif dans sa plénitude.

La conversion et la transfiguration se concrétisent donc chez le JE écrivain au moment où le réseau de tensions et la souffrance morale atteignent un point culminant, où s'affrontent dans un combat décisif les puissances de tromperies associées à la foi native, et l'exigence de vérité, de perfection spirituelle. Le rêve d'amour parfait de Jim, comme représentation symbolique de la transfiguration, nous a permis de comprendre sa découverte de l'issue verticale dans le labyrinthe de l'empirisme. Il a été démontré que ce rêve initie la transformation du personnage sur le plan axiologique puisqu'il développe alors en lui



l'exigence de vivre mieux, de valoir mieux. En fait, il substitue dans sa conscience l'idée de se parfaire à celle de se satisfaire. À partir de ce moment, il s'applique à clarifier le mystère de la caverne et de Marika, ce qu'il réussit parfaitement: il reconnaît enfin le but essentiel de sa quête, soit la réconciliation avec sa partie féminine et les valeurs qui y sont liées comme la douceur, la chaleur. Puis il s'engage à parfaire son écriture dans une nouvelle histoire d'amour et à s'occuper de la Petite, témoignant ainsi, hors de tout doute, d'une attitude compréhensive et unifiante.

L'étude de l'itinéraire spirituel du JE écrivain nous a donc permis de dégager certaines généralités sur notre problématique. D'une part l'itinéraire spirituel est le fruit d'une tension constante entre l'ombre (scepticisme) et la lumière (foi), entre la conscience malheureuse (diversion) et la conscience éclairée (conversion). D'autre part la progression spirituelle se fait de l'intérieur vers l'extérieur, de l'enveloppement à la nudité, c'est-à-dire que ces allers-retours se réalisent de l'en-soi (lieux matriciels) tels la caverne, l'écriture, le souvenir et le rêve, à la naissance toujours plus véritable dans le sens de l'être et de la valeur de l'être.

Nous avons pu également dégager que ce mouvement alternatif structure l'oeuvre de Poulin tout comme l'itinéraire de son personnage et constitue une épreuve perpétuelle. Les retours dans l'en-soi profond et archaïque se révèlent indispensables pour développer une connaissance et une conscience de soi plus fondamentales bien que jamais définitive. Les prises de conscience du JE écrivain, l'intériorisation de sa souffrance, sans oublier la soif d'absolu qui inaugure tout périple spirituel, nous apparaissent finalement les conditions essentielles de son affranchissement.

Alors que l'existence, au coeur de tous ces passages de l'enveloppement à la nudité, devient une création continue de soi-même généreusement disponible à celle d'autrui, le travail sur l'être devient acte de sens, donc écriture, lieu de l'unité de l'existence.

\*

La théorie spiritualiste de Georges Bastide nous a été fort utile pour cerner les conditions et les principes de l'itinéraire spirituel du JE écrivain dans *Le Vieux Chagrin*. Avec cette approche, nous avons pu suivre pas à pas la progression de notre personnage selon les trois plans de la conscience et analyser ainsi l'un des problèmes les plus fascinants de la condition humaine, la vie spirituelle. Nous nous sommes constamment appliquée à étudier les différents phénomènes de la conscience pour saisir toute la profondeur de l'expérience vécue par le JE écrivain.

La méthode utilisée nous a également permis de mettre en lumière le rapport particulier que Jacques Poulin entretient avec l'écriture. Le langage précis et clair de l'auteur, son style minimaliste qui privilégie sans cesse l'essentiel rappellent l'exigence de perfection du JE écrivain qui, au coeur de l'itinéraire, le guide vers une plus grande nudité: «Mon idéal est d'arriver à un style complètement dépouillé, avec des éclats de chaleur ici et là<sup>1</sup>». En ce sens, Poulin demeure un écrivain en marge des modes et des courants actuels, cherchant par le chemin le moins fréquenté, celui où les

---

<sup>1</sup> Jacques Poulin cité par Robert Lévesque dans «Jacques Poulin. Un ermite à Paris», *Le Devoir*, 20 novembre 1993, p. D1.

signes et les directions restent invisibles, la voix d'une plus grande humanité.

Nous voudrions, avant de conclure définitivement, mettre en perspective notre étude avec deux autres concepts de la théorie de Bastide qui nous apparaissent emblématiques des rapports que notre personnage entretient avec la réalité. Ces concepts de réalisme de l'extériorité et de l'intériorité, auxquels s'oppose celui d'idéalisme moral, nous aideront à parfaire notre synthèse. Aussi, ce dernier axe dialectique (réalisme/idéalisme), qui structure tout autant l'itinéraire spirituel de Jim et l'oeuvre de Poulin, de *Volkswagen Blues* à son plus récent roman *La Tournée d'automne*, nous sera fort utile pour présenter nos dernières réflexions sur le passage décisif de l'horizontalité à la verticalité, de la dualité à l'unité, de l'indéfini à l'infini, de l'empirisme au spiritualisme.

Lorsque nous avons tenté de faire le portrait du JE écrivain en régime de foi native et de définir en même temps ses relations avec le dedans et le dehors, nous nous sommes vite aperçue que Jim subissait, en dépit de ses efforts pour demeurer unifié, les fluctuations de l'ambivalence humaine. Ces fluctuations, d'une insurmontable ambiguïté, Bastide les a regroupées autour du concept de réalisme de l'extériorité et de l'intériorité. Ces deux formes de réalisme chez Jim nous ont aidée à saisir que les rapports qu'il entretient avec la réalité en lui et autour de lui sont sans cesse piégés par ce mouvement alternatif et inconstant.

Dans le réalisme de l'extériorité dont la finalité est l'unicité, nous avons vu le JE écrivain s'individualiser en s'opposant au monde, nous l'avons observé privilégier l'indépendance et l'esseulement pour vivre et

écrire en toute solitude<sup>2</sup>. Dans le réalisme de l'intériorité dont la finalité est la totalité, nous l'avons aussi observé quand il s'incorpore au monde au point de s'y fusionner, devenant dépendant des réactions d'autrui, allant même jusqu'à mettre sa vie entre leurs mains<sup>3</sup>. Par contre malgré son besoin évident de solitude, Jim nous a semblé développer davantage des réactions d'intériorité, c'est-à-dire de fusion par la sympathie universelle, par l'acceptation de l'autre dans la douceur et la chaleur. Pensons à Marika, personnification de sa partie féminine, et finalement à la Petite, qu'il adopte toutes deux affectueusement...

Or ces deux pôles, unicité et totalité, entre lesquels s'exerce une volonté de satisfaction si tenace qu'elle ne pense pas à se mettre en question, maintiennent le JE écrivain dans l'horizontalité, soit la dualité, l'indéfini des désirs inassouvis, le labyrinthe de l'empirisme. En contrepartie l'idéalisme moral, issu de la foi conquise à même les puissances de tromperies de la foi native, projette le JE écrivain hors de ces pôles, hors des fluctuations de l'ambivalence humaine par la visée de la perfection qui l'anime. En d'autres termes, l'idéalisme moral initie l'être à la verticalité, aux valeurs de vérité et d'unité. Ce chemin de l'itinéraire spirituel en soi, où s'accordent graduellement intellect, volonté, affectivité, se trace ainsi à la mesure de l'aspiration du JE écrivain à se dépasser et à s'engager toujours davantage en amour comme dans l'écriture. C'est pourquoi le passage de la volonté de satisfaction à la volonté de perfection suscite autant notre intérêt dans l'oeuvre que nous avons étudiée: nous y

---

<sup>2</sup> LVC, p. 38, 51 et 74.

<sup>3</sup> LVC, p. 108-110.

voyons là l'expression d'un spiritualisme personnaliste peu commun à notre époque.

Dans les trois dernières oeuvres de Jacques Poulin, nous avons pu dégager certaines constantes en regard de l'itinéraire spirituel des trois personnages masculins: Jack dans *Volkswagen Blues*, Jim dans *Le Vieux Chagrin* et le Chauffeur dans *La Tournée d'automne*. Ainsi dans chacun de ces romans, le personnage masculin entreprend un itinéraire où s'opposent intériorité et extériorité, mais aussi où s'affirme une visée de la perfection. Prenons par exemple Jack qui part à la recherche de son frère Théo, parcourant l'Amérique et son histoire, tout en se cherchant lui-même, avec un souci constant de découvrir la vérité sur tous ces plans. Ou encore rappelons-nous le Chauffeur qui poursuit la quête de Jim, trouvant l'amour parfait et l'acceptant enfin près de lui comme une réalité possible et non plus telle une illusion qui lui échappe sans cesse.

Sur ces chemins de la vie et de l'amour, le passage de l'horizontalité à la verticalité qui nous intéresse tant chez le héros est, dans chacun des cas, encouragé et rendu possible en partie, grâce à la rencontre d'une femme. Pitsémine pour Jack, Marika et la Petite pour Jim, puis Marie pour le Chauffeur, permettent effectivement à ces hommes de vivre quelques instants d'éternité. Nous pensons évidemment aux nombreuses expressions de Poulin pour décrire ces visages féminins, et plus spécifiquement leurs sourires qu'il associe toujours à la lumière<sup>4</sup>. Ces véritables rencontres touchent ces héros au plus profond et sont comme une résurrection qui, en pleine lumière, appelle en eux l'invisible, l'ouverture, le vivant.

---

<sup>4</sup> Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, Montréal, Québec/Amérique, coll. «Littérature d'Amérique», 1984, p. 271.

L'écriture et les livres nous sont aussi apparus comme une nourriture essentielle pour réaliser ce passage. Chez les héros masculins de Poulin, écrire et lire constituent le temps privilégié des retours sur soi et en soi, où solitude et vérité mûrissent lentement. Quand le Chauffeur parle de «la lumière des livres<sup>5</sup>», nous revoyons Jack et Jim à l'affût de la moindre parcelle de clarté que peuvent leur offrir les mots. C'est également grâce à l'écriture et aux livres aimés que le vide, l'absence, le vieillissement et la mort sont supportables. Le rapport établi entre le héros poulinien et les mots est, par conséquent, vital puisqu'il rappelle la nécessité de vivre en toute conscience pour soi et pour les autres.

En somme, le fait que les femmes et les livres soient liés à la lumière dans ces oeuvres de Poulin confirme encore une fois que l'auteur est préoccupé par la progression spirituelle de ses héros masculins. C'est grâce aux femmes et aux livres que le dualisme se surmonte, que les puissances trompeuses sont démystifiées, que les mystères s'éclaircissent, que la conscience éclairée se conquiert pas à pas. Nous pensons ici justement à l'énigme «de la grande rivière au coeur double<sup>6</sup>», celle que Jim parvient à résoudre grâce à la Petite dont le visage s'illumine à mesure que la vérité se fait en elle. Cette énigme attire notre attention sur l'écrivain Hemingway et l'image du coeur double. Poulin nous fait ainsi découvrir le paradoxe humain que traduit la présence, dans un même coeur, de la volonté d'aimer et de tuer, de la douceur et de l'agressivité, de la vie et de la mort.

---

<sup>5</sup> Jacques Poulin, *La Tournée d'automne*, Montréal, Leméac, 1993, p. 105.

<sup>6</sup> LVC, p. 95-103.

Il nous est alors révélé par les proches du grand Hemingway, comme par la voix de Jim et la plume de Poulin, que l'image du surhomme est une des grandes idioties de ce siècle, que la douleur trop forte ne peut s'exprimer que dans les larmes, c'est-à-dire par l'aveu du faible en soi, de la douceur blessée. La volonté de puissance désarmée et la souffrance reconnue, Jim et la Petite peuvent donc mieux saisir leur propre coeur double et celui de l'autre, à la fois masculin et féminin, agressivité et douceur. Ils peuvent ensuite partir en quête de la soeur ou du frère manquant ou perdu de vue en eux, guidés par cette nouvelle prise de conscience, cette lumière appelant d'autres lumières.

\*

Ces quelques réflexions sur le réalisme et l'idéalisme dans les trois dernières oeuvres de Jacques Poulin nous semblent à peine effleurer le spiritualisme personnaliste de cet écrivain. Toutefois nous croyons que cette étude ouvre la voie à d'autres chercheurs de lumière comme nous, en présentant la spiritualité et la littérature comme un objet de recherche inépuisable. Mais surtout notre étude a tenté de montrer que la profondeur de l'expérience vécue par un personnage de roman peut servir de troublant miroir pour les êtres en mal de spiritualité que nous sommes en cette fin de millénaire.

L'idéalisme moral de Jim a été et demeurera une source d'inspiration à laquelle nous nous abreuverons encore longtemps alors que la théorie de Bastide, telle une véritable amphore inaltérable, nous permettra de recueillir ces eaux vives, et de goûter aux niveaux de sens de d'autres

oeuvres. De cette manière, il nous semblera que, à l'instar de Poulin et de Bastide, nous essayons de contribuer, plus modestement qu'eux il va sans dire, à l'avènement d'un monde meilleur:

« [...] en dépit de mes craintes infantiles, je nourrissais l'ambition naïve et démesurée de contribuer, par l'écriture, à l'avènement d'un monde nouveau, un monde où il n'y aurait plus aucune violence, aucune guerre entre les pays, aucune querelle entre les gens, aucune concurrence ou compétition dans le travail, un monde où l'agressivité, entendue non pas comme l'expression d'une hostilité à l'égard d'autrui, mais plutôt comme un goût de vivre, allait être au service de l'amour<sup>7</sup> ».

Il sera impérieux pour nous de suivre maintenant la progression de l'itinéraire spirituel des prochains héros pouliniens et ceux d'autres écrivains en qui nous reconnaissons la même richesse de réflexion sur la conscience et la souffrance. Au terme de notre étude, Jacques Poulin nous est apparu non seulement comme une voix singulière qui interpelle l'être, mais également comme un écrivain classique de la littérature québécoise et de la culture occidentale. Il nous semble, en définitive, réunir dans son oeuvre à la fois l'héritage gréco-latin et l'héritage chrétien, dans sa préoccupation constante de mettre en valeur la conscience et l'amour, telles des forces vives au service de toute quête, de chaque itinéraire spirituel.

---

<sup>7</sup> LVC, p. 139.



## BIBLIOGRAPHIE

### *Oeuvres de Jacques Poulin*

#### *Roman étudié*

*Le Vieux Chagrin*, Arles, Leméac/Actes Sud, 1989, 158p.

#### *Romans consultés*

*La Tournée d'automne*, Montréal, Leméac, 1993, 212p.

*Volkswagen Blues*, Montréal, Québec/Amérique, coll. «Littérature d'Amérique», 1984, 290p.

*Les Grandes Marées*, Montréal, Leméac, 1978, 200p.

*Faites de beaux rêves*, Montréal, Éditions de l'Actuelle, 1974, 163p.

*Le Coeur de la baleine bleue*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, 200p.

*Jimmy*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 158p.

*Mon Cheval pour un royaume*, Montréal, Éditions du Jour, 1967, 130p.

#### *Études sur l'auteur et son oeuvre*

ALLARD, Jacques, «Dieu soit remercié pour les romans de Poulin», *Le Devoir*, 13 novembre 1993, p. D5.

BEAUDOIN, Réjean, «Le vin de la tendresse», *Liberté*, n° 188, avril 1990, p. 94-104.

- BEAULIEU, Nicole, «L'écrivain dans l'ombre», *L'Actualité*, 10, n° 4, avril 1985, p. 73-78.
- BERGERON, Francine, «Le héros dans l'oeuvre de Jacques Poulin», M.A. (Études littéraires), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1983, 182p.
- BILLY, Hélène de, «*Volkswagen Blues*. Une Amérique panoramique sur la pointe des pieds», *Le Devoir*, 19 mai 1984, p. 25.
- BISTODEAU, Linda, [Compte rendu du livre *Le Vieux Chagrin* de J. Poulin], *Le Sabord*, n° 25, printemps/été 1990, p. 38.
- BISTODEAU, Linda, «Sémantique littéraire de l'espace dans *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin», M.A. (Études littéraires), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1989, 159p.
- BOIVIN, Aurélien, «*Volkswagen Blues* ou la recherche d'identité», *Québec français*, n° 97, printemps 1995, p. 90-93.
- CACCIA, Fulvio, «La méditation du père», *Le Monde diplomatique*, n° 443, février 1991, p. 30.
- CHASSEY, Jean-François, [Compte rendu du livre *La Tournée d'automne* de J. Poulin], *Voix et images*, 19, n° 2, hiver 1994, p. 416-420.
- CHASSEY, Jean-François, «Éloge de la lenteur», *Spirale*, n° 93, décembre 1989/janvier 1990, p. 3.
- CHASSEY, Jean-François, «Un écrivain américain», *Spirale*, n° 45, septembre 1984, p. 8.
- CÔTÉ, Lucie, «Jacques Poulin et son double: le silence, l'écrivain et son ombre», *La Presse*, 18 novembre 1989, p. K3.
- DORION, Gilles, «Un immense besoin de tendresse», *Québec français*, n° 78, été 1990, p. 76.
- EN COLLABORATION, *Romanciers du Québec*, Québec, Éditions Québec français, 1980, p. 145-161.
- HAREL, Simon, «La tentation du cosmopolite», *Voix et images*, 14, n° 2, hiver 1989, p. 281-293.

- LAPOINTE, Jean-Pierre, «Narcisse travesti: l'altérité des sexes chez trois romanciers québécois contemporains», *Voix et images*, 18, n° 1, automne 1992, p. 11-25.
- LAPOINTE, Jean-Pierre, «Présentation», *Voix et images*, 15, n° 1, automne 1989, p. 6-7.
- LAPOINTE, Jean-Pierre, «Sur la piste américaine: le statut des références littéraires dans l'oeuvre de Jacques Poulin», *Voix et images*, 15, n° 1, automne 1989, p. 15-27.
- LAPOINTE, Jean-Pierre et Jean LEVASSEUR, «Bibliographie de Jacques Poulin», *Voix et images*, 15, n° 1, automne 1989, p. 58-64.
- LAPOINTE, Jean-Pierre et Yves THOMAS, «Entretien avec Jacques Poulin», *Voix et images*, 15, n° 1, automne 1989, p. 8-14.
- LAURIN, Danièle, [Compte rendu du livre *L'écriture de l'autre chez Jacques Poulin* de A. M. Miraglia], *Lettres québécoises*, n° 71, automne 1993, p. 55.
- LAURIN, Danièle, «Jacques Poulin. Sur la route», *Voir*, n° 50, 11 novembre 1993, p. 16.
- LEMELIN, Jean-Marc, «Quatre pistes de lecture de *Volkswagen Blues*», *Moebius*, n° 57, automne 1993, p. 101-116.
- LÉVESQUE, Robert, «Jacques Poulin. Un ermite à Paris», *Le Devoir*, 20 novembre 1993, p. D1.
- L'HÉRAULT, Pierre, «*Volkswagen Blues* : traverser les identités», *Voix et images*, 15, n° 1, automne 1989, p. 28-42.
- LINTVELT, Joan, «*Le Vieux Chagrin* : le double thématique et narratif», dans *Le Récit québécois depuis 1980*, Dalhousie French Studies, 33, automne/hiver 1992, 121p.
- MARCOTTE, Gilles, «Les vieux chagrins de Jacques Poulin», *L'Actualité*, 15, n° 3, 1<sup>er</sup> mars 1990, p. 102.
- MARCOTTE, Gilles, «L'ambitieuse Volkswagen», *L'Actualité*, 9, n° 8, août 1984, p. 79.

- MARTEL, Réginald, «Jacques Poulin et *Le Vieux Chagrin* : la nouvelle version du chef-d'oeuvre», *La Presse*, 18 novembre 1989, p. K3.
- MARTINEAU, Denis, «Genèse de l'entrevue littéraire et organisation pragmatique du portrait d'écrivain: une trilogie auctoriale. Sur le manuscrit d'une entrevue de Jacques Poulin par Yves Thomas et Jean-Pierre Lapointe pour la revue *Voix et images*», M.A. (Études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 1992, 316p.
- MICHAUD, Ginette, [Compte rendu du livre *La Tournée d'automne* de J. Poulin], *Spirale*, n° 30, février 1994, p. 3-6.
- MILOT, Louise, «Quand les “beaux rêves” tournent au “blues”: le “Volkswagen”, de Jacques Poulin», *Lettres québécoises*, n° 35, automne 1984, p. 15-17.
- MILOT, Louise et Fernand ROY, «Des *Mille et Une Nuits* au *Vieux Chagrin*», dans *Le Roman québécois depuis 1960*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992, 318p.
- MIRAGLIA, Anne Marie, *L'Écriture de l'Autre chez Jacques Poulin*, Candiac, Éditions Balzac, 1993, 243p.
- MIRAGLIA, Anne Marie, «*Le Vieux Chagrin* de Jacques Poulin», *Voix et images*, 16, n° 1, automne 1990, p. 170-172.
- MIRAGLIA, Anne Marie, «Lecture, écriture et intertextualité dans *Volkswagen Blues*», *Voix et images*, 15, n° 1, automne 1989, p. 51-57.
- MIRAGLIA, Anne Marie, «Voyages d'exploration et de découverte de soi dans *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin», communication présentée lors du colloque «L'esthétique aujourd'hui», Société canadienne d'esthétique, Cégep de Sainte-Foy, 7 novembre 1986.
- MORENCY, Jean, «Jacques Poulin, partir pour le pôle intérieur de soi-même», *Nuit blanche*, n° 45, automne 1991, p. 34-39.
- OUELLET, François, «Jacques Poulin», *Nuit blanche*, n° 45, automne 1991, p. 40-43.

- PATERSON, Janet M., «Le postmodernisme québécois: tendances actuelles», *Études littéraires*, 27, n° 1, été 1994, p. 77-88.
- PATERSON, Janet M., «*Le Vieux Chagrin*, une histoire de chats? Ou comment déconstruire le postmoderne», dans *Le Roman québécois depuis 1960*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992, 318p.
- PELLETIER, Mario, «Poulin: une nouvelle carte du tendre», *Écrits du Canada français*, n° 69, 1990, p. 120-124.
- RIOUX, Christian, «Le romancier de l'Amérique», *Le Devoir*, 4 décembre 1995, p. C8.
- SOULIÉ, Jean-Paul, «Jacques Poulin après *Volkswagen Blues*. D'abord vivre une histoire d'amour», *La Presse*, 7 juillet 1984, p. B3.
- THOMAS, Yves, «La part des labels et des marchandises dans *Les Grandes Marées*», *Voix et images*, 15, n° 1, automne 1989, p. 43-50.
- TREMBLAY, Régis, «Poulin: la fraternité est la nouvelle frontière», *Le Soleil*, 7 juillet 1984, p. D1.
- VOISARD, Anne-Marie, «Même si vous n'aimez pas les chats, vous aimerez *La tournée d'automne*», *Le Soleil*, 6 décembre 1993, p. B7.
- WEISS, Jonathan, «Jacques Poulin, lecteur de Hemingway», *Études françaises*, 29, n° 1, printemps 1993, p. 11-22.

### *Ouvrages théoriques et méthodologiques*

- ARISTOTE, *Les Grands Livres d'éthique (La Grande Morale)*, Paris, Arléa, 1992, 222p.
- ARISTOTE, *De l'âme*, Paris, Vrin, 1988, 236p.
- BASTIDE, Georges, *Essai d'éthique fondamentale*, Paris, Presses universitaires de France, 1971, 391p.

- BASTIDE, Georges, *Les Grands Thèmes moraux de la civilisation occidentale*, Paris, Bordas, 1958, 280p.
- BASTIDE, Georges, *La Conversion spirituelle*, Paris, Presses universitaires de France, 1956, 101p.
- BASTIDE, Georges, *Le Moment historique de Socrate*, Paris, Félix Alcan, 1939, 322p.
- BATAILLE, Georges, *La Littérature et le Mal*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1990, 201p.
- BÉGUIN, Albert, *L'Âme romantique et le Rêve*, Paris, Corti, 1967, 416p.
- BOMBARDIER, Denise et Claude SAINT-LAURENT, *Le Mal de l'âme*, Paris, Laffont, 1989, 211p.
- BROCHU, André, «La critique face à elle-même ou heurs et malheurs de Sophie Todorov», *Écrits du Canada français*, n° 70, 1990, p. 58-65.
- CURTIUS, Ernst-Robert, *Essais sur la littérature européenne*, Paris, Grasset, 1954, 333p.
- DANICAU, Raymond et Bernard PEYROUS, *La Spiritualité*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je ?», 1988, 125p.
- DESCARTES, René, *Méditations métaphysiques*, Paris, Garnier/Flammarion, 1979, 497p.
- DURAND, Gilbert, *L'Imagination symbolique*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Quadrige», 1984, 133p.
- DURAND, Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, coll. «Études», 1969, 549p.
- HEGEL, Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit*, Paris, Aubier, 2v.
- HEIDEGGER, Martin, *L'Être et le Temps*, Paris, Gallimard, 1986, 589p.

- HUISMAN, Denis et Marie-Agnès MALFRAY, *Les Pages les plus célèbres de la philosophie occidentale*, Paris, France Loisirs, 1992, 644p.
- HUSSERL, Edmund, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1950, 567p.
- JUNG, Carl Gustav, *Problèmes de l'âme moderne*, Paris, Bouchet/Chatel, 1960, 465p.
- KADINSKY, Wassily, *Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1989, 214p.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard, 1964, 360p.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *L'Oeil et l'Esprit*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1989, 93p.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Par delà le bien et le mal*, Paris, Union générale d'éditions, 1951, 251p.
- NIETZSCHE, Friedrich, *La Généalogie de la morale*, Paris, Gallimard, 1971, 212p.
- NIETZSCHE, Friedrich, *La Volonté de puissance*, Paris, Gallimard, 1995, 2v.
- PECK, Scott, *Le Chemin le moins fréquenté*, Paris, Laffont, 1987, 379p.
- PLATON, *La République*, Paris, Gonthier, 1963, 363p.
- PONTALIS, J.-B., *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, 298p.
- POULET, Georges, *Les Métamorphoses du cercle*, Paris, Plon, 1961, 523p.
- POULET, Georges, *La Conscience critique*, Paris, Corti, 1971, 314p.
- POULET, Georges, *Entre moi et moi*, Paris, Corti, 1977, 277p.
- RICOEUR, Paul, «Le symbole donne à penser», *Esprit*, n° 27, juillet/août 1959, p. 60-76.

TADIÉ, Jean-Yves, *La Critique littéraire au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belfond, 1987, 318p.

### *Ouvrages généraux*

CHEVALIER, Jean et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, coll. «Bouquins», 1982, 1052p.

HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976, 723p.

JANICAUD, Dominique, «Spiritualité», *Encyclopédia Universalis*, Paris, Encyclopédia Universalis, 17, 1989, p. 100-101.

LEMIRE, Maurice (dir.), *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tomes V et VI, Montréal, Fides, 1987.

### *Autres références*

ARCAND, Denis, *Jésus de Montréal*, Montréal, Boréal, 1989, 188p.

BOBIN, Christian, *La Merveille et l'Obscur*, Venissieux, Éditions Paroles d'Aube, 1995, 83p.

GEORGE, Pierre, *Le Québec*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je ?», 1979, 127p.

TARDIEU, Jean, *Le Fleuve caché*, Paris, Gallimard, coll. «Poésie», 1968, 254p.